



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 07137278 7

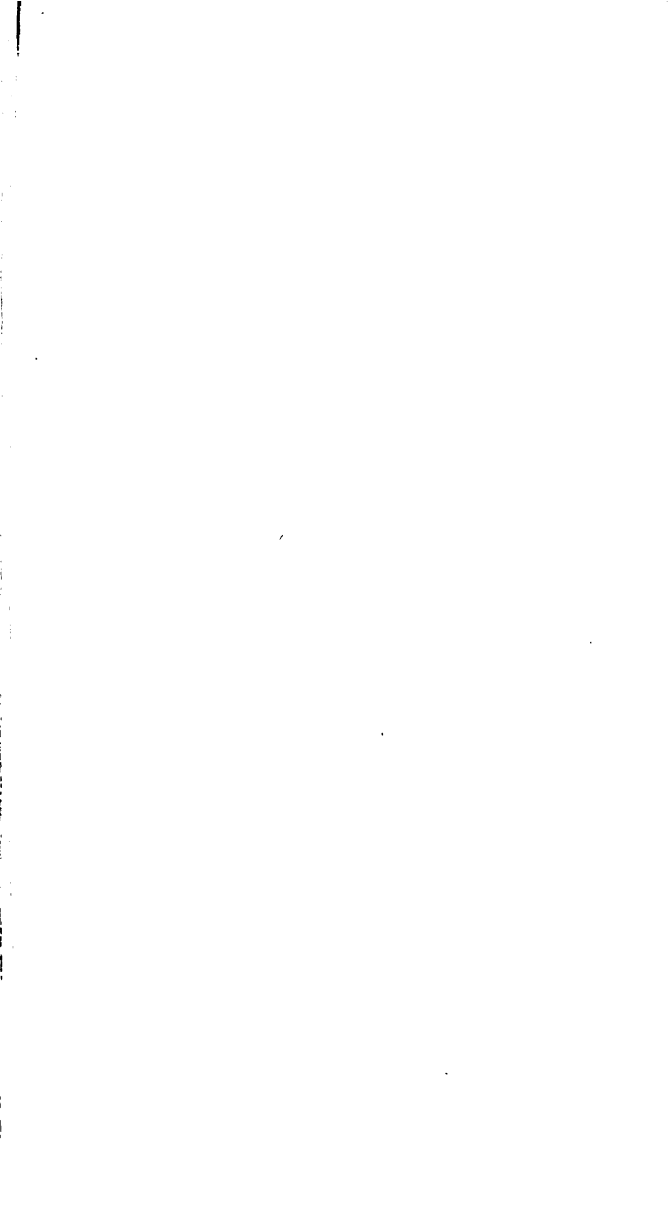
1077

The
Gordon Lester Ford
Collection
Presented by his Sons
Worthington Chauncy Ford
and
Paul Leicester Ford
to the
New York Public Library.



7.

251
De. 1850





HISTOIRE

DE LOUIS II,

PRINCE DE CONDÉ.

TOME TROISIÈME.

D.F.L.



HISTOIRE
DE
LOUIS DE BOURBON;
SECOND DU NOM;
PRINCE DE CONDÉ,
PREMIER PRINCE DU SANG,
SURNOMMÉ LE GRAND;
Ornée de Plans de Sièges & de Batailles;
Par M. DESORMEAUX.
TOME TROISIÈME.



A PARIS;
Chez DESAINT, rue du Foin-Saint-Jacques.



M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

174283

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1904

SOMMAIRE

DU CINQUIEME LIVRE.

PUissance & modération de Condé ; humiliations de la Reine ; Condé est recherché de tous les Partis ; caractère du Marquis de Châteauneuf ; Condé prête les mains à une négociation avec la Cour ; offres de la Reine ; prétentions du Prince ; il oblige l'Assemblée de la Noblesse de se séparer ; intrigues de la Fronde. La Reine ôte les Sceaux au marquis de Châteauneuf ; révolutions dans le Ministère ; Condé préserve Paris d'une sédition ; il se moque des Frondeurs. Retour de Madame de Longueville en France ; sa fierté envers la Reine. Condé obtient le Gouvernement de Guienne ; il rompt le mariage du prince de Conti avec Mademoiselle de Chevreuse ; ressentiment de la Fronde ; Condé fait retirer la Garde Bourgeoise qui tenoit le Palais - Royal investi ; ingratitude de la Cour ; perfidie de Mazarin ; sa Lettre à la Reine contre

2 SOMMAIRE DU V^e LIVRE.

Condé. Anne d'Autriche défavoue Servien & Lyonne qui avoient négocié un Traité avec le Prince ; colère du Prince ; il poursuit Mazarin & ses créatures au Parlement. Indignation de la Reine ; elle recherche l'appui de la Fronde. Le Coadjuteur attaque Condé par des Libelles ; dangers & embarras du Prince ; il apprend qu'on tend des pièges à sa liberté ; il se sauve à Saint-Maur ; les intrigues & les cabales se multiplient ; Lettre du Prince au Parlement ; il demande & obtient l'exil de MM. le Tellier, Servien & Lyonne ; il retourne à Paris ; sa conduite fière & hardie ; combats intérieurs du Prince ; sa famille & ses amis ne respirent que la guerre civile ; démêlé du Prince avec le Premier Président. Déclaration sanglante de la Cour contre le Prince ; il obtient l'appui du duc d'Orléans ; sa réponse à la Déclaration de la Cour ; sa querelle avec Gondi ; suite de cette querelle. La Reine reconnoît l'innocence du Prince ; majorité du Roi ; Condé se réfugie à Chantilli ; ses efforts pour se raccommoder avec la Cour ; la Fronde les rend inutiles ; les Napolitains lui offrent leur Couronne ; il la

SOMMAIRE DU V^e LIVRE. 3

refuse. Artifices du duc d'Orléans ; Condé se rend à Bourges ; ses forces ; ses espérances ; conseils funestes de ses amis ; ils l'embarquent malgré lui dans la guerre civile ; il continue sa route vers Bordeaux ; il visite le champ de bataille de Jarnac ; commencement de la guerre ; perplexité du Prince ; il est mal secondé par les siens ; le Parlement agit contre lui ; toutes les forces de la France le pressent ; Bouillon & Turenne l'abandonnent ; il lève le siège de Coignac ; prise de la Rochelle. Condé reçoit des secours de l'Espagne ; Marcin le joint avec quelques Troupes. Succès des intrigues du Prince ; Mazarin rentre en France ; douleur & indignation des Parlemens & du duc d'Orléans. Suite des opérations de la Campagne. Condé est près d'être battu par l'indiscipline des siens ; il vole à la défense de la Guienne. Journée de Saint-Andras ; Harcourt est repoussé ; perte de la Saintonge & de l'Angoumois ; le parti est à la veille d'être accablé ; ressources de Condé ; il bat le marquis de S. Luc ; il lève le Siège de Miradoux. Le comte d'Harcourt passe la Garonne ; fautes de ce

4 SOMMAIRE DU V^e LIVRE.

Général ; Condé se retire sans être entamé ; sédition d'Agen ; Condé l'apaise. Divers événemens à Paris ; Traité d'union entre le duc d'Orléans & Condé ; le duc de Nemours entre en France avec une armée ; conduite imprudente de ce Général ; sa jonction avec Beaufort ; il se brouille avec lui ; suites facheuses de cette affaire ; révolte du duc de Rohan ; le Roi le chasse de l'Anjou. L'armée Royale remonte la Loire ; ses progrès , ses ravages ; la ville d'Orléans embrasse la neutralité ; Mademoiselle de Montpensier s'empare de cette Ville ; le duc de Beaufort est repoussé de devant Gergeau ; situation déplorable de l'armée des Princes ; Condé en est instruit ; il quitte la Guienne ; périls & aventures de son voyage ; il arrive à l'armée déguisé en Courier ; joie des troupes.





HISTOIRE
DE
LOUIS DE BOURBON,
SECOND DU NOM,
PRINCE
DE CONDÉ,
PREMIER PRINCE DU SANG;
Surnommé *LE GRAND.*

LIVRE CINQUIEME.

1 6 5 1.

LA SORTIE triomphante des Prin-
ces du Havre , la fuite & la proscrip-
tion de Mazarin, l'humiliation de la
Reine détenue , en quelque sorte,

1651.

A iij

6 HISTOIRE DE LOUIS II,

1651.

*Mémoires
de Madame
de Nemours,*
p. 226.

prisonnière dans son propre Palais ; les vœux & les applaudissemens de tous les Ordres , sembloient frayer à Condé le chemin de la fortune la plus haute. Déjà les bruits les plus funestes , ceux qui annoncent & préparent les révolutions , avoient prévenu son entrée à Paris ; on publioit qu'il devoit , en arrivant , immoler à sa vengeance le vieux Guîtaut qui l'avoit arrêté ; arracher le Roi d'entre les bras de la Reine ; confiner cette Princesse dans un Couvent ; reculer les bornes de la Minorité , & envahir la Régence , à laquelle il affocioit le duc d'Orléans. Telles étoient les vues ambitieuses & profondes qu'on lui supposoit , & il faut avouer que le concours & la réunion de toutes les circonstances sembloient en rendre l'exécution plus facile encore qu'éclatante.

La Reine , environnée de Ministres foibles ou perfides , presque généralement abandonnée , s'abandonnoit elle-même ; elle n'avoit ni le pouvoir , ni même la volonté

PRINCE DE CONDÉ. 7

de se défendre ; elle attendoit dans le sein de la douleur , del'inquiétude & du silence , ce qu'il plairoit au Prince d'ordonner de sa destinée.

1651.

Ibidem,

p. 230.

Mais , soit qu'ébloui du changement de sa fortune , Condé en voulût goûter les charmes avant que de s'embarquer sur une mer célèbre par de grands naufrages , ou plutôt que son ame naturellement généreuse & magnanime eût honte d'opprimer une femme , une Reine , la mère de son Roi , il n'osa ou dédaigna tout ce qu'il pouvoit ; sa conduite étonna également ses amis & ses ennemis. En effet , en laissant à la Reine son titre de *Régente* , avec la personne sacrée du Roi qui seuls lui manquoient pour rendre son parti aussi légitime en apparence qu'il étoit redoutable en effet , il falloit , ou donner l'exemple de la soumission la plus scrupuleuse , ou consentir à passer pour un factieux , toutes les fois qu'il s'opposeroit à la dépositaire du pouvoir suprême.

*Mémoires
de la Minorité
par L. D. D.
L. R. p. 81.*

D'après ce tableau , puisé dans tous les Auteurs contemporains ,

8 HISTOIRE DE LOUIS II ;

1651. il est assez étonnant qu'on ait peint
Condé, sortant de la prison, comme
un lion furieux qui ne respiroit que
la vengeance. Sa chute ne fut ni si
 brusque ni si rapide : les artifices de
 la Cour, l'emportement & les com-
plots éternels de ses ennemis, l'in-
quiétude & les passions de ses amis &
de ses parents, la défiance, en un
mot, eurent plus de part à la guerre
civile que son ambition.

*Mémoires
de Monglat,
t. III, p. 276.*

Il n'y avoit plus alors dans le
Royaume que deux partis : celui
de Mazarin, foible, abhorré, réduit
à ne plus paroître sur la scène,
eût été anéanti sans la fermeté, ou
si l'on veut, l'opiniâtreté de la
Reine, qui ne profita de l'autorité
qu'on lui laissoit, que pour le réta-
blir ; & celui de la Fronde se voyoit
victorieux, puissant, soutenu de la
faveur publique. Condé étoit étonné
de se trouver à la tête de cette fac-
tion qu'il avoit toujours haïe, per-
secutée, combattue, & qu'il eût
encore attaquée, si les fruits de la
victoire n'eussent été pour Mazarin.
Les véritables Chefs de la faction

étoient le Coadjuteur & le Garde des Sceaux Châteauneuf : le duc de Beaufort las & indigné d'avoir toujours été subjugué & éclipsé par Gondi, se tenoit à l'écart, & dans la suite on ne le verra plus combattre que pour Condé. 1651.

L'ambition, la jalousie, la rivalité ne permettoient point aux deux Chefs d'agir de concert. L'un & l'autre aspiraient à la dignité de Cardinal & à la place orageuse de premier Ministre. Ils ne s'accordoient qu'en un point ; c'étoit de fermer pour jamais les portes de la Cour & du Royaume à Mazarin ; leur marche n'étoit pas la même. Gondi, toujours fier, violent, impétueux, se déchainoit sans cesse contre le Ministre proscrit ; il ne ménageoit pas davantage la Reine qu'il sembloit vouloir réduire à la triste alternative de lui confier l'administration du Royaume, ou de le voir en proie à de nouvelles tempêtes.

Mémoires de Madame de Motteville, t. IV, p. 360

Châteauneuf au contraire, cachoit avec soin la main qui avoit porté les coups les plus mortels au

10 HISTOIRE DE LOUIS II,

1651.

Ibidem,
p. 366.

Cardinal ; il plaignoit tout haut la destinée d'un Ministre réduit à l'exil , après tant de travaux , de services & de succès ; & il n'oublioit rien secrètement pour rendre cet exil éternel. Malgré les replis de la dissimulation la plus profonde , Anne d'Autriche lisoit dans l'ame de Châteauneuf , & son hypocrisie lui étoit encore plus odieuse que l'audace du Coadjuteur : mais il faut faire connoître plus particulièrement ce Ministre célèbre , & qui ne fût guère moins funeste à Condé que Gondi même.

Une ame forte, vigoureuse, élevée, active, artificieuse, pleine de ressources ; une expérience conformée des affaires, des intérêts des Princes , de la législation & de la constitution du Royaume ; une ambition démesurée, qui ne connoissoit ni frein , ni remords ; un penchant incroyable pour l'intrigue & la faction ; un goût éternel pour les femmes , dont il fut tour-à-tour l'idole, la victime & le jouet. Tels étoient les talents , les vertus , les défauts

PRINCE DE CONDÉ. II
& les vices de Charles de l'Aubespine, marquis de Châteauneuf, en même temps Ecclésiastique, Ministre, Magistrat, & Gouverneur de Province. 1651.

Peu d'hommes ont plus connu en France les extrémités & les vicissitudes de la Fortune. Né pauvre, quoiqu'issu d'une famille illustre & féconde en Ministres habiles, il avoit été nourri Page du dernier Connétable de Montmorency, qui lui avoit obtenu des graces & des places distinguées sous le regne d'Henri IV. Sa fortune, sa réputation, ses honneurs augmentèrent sous le successeur de ce grand Prince.

A peine parvenu à l'emploi éminent de Garde des Sceaux, il ne le regarda que comme un degré pour s'élever plus haut. Aidé de la Duchesse de Chevreuse son amante, & de la Reine même, il conspira la ruine de Richelieu son bienfaiteur; mais le génie transcendant du Cardinal l'emporta, & Châteauneuf expia, dans la rigueur de la prison

1651. la plus longue & la plus terrible ;
le plaisir secret d'avoir été le rival de
la puissance , de la réputation , des
amours de l'implacable Ministre.

La vieillesse & l'adversité , loin
d'avoir corrigé Châteauneuf , sem-
bloient avoir ajouté un nouveau
feu , une nouvelle activité à son
ambition : lorsque Louis XIII mourut
il s'étoit flatté que la Reine , dont
il se vantoit d'être le martyr , l'élé-
veroit au comble des honneurs. Ses
vœux furent confondus ; il ne sortit
de prison que pour passer en exil.
Rappelé depuis à Mont-rongé , il
contribua à la journée des Bar-
ricades ; exilé de nouveau , il vit
enfin luire de plus beaux jours à la
prison des Princes qui lui fraya le
chemin au Ministère ; mais il regar-
doit toujours Mazarin comme un
Usurpateur qui lui avoit ravi la pre-
mière place. Il n'y avoit rien alors
qu'il n'offrît au Prince pour obtenir
son appui ; Gondi & Mazarin ne le
recherchoient pas avec moins de
soumission.

Peu importoit à Condé qui , dis

Garde des Sceaux, du Coadjuteur, ou de Mazarin, régneroit sous le nom de la Reine ; il les haïssoit également : mais il lui importoit beaucoup de trouver non-seulement sa sûreté, mais encore de quoi les perdre dans les avantages immenses qu'ils lui offroient à l'envi les uns des autres, toutes les fois qu'ils s'éleveroient contre lui.

Cependant, la Reine voyant que ce Condé si fier, si ardent, le seul ennemi qu'elle estimât & qu'elle redoutât, la laissoit respirer, commença à entrevoir quelques rayons de salut ; il n'y eut rien qu'elle ne tentât pour le gagner entièrement : à peine libre, elle l'avoit remis en possession de ses biens, de ses charges & de ses gouvernements ; elle avoit rétabli & augmenté le corps de troupes connu sous son nom ; enfin elle avoit envoyé au Parlement une déclaration d'innocence en sa faveur, conçue en des termes si glorieux, qu'elle pouvoit passer pour la réparation la plus éclatante, de l'outrage le plus sensible. Le

Mémoires de Madame de Motteville, t. IV, p. 350.

Mémoires de Retz, t. II, p. 268.

Mémoires de Madame de Némours, p. 258.

Mémoires de Joli, t. I, p. 172.

Histoire manuscrite de Louis II, Prince de Condé.

Mémoires de la Minorité, par L. D. D. L. R. p. 85.

14 HISTOIRE DE LOUIS II;

1651.

13 Mars.

Parlement la reçut & l'enregistra avec acclamation ; il lança en même temps un nouvel Arrêt plus foudroyant contre Mazarin , & obtint une déclaration du Roi qui excluait à jamais des Conseils de Sa Majesté , les Cardinaux étrangers & nationaux , tant la haine attachée au nom de Mazarin avoit rendu odieuse cette dignité éminente.

Tout concouroit alors à la grandeur du Prince ; c'étoit à qui de la Cour , du Parlement , de la Fronde , de la Noblesse & du Peuple , lui donneroit plus de marques d'attachement , d'estime & de vénération.

Mais cet instant de gloire & de prospérité s'évanouit bientôt. La princesse Palatine rendit alors des services aussi signalés à la Reine , qu'elle en avoit rendus à Condé dans sa prison. D'abord elle réveilla dans l'ame du Prince , sa haine mal éteinte contre la Fronde ; elle lui peignit avec horreur les conseils violents que Madame de Chevreuse & le Coadjuteur lui donnoient contre la Reine ; elle lui faisoit voir des

*Mémoires de
Madame de
Motteville ,
t. IV, p. 348.*

avantages solides & manifestes en traitant avec la Cour, peu de sûreté 1651.

& moins de gloire encore dans une faction inquiète, emportée, tumultueuse, peu unie. Condé avoit encore le beau & noble scrupule de ne vouloir être grand qu'en respectant les Loix & la Vertu ; mais il ne pouvoit, sans honte, abandonner un parti qui venoit de le servir avec tant de zèle & d'éclat, qui, plein de confiance en la juste haine qu'il lui supposoit contre Mazarin, lui offroit le choix de tous les établissemens du Royaume, pour lui, pour son frère & pour ses amis ; il craignoit aussi que la négociation ne transpirât & n'armât de nouveau contre lui le duc d'Orléans, la Fronde & la multitude. Il n'y avoit que la foi problématique de la Cour qui pût le rassurer ; mais enfin l'amour du devoir l'emporta encore sur l'esprit de faction, il entra en négociation, ne prévoyant pas, sans doute, tout ce que sa modération lui coûteroit un jour.

Servien & Lyonne, chargés des intérêts de la Cour, lui offrirent le

Ibidem,

16 HISTOIRE DE LOUIS II,

1651.

Ibidem.

Gouvernement de Guienne , à la place de celui de Bourgogne ; la Lieutenance Générale de la Province , en faveur du duc de la Rochefoucault ; le commandement de la principale armée , des graces pour tous ses amis : on ne lui demandoit que celle de se retirer en Guienne avec le corps de troupes connu sous son nom , qui le rendoit le maître de la Province , & de ne point s'opposer au retour du Cardinal , libre de lui accorder son amitié , ou de le traiter en ennemi , selon que le Ministre en useroit à son égard.

Condé n'exigeoit plus que deux articles ; le Gouvernement de Provence pour le prince de Conti , en échange de celui de Champagne ; & Blaye pour le duc de la Rochefoucault.

Les Négociateurs résistèrent longtemps ; mais , après bien des obstacles , ils se relâchèrent enfin.

Il n'y avoit plus qu'à signer le traité ; on lui demanda un délai de peu de jours , sous prétexte d'obtenir du duc d'Angoulême la démission du

Gouvernement de Provence ; mais en effet, pour consulter le cardinal Mazarin, réfugié à Bruhl, dans l'Electorat de Cologne, d'où il envoyoit à la Reine des ordres qu'elle exécutoit comme des oracles. 1651.

L'exil, la proscription, l'infortune, voilà les chaines qui unifesoient de plus en plus Anne d'Autriche à son Ministre, & il n'avoit peut-être jamais eu plus de crédit que depuis qu'il étoit malheureux & persécuté ; on comprend quelle dut être la joie du Cardinal, en apprenant que Condé, dans des circonstances où il pouvoit aspirer à tout, se montroit si modéré, si facile, si généreux. Il félicita la Reine de l'adresse avec laquelle elle l'avoit amené à une négociation qui seule pouvoit lui ouvrir les chemins du Royaume ; mais bien-tôt entrevoyant l'espérance de porter les choses où elles étoient avant la prison du Prince, la ruse, la fraude, la finesse reprirent leur ascendant sur l'ame du Cardinal, & il ne s'occupa plus que des moyens de dé-

*Mémoires de
Retz, t. III,
p. 2. 5.*

18 HISTOIRE DE LOUIS II,

1651. truire la puissance d'un Prince qui ne devint malheureux que pour l'avoir trop ménagé.

*Mémoires de
la Minorité,
par L. D. D.
L. R. p. 89.*

Cependant les sentiments du Cardinal varièrent plus d'une fois dans le cours de la négociation ; ses conseils, ses ordres étoient souvent en contradiction ; on les recevoit lentement & avec beaucoup de mystère. Le temps qu'il falloit employer pour en préparer le succès , les éclaircissements qu'on lui demandoit tous les jours , les nouvelles intrigues qu'on nouoit à la Cour & à la Ville , pour suivies , abandonnées , multipliées au gré des nouveaux systèmes qu'il enfantoit , répandoient sur l'administration tant de langueur , de foiblesse & d'incertitude , que la France présentoit alors le tableau honteux & funeste de l'Anarchie. L'autorité avoit disparu ; les Princes , les Grands , les Compagnies l'avoient envahie , déchirée , anéantie ; les Loix étoient sans vigueur & sans force ; les désordres publics & particuliers , la licence , l'ambition corrompoient de jour en jour tous les ordres de l'Etat.

Le souvenir de ces temps de trouble, de discorde & de calamités 1651.

ne prouve que trop combien il est nécessaire au repos, à la gloire & à la félicité des François, cette Nation si brave, si vive, si ingénieuse, si éclairée, mais impatiente & légère, d'avoir un frein sacré en la personne de son Monarque; qui, en vertu d'un pouvoir légitime & respecté, contienne les grands & protège les petits; qui sache tempérer la majesté & la terreur du trône par les graces de l'affabilité & l'attrait de la bienfaisance; qui emploie l'art de se faire aimer, sans oublier quelquefois celui de se faire craindre; qui sache, en un mot, être père & roi. Mais n'ai-je pas tracé, sans m'en appercevoir, le portrait d'un Prince qui régnera plus longtemps que ses Ancêtres, si le Ciel est sensible aux vœux de ses Sujets & de toute l'Europe?

La prison de Condé avoit appelé toute la Noblesse des Provinces à Paris; mais, depuis qu'il étoit libre, elle ne terminoit point ses séances.

*Mémoires de
Retz, t. II,
p. 257.
De Joli,
t. I, p. 173*

Des desseins plus profonds l'arrê-
 1651. toient ; elle ne pouvoit voir, sans
De Mon- frémir de colere & d'indignation ,
glar, t. III, qu'elle étoit seule exclue de l'ad-
p. 191. ministration publique à laquelle ses
De Talon, Ancêtres avoient eu tant de part.
4. VII, p. 52. En vain, la Reine d'un côté, le Par-
 lement de l'autre , pressoient les
 Gentilshommes de finir une assem-
 blée qui, n'étant point autorisée par
 les Loix de l'Etat, ne pouvoit passer
 que pour illicite & factieuse ; au-lieu
 de diminuer, les Membres augmen-
 toient tous les jours ; on en comp-
 toit déjà sept ou huit cents issus des
 plus anciennes Maisons du Royau-
 me, & chargés des procurations d'un
 plus grand nombre. La gravité ,
 la sagesse qui régnoient dans les
 séances relevoient encore l'éclat ,
 l'autorité, la réputation d'un ordre
 déjà si respectable. Il protestoit de
 ne point se séparer qu'on n'eût ré-
 formé les abus, rétabli les privilé-
 ges, & convoqué les Etats Généraux.
 Le Clergé paroissoit disposé à se
 joindre à la Noblesse ; on n'atten-
 doit plus que l'accession de l'Hôtel-

de - Ville qui devoit entraîner le _____
 tiers-état, & il y avoit lieu de crain- 1651.
 dre que la nation ne se trouvât in-
 sensiblement réunie malgré la Ré-
 gente & le Parlement.

C'est tout ce qu'appréhendoit Anne d'Autriche. Les Princes honorés de la faveur publique, ne devoient pas manquer d'influer infiniment sur les Etats; ils pouvoient la dépouiller de la Régence, la prolonger & s'en revêtir eux-mêmes. Dans ces circonstances, elle eut recours à l'autorité de Condé pour dissiper une assemblée qui ne respiroit que l'élévation de Condé.

Si le Prince eut eu cette ambi-
 tion ardente qu'on reproche à tant
 de grands hommes, il n'eût eu garde
 de concourir aux vues de la Reine;
 mais, soit qu'il craignît que la na-
 tion assemblée n'aspirât à des pri-
 vilèges qui affoiblissent l'autorité
 suprême & les Loix, soit qu'il n'osât
 se flatter de régir une machine d'une
 si vaste étendue, dans un temps où
 la licence, le désordre, l'ambition &
 l'audace étoient sans bornes; soit enfin

*Mémoires de
 Retz, t. II,
 p. 263.*

22 HISTOIRE DE LOUIS II;

1651.

qu'il voulût seulement plaire au Parlement, à qui il étoit principalement redevable de la liberté, il servit la Cour au-delà de ses espérances.

L'art & la fermeté lui étoient également nécessaires : Gaston protégeoit la Noblesse ; il représente à ce Prince combien il est dangereux de faire connoître à une Nation tout ce qu'elle peut lorsqu'elle est assemblée ; que , si l'on échauffe davantage les esprits dans un temps où la fermentation étoit déjà si grande , il y avoit lieu de craindre qu'ils ne se portassent à des résolutions qui leur seroient avantageuses en apparence , & nuisibles en effet. Il gagna ensuite à force de promesses & de carresses , les principaux Seigneurs ; & enfin , quand il eut pris des mesures décisives , il se rendit avec le duc d'Orléans aux Cordeliers où la Noblesse tenoit ses séances : on les reçut l'un & l'autre avec des honneurs peu différens de ceux qu'on rend à la Majesté suprême. Gaston porta la parole , & promit , au nom du Roi , la convocation des Etats

*Mémoires de
la Minorité ,
par L. D. D.
L. R. p. 88.
De Joli ,
t. I , p. 175.*

Généraux pour le 8 de Septembre ; Condé appuya son discours , & l'assemblée se sépara. Le Prince paya cher ce succès ; une partie de la Noblesse ne lui pardonna jamais de l'avoir sacrifiée , & de s'être sacrifié lui-même aux intérêts de la Reine.

1651.

Cette Princesse lui donna d'étranges marques de reconnoissance. Fidèle à la maxime favorite des Italiens , *Divisez , si vous voulez régner* , elle faisoit part au Coadjuteur de la négociation qu'elle avoit entamée avec le Prince. Gondi d'un caractère implacable avoit peine à croire que le Prince oubliât jamais l'injure de sa prison : il regarda d'abord l'avis de la Reine comme un piège grossier auquel il seroit honteux de se laisser surprendre ; mais ensuite , venant à réfléchir sur la joie avec laquelle Condé avoit concouru à la déclaration qui excluoit les Cardinaux étrangers & nationaux des Conseils du Roi , sur le zèle qui l'avoit porté seul à dissiper l'assemblée de la Noblesse , il forma des soupçons qu'il tâcha bientôt d'éclaircir.

*Mémoires de
Retz, t. II,
p. 269.*

24 HISTOIRE DE LOUIS II,

1651. Condé, prisonnier, avoit promis d'unir son Frère à Mademoiselle de Chevreuse; libre, il avoit ratifié sa promesse: c'est de ce nœud que dépendoit la sûreté de la Fronde, sa gloire & son crédit. Appuyé de Condé, le parti demeureroit impuni, victorieux, dominant; il tenoit Mazarin fugitif & proscrit. Gondi va trouver le Prince: *Madame de Chevreuse*, lui dit-il, *n'ignore pas que les traités signés en prison n'engagent à rien: quelque touchée qu'elle soit de l'honneur que Votre Altesse veut bien lui faire, elle aime mieux y renoncer que de vous voir y consentir avec répugnance; elle se soumet sans réserve à la volonté de Votre Altesse, trop heureuse d'avoir été à portée de servir un Grand Homme dans ses malheurs.* En même temps il lui présenta la promesse par écrit que la Duchesse avoit exigée, & lui remit la parole qu'il lui avoit donnée à lui-même de favoriser ses prétentions au Cardinalat.

Un procédé si noble, si extraordinaire, surprit Condé; son traité n'étoit

Ibidem,
p. 266.

n'étoit pas encore signé avec la Reine , & il avoit besoin de l'appui de la Fronde pour lui en imposer. Il eut recours à l'art & à la politique pour écarter les soupçons de Gondi , mais il ne le rassura qu'en dépêchant un courier à Rome pour obtenir les dispenses nécessaires.

1651.

Il ne manquoit plus que la duchesse de Longueville pour augmenter la défiance & le trouble. Cette Princesse arriva enfin des Pays-bas avec un nouvel éclat ; sa constance , son courage , ses ressources , les talents éminents qu'elle avoit déployés pendant la disgrâce de sa famille , ajoutoient à sa réputation. On la reçut à Paris avec les mêmes hommages que son frere ; elle partagea sa puissance & ses triomphes ; mais elle en usa avec plus de fierté & moins de modération : elle traita sur-tout la Reine en égale ; elle lui fit savoir le jour & le moment où elle iroit lui rendre visite , & n'eut pas honte de la faire attendre plus de trois heures. Elle fit plus , elle négocia la paix avec des Minis-

*Mémoires de
Madame de
Nemours , p.
241.*

26. HISTOIRE DE LOUIS II,

1651.

tres Espagnols qu'elle avoit amenés de Bruxelles, sous les yeux de la Cour, & sans daigner lui en faire part.

*Mémoires
de Madame
de Motteville,
t. IV, p. 347.*

Anne d'Autriche ne dévorait tous ces outrages que dans l'espérance de trouver dans la personne de Madame de Longueville un obstacle puissant au mariage du prince de Conti avec Mademoiselle de Chevreuse. Elle ne voyait qu'en frémissant cette jeune Princesse prête à porter en dot, dans une Maison déjà si puissante, les vœux & les forces d'un parti redoutable. Si Madame de Chevreuse, presque réduite à ses talents dangereux, avoit formé tant d'intrigues, excité tant de cabales; si elle avoit été si funeste au Royaume, combien lui seroit-elle plus fatale lorsqu'elle confondroit ses intérêts avec ceux de ses nouveaux Alliés, lorsqu'elle attacherait au char de Condé la jeunesse inquiète, hardie & factieuse qui l'entourait sans cesse? L'intérêt, la jalousie, la vanité servirent bien la Reine; Madame de Longueville craignoit de

rencontrer dans Mademoiselle de Chevreuse une rivale de sa beauté & de ses graces , plus jeune qu'elle , capable par son enjouement de captiver le cœur de son époux , l'amitié de Monsieur le Prince , & de détruire l'empire qu'elle s'étoit établi dans le sein de sa famille. 1651.

Mémoires de Joli , t. I , p. 187.

Cependant la Fronde pressoit de plus en plus cette alliance ; le moindre délai lui étoit suspect ; tous les regards se fixoient sur ces nœuds formés & combattus par la politique & l'intérêt. Condé , assiégé de toute part , attendoit à prendre sa dernière résolution du temps & des événements , prêt à conclure le mariage malgré sa répugnance , si le Garde des Sceaux l'emportoit sur Mazarin , & à le rompre s'il succomboit sous l'ascendant de son rival.

La Reine se hâta de dénouer une intrigue si compliquée ; il y avoit long-temps qu'elle gémissoit des manœuvres de Châteauneuf ; tout-à-coup elle lui ôte les Sceaux , elle les confie à Molé & rappelle Seguier & Chavigni pour les charger de l'ad-

Le 3 Avril. Mémoires de Retz , t. II ; de Motteville , t. X ; de Joli , t. I ; de Montglar , t. III ; de Talon , t. VII ; de la Rochefoucault

ministration de l'Etat. Tous les trois étoient liés d'amitié avec le Prince ; on prétend qu'elle lui fit part de ce changement ; d'autres soutiennent qu'elle l'exécuta à son insçu : au reste , cet événement eût eu les suites les plus infortunées , sans la modération du Prince.

Ibidem.

Il seroit difficile d'exprimer les transports de rage & de fureur qui agiterent Châteauneuf lorsqu'il vit entrer dans son cabinet l'Officier chargé de lui demander les Sceaux. Loin de remplir la première place , dont l'objet lui avoit coûté tant d'intrigues & de perfidies , il se voyoit donc honteusement chassé de la Cour , réduit à passer le reste de sa vie dans l'exil & la disgrâce , malheurs plus terribles à ses yeux que la mort même : il fut tenté de se sauver au Luxembourg avec les Sceaux , & d'implorer la protection du duc d'Orléans , qui l'avoit toujours soutenu ; mais la surprise ne lui permit pas d'exécuter une résolution si désespérée : ce nouveau crime étoit réservé au Coadjuteur.

Le Prélat n'eut pas plutôt appris la révolution du Ministère, qu'il 1651.

vola chez le duc d'Orléans, guidé par la fureur & la vengeance. Ce n'étoit pas l'infortune de Château-neuf, son rival secret, qu'il déplo-roit ; c'étoit l'élévation de Molé, ce Magistrat intrépide dont le génie avoit si souvent étonné son audace. Il arrive, il trouve dans le cabinet de son Altesse Royale tous les chefs que ce Prince avoit mandés dans les transports de son indignation ; c'est-à-dire Condé, Conti, Beaufort, Nemours, la Rochefoucault, Brissac, Chaulnes, la Morte-Houdancourt, Vitri, Fiesque & Montresor. Ce dernier, vieilli dans les factions, prend la parole : *Puisque la Reine, dit-il, encore prisonniere au Palais-Royal, ose agir en Régente, c'est à son Altesse Royale à agir en Lieu-tenant-Général de la Monarchie : il faut marcher à l'Hôtel du Premier Président, lui arracher les Sceaux, le tuer, ou le jeter par les fenê-tres.*

Gondi renchérit encore sur l'avis *Ibidem,*

1651.

du vieux scélérat ; il offre de soulever le Peuple , d'enlever le Roi , & d'arrêter la Reine. Gaston égaré , éperdu , l'ame en proie à toutes les passions , approuve tout. Les Frondeurs alloient marcher à la tête d'une multitude encouragée au crime par leur Archevêque. Qu'on juge des excès qui eussent suivi une résolution si atroce ; quel est le partisan de Mazarin qui eût osé se flatter d'échapper à la mort , & quel est le Citoyen que la haine , la vengeance , l'avarice n'eussent compris dans le nombre des Partisans de Mazarin ? Cette nuit alloit peut-être couvrir autant de forfaits , que la nuit à jamais déplorable de la Saint-Barthélemi : mais la grandeur d'ame , inséparable du véritable héroïsme , inspira d'autres sentimens à Condé. On attendoit impatiemment son sentiment ; il protesta d'abord qu'il n'avoit pas eu plus de part au changement du Ministère que son Altesse Royale ; que la Reine lui en avoit fait le même mystère , & qu'il demeureroit inséparablement attaché aux

*Manuscrits
de l'Hôtel de
Condé.*

intérêts de Monsieur ; mais qu'il ne consentiroit jamais à l'exécution des conseils violents qu'on venoit de lui donner, conseils qui flétriroient à jamais la gloire & la réputation d'un si grand Prince. Apellant ensuite la raillerie au secours de la vertu & de l'humanité, il avoua qu'il n'entendoit rien à la guerre des pavés, des tisons & des pots de chambre ; qu'il se sentoît même poltron pour tout ce qui avoit trait à la sédition & aux émeutes populaires. *Mais, Monsieur, ajouta-t-il, si vous vous sentez outragé au point de prendre les armes, je serai le premier à lever des troupes, & à répandre jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour venger vos injures.* Ce peu de mots, proferés par un homme dont l'ame étoit aussi intrépide, aussi éprouvée que celle de César, fit une impression profonde. Le duc de Beaufort se rangea à l'avis de Condé ; le prince de Conti, Nemours, la Rochefoucault tournèrent en ridicule la guerre des pots de chambre ; chaque trait qui leur échappoit étoit un coup de

~~1651.~~ poignard qu'ils enfonçoient dans le
1651. cœur du Coadjuteur.

*Mémoires de
Retz, t. II,
p. 276.*

Gaston se voyant abandonné de Condé & de Beaufort, sur le crédit desquels il avoit principalement compté, n'osa poursuivre des desseins si barbares ; il rentra chez Madame, où il trouva Madame & Mademoiselle de Chevreuse. Gondî le suivoit : toujours impatient de signaler sa fureur, il revint à la charge & ne demanda que deux heures pour justifier ses conseils. Les femmes se joignent à lui. *Mais*, répondit Gaston ébranlé, *il faudroit donc arrêter les Princes ? Ah ! s'écria Mademoiselle de Chevreuse, j'envie cet exploit au vicomte d'Autel ; quelle gloire pour une fille d'arrêter un gagnant de bataille !* En même-temps elle s'élance de la chambre pour aller fermer la porte du cabinet des livres, où Condé & ses amis s'égayoient aux dépens du Coadjuteur. L'audace & la vivacité de la jeune Princesse effrayèrent l'ame timide de Gaston ; il la retint, rêva, siffla, & remit au lendemain à prendre sa dernière résolution.

PRINCE DE CONDÉ. 33

Elle n'aboutit qu'à des menaces ; il protestoît qu'il ne prendroit aucune part aux affaires , qu'on n'eût chassé Chavigni & ôté les Sceaux à Molé. Le premier trouva le secret de le désarmer ; l'autre demeura exposé à tout son ressentiment. Molé se flattoit de trouver un protecteur , un défenseur en la personne de Condé , qu'il avoit servi avec tant de zèle ; mais le Prince , réduit à opter entre Gaston & lui , après bien des combats , abandonna l'ami le plus foible ; la Reine résista plus longtemps , elle fut enfin obligée de céder : il n'y eut point d'offres qu'elle ne fit à Molé pour le dédommager de cette injure ; chapeau de Cardinal , création d'une cinquieme charge de Secrétaire d'Etat , la survivance de la place de Premier Président pour son fils , & enfin un don de cent mille écus. Molé refusa tout , mais il ne pardonna jamais au Prince de l'avoir sacrifié aux caprices du duc d'Orléans.

1651.

Ibidem.

*Mémoires de
Talon, t. VLF,
p. 1126*

Ce fut alors que la Reine donna au Prince le Gouvernement de

B v

Guienne à la place de celui de
 1651. Bourgogne ; elle le pressa en même-
Mémoires de temps de rompre le mariage de son
Retz, t. II. Frère , mais le Prince ne jugea pas
Mémoires de à propos de la satisfaire sur un point
de Minervin. si délicat , qu'elle ne l'eût mis en
 possession des autres avantages qu'il
 exigeoit.

La nécessité avoit réglé l'union
 du prince de Conti avec Made-
 moiselle de Chevreuse ; mais le
 jeune Prince , en voyant de près
 l'objet qui lui étoit destiné , fut
 touché de tous ses charmes ; chaque
Mémoires de jour augmentoit sa passion , & elle
Joli, t. I, p. vint au point qu'il conjuroit le Pré-
 sident Viole , chargé des articles du
 contrat , de sacrifier ses intérêts à
 ceux de sa Maîtresse ; il étoit prêt
 à l'épouser à l'insçu de son Frère &
 de la Cour , sans attendre la dispense
 de Rome.

La surprise de Condé fut extrême
 lorsqu'il fut que son frère étoit
 prêt de lui échapper ; dans l'ins-
 tant il vole chez lui & ne l'a-
 borde qu'avec de sanglantes rail-
 leries sur la grandeur de sa passion ,

& il lui apprend, sans ménagement, tout ce qu'on peut apprendre à un amant ou à un époux, pour lui inspirer le dégoût, le mépris & l'aversion. Il est constant, d'après les *Mémoires de Retz, t. II.* 1651. mémoires du temps, que Made-moiselle de Chevreuse n'avoit pas autant de sagesse que de beauté. Conti, saisi de douleur, de honte, de dépit & de jalousie, se plaint qu'on ne l'ait pas averti plutôt des désordres de sa Maîtresse; il demande que le président Viole aille retirer sa parole sur le champ; il devoit ensuite lui rendre visite avec son Frère, mais ni l'un ni l'autre n'eurent la force de voir des Dames à qui ils faisoient un affront si sanglant: la rupture éclata avec toutes les circonstances les plus capables de désespérer la mère & la fille.

La Fronde ressentit vivement l'ou-trage; elle se livra aux projets les plus terribles de vengeance: mais Condé brava ses plaintes & ses menaces; il se hâta de faire retirer la Garde Bourgeoise qui bloquoit le Palais-Royal depuis plus de deux

*Mémoires
de Madame
de Nemours,
p. 265.*

mois, & la Reine enfin se vit libre
1651. & indépendante.

Condé se flattoit de recueillir le fruit de tant de démarches utiles & agréables à la Cour ; mais c'étoit là que l'attendoit Mazarin. Jusqu'ici il n'avoit pas trouvé si excessifs les avantages qu'on lui avoit promis par le traité ; mais à présent que le Prince a perdu la moitié de ses forces, en se brouillant avec la Fronde, il témoigne la frayeur la plus vive de sa puissance ; & levant enfin le masque, il écrit à la Reine cette fameuse lettre : *Madame, votre Majesté n'ignore pas que la première condition du Traité avec Monsieur le Prince, est mon rétablissement ; mais j'aimerois mieux passer toute ma vie dans l'exil, mendier mon pain de porte en porte, que de l'obtenir aux dépens de l'autorité royale. Craignez, Madame, craignez que le Roi ne vous reproche un jour d'avoir perdu l'Etat, en accordant à M. le Prince tout ce qu'il demande. Je n'ai point d'ennemi plus mortel que le Coadjuteur ; acquérez-le, Madame, à quelque prix que ce soit ; faites-le Cardinal, faites-le premier Ministre,*

*accordez-lui tout plutôt que de consentir
aux conditions que M. le Prince exige :
il n'y auroit plus qu'à le conduire à
Rheims.*

1651.

Cette lettre , ou plutôt ce manifeste si odieux , si sanglant , ranima toute la haine & les soupçons d'Anne d'Autriche ; elle se hâta de désavouer Servien & Lyoane , ses Négociateurs ; elle leur reprocha d'avoir passé leur pouvoirs en promettant le Gouvernement de Blaye au duc de la Rochefoucault : mais s'ils eussent été réellement coupables , se feroit-elle contentée d'un désaveu ? ne les auroit-elle pas accablés de tout le poids de la disgrâce ? Il est donc vrai que la Reine traita Condé comme il avoit traité la Fronde ; elle le trompa. Mais ce ne fut pas le seul outrage qu'il reçut d'elle : dans le temps même qu'elle le recherchoit avec plus de soin , qu'elle paroissoit ne vouloir gouverner que de concert avec lui ; c'est alors qu'elle travailloit avec le plus d'ardeur à lui enlever ses amis & ses serviteurs.

La situation de Condé , après sa

1651.

qui ne favoient autrefois qu'agir & combattre, se rafinoient de plus en plus dans l'art de la politique; d'une ambition effrénée, qui se montrait à leur première vue, dit un Ecrivain en parlant des François de la Fronde, ardents à entrer dans les partis, pleins d'esprit, de courage & de galanterie. Il n'y avoit point de ressorts que l'amour, la gloire & l'intérêt n'employassent avec succès auprès d'eux. Les femmes de leur côté ne demeuroient pas oisives: un esprit délié, fin, adroit, exercé aux intrigues, fécond en ressources, des passions violentes & hardies, ne les rendoient pas moins redoutables que les hommes les plus déterminés: les principes étoient tellement confondus, que l'audace, la faction & la révolte ne passoient presque pour criminelles, que lorsqu'elles étoient malheureuses. Condé, plus éclairé, connoissoit mieux ses devoirs; mais il y a des circonstances qui lient quelquefois les hommes à des situations dont ils connoissent le péril, sans leur laisser le moyen de l'éviter. S'il lutte contre la Reine revêtue du

*Mémoires du
Marquis de la
Fare, p. 22.*

pouvoir suprême, à combien de traverses, de dangers, de malheurs ne va-t-il pas s'exposer s'il cède à l'autorité légitime ? s'il néglige les intérêts de ses amis, il ne doit s'attendre qu'à être généralement abandonné, & livré peut-être encore une fois, à la merci de Mazarin. 1651.

Dans ces circonstances la Reine devoit l'emporter : dispensatrice des graces, maîtresse de toutes les forces de la Monarchie, ne dirigeoit-elle pas les deux principaux ressorts qui conduisent les hommes, l'espérance & la crainte ? Ce double avantage lui valut enfin la victoire ; il ne resta presque au Prince de Partisans, que ceux qu'elle ne voulût pas acheter assez cher.

La Reine éprouva aussi des infidélités, des perfidies, mais elles furent plus rares. Chavigni ne l'abandonna que lorsqu'il se fut apperçu que le sacrifice de Mazarin étoit au-dessus de ses forces ; la haine & la vengeance le ramenèrent aux pieds de Condé, & personne ne lui inspira des résolutions plus funestes.

42 HISTOIRE DE LOUIS II ;

1651.

Condé, quoiqu'exposé au ressentiment de la Fronde, en but à l'indignation de la Cour, se prépara à poursuivre Mazarin auprès de la Nation.

*Mémoires de
Retz, t. II,
p. 301, &
suiv.*

Bientôt tout retentit au Parlement de ses plaintes & de ses invectives contre un étranger odieux, dont le génie domine encore à la Cour; qui, exilé & proscrit, la gouverne avec plus d'autorité qu'il n'a fait dans sa plus grande élévation. Le Prince expose & développe le commerce intime que la Cour entretient avec lui; il étend ses reproches jusque sur Messieurs le Tellier, Servien & Lyonne, qu'il peint comme de vils esclaves de la faveur, & les instruments de la tyrannie: en un mot, il remplit tous les esprits de crainte, d'indignation & de ressentiment. Le Parlement ému envoie des Commissaires sur les frontières pour éclairer les malversations du Cardinal; il recherche les débris de sa fortune à Paris; il discute les vices de son administration; il découvre enfin, ou croit découvrir,

par les registres de Cantarini, son Banquier, qu'il a détourné neuf millions des coffres du Roi. 1651.

La Reine irritée ne vit plus dans le Prince qu'un ambitieux, un rebelle : la vengeance, la douleur prêtent de nouvelles forces à son ame naturellement intrépide ; elles l'attachent de plus en plus au malheureux objet de tant de haine & de soupçons, & la forcent de s'humilier au point de mendier, encore une fois, l'appui de Chateaufort, & sur-tout de Gondi.

Ibidem.

Le Prélat, au désespoir de n'avoir pas vu suivre les conseils violents qu'il avoit donnés contre la Reine, s'étoit retiré des affaires ; il ne paroissoit plus occupé que des devoirs de l'Apostolat, de la Prédication & de la distribution des Sacrements ; mais il méditoit de nouveaux crimes, de nouvelles révolutions. Dans sa prétendue retraite, les jours étoient consacrés à des devoirs austères, & les nuits, aux intrigues, aux cabales : il portoit l'opprobre dans les plus illustres Maisons du Royaume.

Mémoires de Joli, tom. I, p. 183.

44 HISTOIRE DE LOUIS II;

1651.

Mais au milieu de ces soins infames, il n'oublioit pas celui de sa propre sûreté; il foudoyoit & logeoit à son Hôtel trois cens Gentilshommes François ou Anglois; il étoit le maître de la Milice-Bourgeoise de son quartier, dont les Officiers avoient leur signal, leur mot de ralliement.

Ibidem.

Aussitôt après la rupture du mariage de Mademoiselle de Chevreuse avec le prince de Conti, il avoit laissé entrevoir qu'il fortiroit volontiers de sa retraite, lorsqu'il s'agiroit de combattre Condé. La Reine s'adressa donc à lui. Que de sacrifices pénibles & douloureux il dut en coûter à Anne d'Autriche! combien elle dut rougir d'elle-même en se voyant la nuit tête à tête avec ce Gondî, l'artisan de tant de factions & d'attentats, l'auteur des barricades, de la proscription de Mazarin; qui depuis avoit donné des conseils si atroces contre elle-même! Mais la nécessité, la Loi suprême des Souverains, ou plutôt les conseils de Mazarin qui ne trouvoit rien de bas & de honteux, lorsqu'il s'agissoit de

*Mémoires de
Madame de
Nemours; de
la Minorité
&c.*

parvenir à ses fins, l'emportèrent sur le ressentiment. L'orgueil de 1651.

Gondi étoit trop flatté de la gloire d'être opposé au grand Condé , pour balancer ; mais il se réserva le droit de haïr le Cardinal , il prouva même à la Reine qu'il ne pouvoit lui être utile qu'en déchirant son Ministre. Il fallut agréer & payer des services que d'autres eussent regardés comme de nouveaux outrages. Elle lui offrit la place de premier Ministre , & le chapeau de Cardinal ; il n'accepta que la seconde dignité. On destina la place de Chef des Conseils à Châteauneuf , les Sceaux à Molé , & les Finances à la Vieuville ; mais on convint qu'ils ne prendroient possession de leurs charges qu'à la majorité du Roi , qui devoit commencer trois mois après.

Il ne faut point perdre de vue les intérêts , les prétentions , la marche des principaux acteurs. La Reine , invariable dans sa conduite & ses projets , ne vouloit que le rétablissement de Mazarin ; mais quand il se seroit agi de son salut , de celui

1651. du Roi & de la France , elle n'y auroit pas mis plus de chaleur & d'intérêt. Le duc d'Orléans ne s'y oppoſoit point , pourvu qu'une de ſes filles épouſât le Roi ; Condé y conſentoit , pourvu qu'il trouvât , non-ſeulement ſa ſûreté , mais encore des forces ſuffiſantes pour ſe maintenir contre lui. Les Chefs de la Fronde n'y concouroient qu'à condition qu'on les élèveroit aux plus grands emplois , & qu'on perdroit Condé. Qu'on eſt affligé de ne trouver dans ces tableaux que des ambitieux , & pas un Citoyen !

Condé eſt ſans doute juſqu'ici le moins coupable : ſi l'amour de ſoi-même eſt conforme au droit naturel ; ſi chacun eſt principalement chargé de ſon propre ſalut ; ſi le plus ſacré de tous les devoirs eſt d'y veiller ſans ceſſe , doit-on , après l'expérience funeſte qu'il venoit de faire de l'ingratitude de Mazarin , le plaindre , ou le blamer , d'avoir cherché à mettre ſa liberté , & peut-être ſes jours à couvert ?

Ils étoient menacés : les moyens

qu'on avoit proposés à Gondi pour détruire le pouvoir du Prince , 1651. avoient paru trop lents à l'ame active & sanguinaire du Prélat ; il en proposa de plus décisifs , l'assassinat ou la prison. La première de ces voies parut horrible à la Reine ; elle agréa la seconde avec transport : on revint à la charge , on pressa la Reine de consulter un Théologien d'un Ordre célèbre , que les Mémoires du temps ne nomment point. Le Religieux répondit qu'il n'y avoit pas le plus petit péché véniel à assassiner le premier Prince du Sang, un Héros qui avoit sauvé & agrandi sa Patrie. Anne d'Autriche ne témoigna que du mépris & de l'indignation pour le Casuiste : c'est donc une injustice bien odieuse au Cardinal de Retz d'avoir détourné dans ses Mémoires, le soupçon de l'assassinat sur la Reine. Tous les Ecrivains la justifient & n'accusent que lui : il est constant que le Prélat, coupable à dix-huit ans d'une conspiration contre Richelieu , étoit plus capable d'un crime utile , que la Reine , dont le caractère fut tou-

*Mémoires de
Madame de
Motteville ,
t. IV, p. 396
& suiv.*

*Mémoires de
Retz, t. II*

jours porté à la magnanimité & à la clémence.

1651.

Mais croiroit-on qu'il se trouva alors à la Cour, & dans les rangs les plus élevés, deux hommes qui offrirent d'être les Ministres du meurtre, le comte d'Harcourt & le maréchal d'Hocquincourt ? Le premier ne persévéra pas dans un sentiment si lâche, si indigne de sa naissance & de sa gloire ; mais l'autre ne se lassoit point : tantôt il offroit d'attaquer le Prince, au milieu de la Ville, en plein jour ; tantôt il vouloit surprendre le Pavillon de l'Hôtel de Condé pendant la nuit, & enlever son Altesse dans son lit. Mais combien l'exécution d'un projet si hardi n'eût-elle pas coûté de sang vis-à-vis l'homme le plus fier & le plus intrépide de l'Europe ; environné nuit & jour d'Officiers d'une valeur éprouvée, d'une vigilance & d'une défiance sans bornes ! Il fallut renoncer à des desseins si chimériques, & attendre de la faveur de la fortune, des circonstances plus heureuses.

Condé

Mémoires de Montglaz, t. II, p. 200.

Mémoires de Rerz, t. II, pag. 314, & suiv.

Condé, environné de pièges & ~~de périls~~ 1651.

de périls, n'en montroit que plus d'ardeur contre le Cardinal. Le Public approuvoit ses éclats, & le Parlement commençoit de nouvelles procédures contre le Ministre. La Reine, effrayée, éperdue, somme enfin Gondi de paroître sur la scène : celui-ci essayoit son crédit & préparoit ses ressorts : tantôt il découvroit les raisons secretes de l'acharnement de Condé ; tantôt il expliquoit, il interprétoit le fameux Traité négocié depuis si long - temps avec la Cour ; si l'on accorde au Prince les avantages qu'il demande, il rendra le tyran à la Nation ; si on les lui refuse, la guerre civile. Après avoir coopéré à la liberté des Princes, chassé l'ennemi commun, cet homme de bien s'étoit renfermé dans les saintes & pénibles fonctions de son ministère : mais la conduite de M. le Prince devenoit si suspecte, si dangereuse, qu'il falloit bien, encore une fois, se livrer aux tempêtes & aux orages pour ne pas laisser périr, sans défense, des amis

Ibidem

Ibidem

Mémoires

1651. qui lui avoient donné tant de marques de confiance.

*de Joli, t. I,
p. 186.*

*Mémoires de
Retz, t. II.*

On ne sauroit croire avec quelle avidité les Frondeurs, las & humiliés de ne plus jouer le principal rôle, recevoient ces discours artificieux; déjà un nombre infini de Libelles, répandus dans le Public, préparoient les esprits à de nouvelles scènes. Gondi, dont la plume étoit exercée dans tous les genres, se signala dans ce combat de la politique & des passions; il publia l'apologie de l'ancienne & légitime Fronde, écrite, à ce qu'il sembloit, contre Mazarin, mais dont il n'y avoit pas un trait qui ne retombât sur le Prince. On l'accusoit de ne se servir du nom du Cardinal que comme d'un fantôme pour déchirer, ébranler & anéantir l'autorité Royale: cet ouvrage fut suivi d'une infinité d'autres; tout ce qu'il y avoit de plus ingénieux, dans l'un & l'autre parti, entra en lice, & le Public dévora ces écrits oubliés aujourd'hui & confondus avec tant d'autres. Condé, fatigué de ces

escarmouches inutiles , ordonna aux siens de se taire , & les deux Chefs réservèrent tout ce qu'ils avoient de forces pour des combats plus décisifs. 1651.

Il n'y eut point de précautions que Gondi ne prît pour mettre sa personne à couvert , lorsqu'il parut au Parlement : il rassembla jusqu'à quatre cens Officiers ou Gentilshommes , & un plus grand nombre de Bourgeois , pour repousser & même attaquer le Prince , si celui-ci , environné de l'élite de la Noblesse Françoisé , entreprenoit de l'humilier par quelque affront.

L'apparition de Gondi dans la Grand'Chambre n'étonna point le Prince ; il continua d'invectiver contre le transport continuel d'argent hors du Royaume , le crédit de Mazarin , & les cabales de ses Partisans. Le Prélat renchérit sur tout ce qu'il avoit avancé ; il traita Mazarin avec encore plus d'aigreur ; c'étoit à qui de tous les deux lanceroit les traits les plus sanglants contre un Ministre devenu l'objet

Ibidem

52 HISTOIRE DE LOUIS II ;
1651. de l'horreur , des plaisanteries & du mépris. Mais Gondi , en s'élevant contre lui , n'épargnoit pas Condé : il prétendoit que la haine de celui-ci n'étoit que factice & simulée ; qu'il ne le maltraitoit que parce que Mazarin n'avoit pas voulu acheter son appui assez cher.

La manœuvre de Gondi eut plus d'éclat que de succès : Condé dominoit toujours ; la Reine eut recours de nouveau à des voies plus décisives ; Lyonne , son Ministre de confiance , s'aboucha avec le Coadjuteur chez Montrésor pour trouver les moyens de terminer la querelle par la perte de Condé. On prit des mesures nouvelles pour l'attaquer & l'arrêter ; mais , soit que Lyonne se défiât de l'événement , soit qu'il n'osât concourir à la ruine d'un Prince qui trouveroit tant de vengeurs , il révéla le fatal secret au maréchal de Grammont , & Condé en fut instruit deux heures après. Lyonne agissoit-il de concert avec la Cour ? la trahissoit-il ? C'est encore aujourd'hui un problème.

Ibidem.

L'union de la Reine avec la Fronde ne surprit point Condé ; mais il avoit peine à croire que dans un temps où la faveur publique lui donnoit tant de forces , la Cour osât tenter contre lui une entreprise si hardie : c'est alors qu'on lui conseilla d'user de représailles contre le Palais-Royal, & sur-tout de se défaire du Coadjuteur qui méditoit tous les jours de nouveaux attentats contre lui. Pour toute réponse , Condé jura qu'il feroit repentir quiconque oseroit lui donner des conseils si indignes de lui ; il ajouta qu'il aimeroit mieux vivre & mourir l'homme le plus infortuné de l'Europe, que d'acheter une couronne au prix du sang de l'ennemi le plus vil. Quel contraste entre l'ame de Condé & celle du Coadjuteur !

Actions mémorables du prince de Condé, p. 240.

Cependant le Prince , persuadé que la Cour n'avoit d'autres vues que de l'obliger à abandonner la capitale à force de pièges & de menaces, prit la résolution d'y demeurer & de s'y rendre plus formidable : toute la précaution qu'il employa fut de

54 HISTOIRE DE LOUIS II ;

1651.

*Manuscrits
de l'Hôtel de
Condé.*

ne plus exposer sa tête , en cessant de paroître au Palais-Royal ; il pressa en même - temps le mariage du duc d'Enguien avec Mademoiselle de Valois , l'une des filles du duc d'Orléans. Le contrat fut signé le premier de Juillet ; mais les tristes événemens où nous allons entrer décidèrent autrement des destinées de la jeune Princesse : elle épousa dans la suite le duc de Savoie.

Dans le temps que Condé paroissoit si fier , si résolu , peu s'en fallût qu'il ne payât cher son audace. Il étoit allé se promener au cours , n'ayant avec lui que les ducs de Nemours & de la Rochefoucault : le Roi arrive , sortant du bain , précédé , environné & suivi de ses Gardes , de ses Gendarmes & de ses Chevaux-légers. Le carrosse du Prince rencontre celui de Sa Majesté : la surprise fut extrême de part & d'autre : Condé s'arrête & fait une profonde révérence ; le Roi la lui rend en ôtant son chapeau ; il est constant qu'au moindre signe du jeune Monarque , Condé & ses

*Mémoires
de Montglat ,
t. III, p. 201.*

amis étoient arrêtés. On prétend que quelques Seigneurs, qui accompagnoient le Roi, lui proposèrent une partie de plaisir pour l'engager à quitter plus promptement le cours. Condé se retira bientôt chez lui, remerciant le Ciel de l'avoir préservé d'un si grand danger.

1651.

On blâma le maréchal de Villeroi, Gouverneur du Roi, de n'avoir pas saisi un instant si favorable : il n'ignoroit pas les mesures que la Reine prenoit contre le Prince ; mais ce Seigneur, l'homme le plus sage de la Nation, ne les approuvoit pas : il vouloit qu'on ménageât Condé jusqu'à ce que le Roi, devenu majeur, pût agir & parler en maître.

Depuis ce moment, il n'y eut point de jours que le Prince ne reçût des avis sans nombre sur le danger où il se trouvoit exposé : on lui représentoit que s'il retomboit entre les mains de ses ennemis, il n'en feroit pas quitte pour la prison, & qu'il n'y avoit d'autre sûreté pour lui qu'une armée, à la tête de laquelle il combattroit. Conjectures,

rapports , exhortations , conseils ,
 1651. Condé méprisa tout.

*Mémoires de
 Nemours ; de
 Retz ; de Joli ;
 de Motteville ;
 de Chavagnac ,
 p. 98 & suiv.*

C'est avec cette fière assurance qu'il se conduisit jusqu'à la nuit du cinq ou six Juillet , qu'étant près de se mettre au lit , il voit entrer dans sa chambre un Gentilhomme appelé Ricouffe qui lui crie : *Ah , Monseigneur , sauvez - vous ; votre Hôtel est investi.* En même temps entre un autre Gentilhomme , nommé Vineuil , qui lui apprend que deux Compagnies du Régiment des Gardes s'avançoient par la rue des Boucheries , tandis que trois cens hommes du même Corps se faisoient des avenues de l'Hôtel. Condé s'habille , monte à cheval à la hâte , & sort de Paris par la porte S. Michel , accompagné de deux Gentilshommes. A quelques pas de-là , il rencontre un gros de 40 chevaux qui tourna vers la porte S. Victor. Condé s'arrête quelque temps auprès des Chartreux pour attendre des nouvelles du Prince de Conti , qu'il avoit envoyé avertir de sa retraite précipitée ; mais cette nuit

étoit consacrée aux alarmes. Il y 1651.
 avoit à peine une demi-heure qu'il
 étoit dans ce poste , qu'il entend
 un grand bruit d'hommes & de che-
 vaux qui marchoient au trôt ; il les
 prit pour des escadrons des Gardes
 du Corps qui cherchoient à le cou-
 per & à l'envelopper dans sa fuite.
 Aussi-tôt il cherche un asyle vers
 Fleuri & Meudon ; mais ces pré-
 tendus escadrons , devant qui fuyoit
 le Vainqueur de tant de Nations ,
 n'étoit qu'une grosse troupe de Ma-
 rayeurs & de Payfans qu'un seul de
 ses regards eût épouvantés : spectacle
 bien digne de la bizarrerie de la
 fortune !

Ce dernier péril , le seul peut-
 être qui fût imaginaire , ayant dis-
 paru , Condé prit la route de Saint-
 Maur à travers des chemins détour-
 nés , & il n'y arriva que le lendemain
 bien fatigué. Le prince de Conti, la du-
 chesse de Longueville , Nemours ,
 Bouillon , Turenne , la Rochefou-
 cault , Richelieu , la Motte - Hou-
 dancourt , y arrivèrent en même
 temps que lui.

1651.

La nouvelle, la cause & les circonstances d'un événement si imprévu , répandirent l'étonnement, le trouble & la consternation dans la Capitale. La multitude , persuadée qu'on a voulu attenter pour la seconde fois à la liberté du premier Prince du Sang, laisse éclater librement sa haine & son indignation : déjà les amis de Mazarin trembloient pour leur fortune ; mais les Sages ne trembloient que pour celle de l'Etat.

Dans ces circonstances, ce fut la Fronde qui plaida la cause de la Reine : la Fronde, dont l'unique objet étoit de perdre Condé ou de le réduire à la triste nécessité de devenir rebelle , traite d'absurdes & de ridicules les alarmes du Prince ; elle soutient qu'il n'est sorti de Paris que pour effrayer la Cour & en arracher des grâces ; qu'on doit regarder sa démarche comme une déclaration de guerre , un commencement de révolte ; qu'il n'y a d'autre parti à prendre , vis-à-vis d'un Prince si inquiet, si dangereux , que celui de le réduire par la force des armes : c'est ainsi que la faction

*Mémoires de
Retz, t. II,
p. 230.*

employoit indifféremment, & sans scrupule, le mensonge & la vérité contre Condé. Mais l'Orateur de la Reine, ce même Gondi, qui attribuoit alors la retraite du Prince à de vaines & fausses terreurs, avoue dans ses Mémoires que Condé, assiégé de pièges & d'embûches, n'avoit point d'autres ressources que la fuite; il tourne en ridicule les Ecrivains qui ont écrit que l'ame de Condé, cette ame si héroïque, fut alors en proie à la frayeur. 1651.

Cependant la Nation se partageoit entre la Reine & Condé. Deux jours après son arrivée à Saint-Maur, Condé eut une Cour aussi brillante & aussi nombreuse que celle du Roi: les Grands, les Officiers de la Couronne, les Gens de qualité alloient offrir publiquement leurs services, les uns au Palais-Royal, les autres à Saint-Maur. On agissoit comme s'il n'eut été question que d'une querelle particulière entre deux égaux; ceux qui avoient été se présenter dans l'une des deux Cours, ne paroissoient plus dans l'autre. Mais au nombre

Mémoires de la Minorité, p. 108 & suiv. Mémoires de Madame de Motteville, tom. I^{re}, p. 399. &c.

des Partisans du Prince, on comptoit beaucoup de ces hommes légers, vains, ambitieux, toujours prêts à encourager les Chefs de Parti, & toujours les premiers à les abandonner ou à les trahir. Condé reçut avec l'accueil le plus magnifique tous ceux qui se présentèrent ; il ne dédaigna personne ; le Château de Saint - Maur devint le centre des plaisirs & des intrigues. La comédie, les bals, le jeu, la chasse, les feux d'artifices, la chère la plus somptueuse & la plus délicate, tous les divertissemens enfin, dont les Grands savent si bien assaisonner & couvrir les mystères de la politique, se succédoient les uns aux autres. On eût dit qu'il cherchoit à oublier dans le sein de la mollesse, les inquiétudes & les soucis dévorans de l'ambition.

Mais pendant qu'il fixoit sur lui les regards & l'admiration de la Capitale par la magnificence, la multitude & la variété de tant de fêtes, il méditoit les moyens d'entraîner dans son parti les Grands, les Parlemens, les

Armées , les Provinces , la Nation entière ; il leur écrivit à tous les lettres les plus séduisantes. 1651.

Dès le lendemain de sa retraite , il avoit envoyé M. de la Rochefoucault au duc d'Orléans pour lui faire part des motifs qui l'avoient obligé à quitter Paris. Gaston témoigna de l'étonnement & de la douleur d'une démarche si précipitée ; mais il étoit intérieurement pénétré de joie ; il redoutoit Condé , haïssoit Mazarin , & se désoit de la Reine. Si ses vœux eussent été exaucés , le Prince eût passé sa vie dans son Gouvernement ; le Cardinal dans l'exil , & la Reine dans un Couvent.

*Mémoires de
Rex , t. II
p. 336.*

Cette Princesse elle-même , lasse & fatiguée des contradictions qu'elle avoit essuyées , ne parut pas aussi touchée qu'elle le devoit être , d'une retraite qui sembloit menacer le Royaume d'une nouvelle tempête. Cependant il s'agissoit de sauver les apparences , d'aggraver les fautes du Prince , & de le rendre responsable de la guerre civile. De concert

avec le duc d'Orléans , elle envoya
 1651. à S. Maur le maréchal de Grammont
 pour entamer une négociation : cet-
 te démarche n'étoit qu'un piège de
 plus. La Reine n'avoit pas oublié que
 les précédentes négociations avoient
 aliéné la Fronde , d'un Prince tou-
 jours porté à ménager la Cour ; elle
 espéroit , ou le rendre odieux au
 Royaume , s'il refusoit d'écouter
 Grammont , ou ralentir le zèle de
 ses partisans les plus emportés , s'ils
 le voyoient prêts à transiger avec
 elle. Condé pénétra le piège &
 l'évita.

*Mémoires de
 la Minorité
 p. 108*

C'est au milieu de la Cour de
 Saint-Maur qu'il attendit le Ma-
 réchal , & qu'il lui donna audience ,
 environné de toute sa Cour. Gram-
 mont , que la Reine avoit trompé
 le premier , étonné d'un accueil si
 froid , ne laissa pas d'exposer sa
 commission ; il exhorta le Prince
 à retourner à la Cour , en lui pro-
 mettant sûreté entière de la part
 d'Anne d'Autriche. Condé répondit
 qu'il n'étoit plus temps ; que la Reine
 avoit détruit tous les liens de la

confiance , en le trompant sans
cesse ; que son innocence & ses
services, n'ayant pû lui servir d'asyle
contre la haine, la jalousie & l'in-
gratitude , il étoit résolu de s'en-
sevelir dans la retraite , à moins
que le Tellier, Servien & Lyonne,
Ministres de Mazarin plutôt que du
Roi , ne fussent chassés de la Cour.
Le Maréchal insista , mais Condé
le fit taire , en lui rappelant la
dernière entreprise formée contre sa
personne , dont lui-même avoit eu
le premier connoissance.

Pendant ce temps-là le prince de
Conti présentoit au Parlement une
lettre de Condé , dans laquelle il
faisoit part à la Compagnie des lé-
gitimes soupçons qu'il avoit contre
la Cour , & lui demandoit son
appui pour achever de détruire les
restes du Mazarinisme en la personne
des trois Ministres qu'on vient de
nommer.

Molé répondit en gémissant , que
M. le Prince eût mieux fait de
venir lui-même au Palais exposer
ses plaintes & ses griefs , que de

1651,

*Mémoires
de Monglat ,
t. III, p. 203.*

*Mémoires de
Talon, t. VII,
p. 123.*

Ibidem.

1651.

jetter l'alarme & la frayeur dans le Royaume par sa retraite. Le duc d'Orléans ajouta , qu'après les services éclatants que Monsieur son Cousin avoit rendus à l'Etat , il étoit bien éloigné de soupçonner son zèle & sa droiture ; mais aussi qu'il ne pouvoit s'empêcher de rendre à la Reine le témoignage , qu'elle n'avoit pas attenté à sa liberté ; que les Compagnies des Gardes Françaises qui s'étoient mises en mouvement la nuit du 6 de Juillet , n'avoient marché que pour réprimer l'audace de quelques particuliers , qui avoient voulu introduire du vin dans Paris sans payer les droits de Sa Majesté.

[*ibidem.*

Personne n'ajouta foi au discours de Gaston ; il s'éleva même des voix qui prétendirent que les avis que M. le Prince avoit reçus n'étoient que trop bien fondés ; qu'il gémiroit alors en prison , s'il ne les eut écoutés. Le duc d'Orléans , étonné de trouver des contradictions dans la Grand'Chambre , le fut bien plus lorsqu'en sortant du Palais il

se vit investi d'une multitude in-
 nombrable qui se mit à crier, **VIVE**
LE ROI, vive Condé : point de Ma-
zarin.

1651.

Cette disposition des esprits l'effraya ; il avoit promis à la Reine de la soutenir, mais venant à considérer que Condé auroit seul le mérite, auprès du Public, d'extirper le Mazarinisme, il jugea à propos de s'unir avec lui pour partager les suffrages du peuple. C'est dans ce flux & reflux d'irrésolutions, d'incertitudes, de contradictions, que le foible duc d'Orléans passa le reste de sa vie. La crainte régla toutes ses démarches ; au-lieu d'être l'arbitre des querelles de la Reine & de Condé, il les fomenta ; il précipita la guerre civile ; enfin, avec beaucoup de lumières, de désintéressement, de modération & de bonté, il joua un rôle digne de mépris & de compassion, jusqu'à ce que, las d'avoir été le jouet perpétuel des passions des hommes, il prit le parti de les fuir, & de s'ensevelir dans sa retraite de Blois.

1651. La désertion imprévue de ce Prince étonna moins la Reine qu'elle ne l'indigna ; elle l'eût pris pour le premier objet de sa vengeance , si elle eut été secondée par des Ministres plus fermes ; mais elle n'étoit environnée que de traîtres & de lâches. Les uns lui conseilloient de poursuivre Condé ; les autres lui représentoient que l'Etat étoit perdu , si elle écou-
toit son ressentiment. Jamais la Cour n'avoit été en proie à plus de confusion , d'intrigues & de cabales. A Saint-Maur , Condé ignoroit toute l'étendue de son pouvoir ; au Palais-Royal , la Reine ne faisoit aucun usage du sien : on prétend qu'elle fut tentée alors de régner par elle-même , & de renvoyer Mazarin à Rome. Que de troubles , de sang & de larmes elle eût épargnés au Royaume , si elle eut exécuté une résolution si généreuse ! Mais il étoit alors de la destinée des Princes de la Maison d'Autriche , de se laisser gouverner jusqu'au tombeau.

A la lecture de la lettre que Condé

avoit écrite au Parlement, & qui ~~_____~~
 lui fut apportée par les Gens du 1651.
 Roi, Anne d'Autriche versa des
 larmes de fureur; elle s'écria qu'elle
 perdrait plutôt la Régence & la
 liberté, que de céder à tous les
 caprices de M. le Prince.

Le lendemain on lut la réponse de *Le 8 Juillet*
 cette Princesse au Parlement, en pré-
 sence des Princes & des Pairs; en
 voici le précis: Qu'elle ne pouvoit *Mémoires de*
 s'empêcher d'être étonnée de la dé- *Madame de*
 fiance de M. le Prince, après toutes *Motteville,*
 les paroles qu'elle lui avoit données *t. IV, p. 411.*
 de sa sûreté; que l'exil du cardinal
 Mazarin étoit irrévocable, mais que
 pour les Ministres dont on demandoit
 l'éloignement, elle n'y consentiroit
 jamais; que la condition des Rois se- *Mémoires de*
 roit bien misérable, s'ils étoient obli- *Talon, t. VII,*
 gés de sacrifier sans cesse, des servi- *p. 122.*
 teurs utiles & fidèles, à de vains om-
 brages; qu'elle engageoit de nou-
 veau sa parole royale de n'entre-
 prendre jamais rien contre la per-
 sonne de M. le Prince; que si,
 après une déclaration aussi solem-
 nelle, il persévéroit dans des soup-

1651.

cons destitués de fondement , s'il demeueroit plus long-temps éloigné de la Cour , elle seroit à son tour en droit de le soupçonner de desseins profonds & criminels.

Ibidem.

*Mémoires de
Retz, t. II,
p.*

Molé prit ensuite la parole : il s'étendit sur la grandeur & l'importance d'une affaire qui agitoit tout le Royaume ; que si la retraite de M. le Prince , la lettre qu'il avoit écrite au Parlement , étoient de tristes préalables de la guerre civile, . . A ce mot , Conti ému , arrête le Premier Président , & lui remontre qu'il n'a pas dû se servir du terme odieux de *guerre civile* ; que les actions de Monsieur son Frère , devoient le mettre à couvert d'un soupçon si funeste ; qu'il ne s'adresseroit pas au Parlement s'il avoit formé des résolutions criminelles. Molé se plaignit de la vivacité de M. le prince de Conti ; il observa qu'il n'avoit parlé que par présupposition , mais , qu'au - reste , l'Histoire n'apprenoit que trop que la retraite des Princes du Sang , leurs lettres au Parlement , étoient , presque toujours , le signal

d'une guerre intestine : il cita les Ancêtres de Condé. A ce trait hardi, 1651. Conti perdit toute retenue ; il s'emporta jusqu'à dire au Premier Président : Que par - tout ailleurs il lui apprendroit le respect qu'il devoit au Sang royal. Molé répondit qu'il ne craignoit rien ; qu'il étoit étonné lui-même qu'on osât l'interrompre & le menacer dans une place où il avoit l'honneur de représenter Sa Majesté : il continua ensuite froidement son discours, & conjura Gaston de prévenir les suites de la division qui s'élevoit dans la Maison royale.

Ibidem.

Il n'eût tenu qu'au duc d'Orléans de prévenir une contestation si aigre, mais il n'étoit pas fâché de voir le Prince & le Magistrat se compromettre. Voyant enfin qu'il ne pouvoit plus se dispenser de parler, il témoigna quelque regret de ce qu'on avoit présenté l'idée terrible de la guerre civile ; il ajouta qu'il espéroit écarter ce fléau redoutable du Royaume, & rétablir le calme & la concorde.

Ibidem.

1651.

Cependant le Parlement ne savoit à quoi se résoudre : ce n'est pas qu'il ne préférât les intérêts du Prince à ceux des amis d'un Ministre qu'il avoit condamné ; mais il craignoit qu'en appuyant les prétentions de Condé, il ne l'accoutumât à braver la Reine & à énerver l'autorité royale , qui même, dans ces temps de trouble, de calamités & de confusion , parut toujours chère à la Compagnie.

*Mémoires
servans à l'histoire du prince
de Condé ,
t. II.*

Sur ces entrefaites on apprit que le duc de Mercœur avoit épousé à Bruhl , la Nièce du Ministre profcrit. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller tous les soupçons. On avouoit que Condé avoit éclairé la Nation sur le bord du précipice ; on applaudissoit à la vigueur de sa conduite , à ses lumières & à sa pénétration ; on se plaignoit des artifices de la Reine qui , dans le temps même qu'elle abjuroit Mazarin , lui frayoit le chemin du retour par les alliances les plus illustres. Gaston invektiva contre le Ministre ; le Coadjuteur , entraîné par le cri général , se vit lui-même obligé

d'opiner en faveur de Condé.

Tel fut enfin le résultat de toutes les assemblées du Parlement : 1651.

Qu'on prieroit la Reine de pourvoir au salut de l'Etat, en pourvoyant à celui de Condé par une déclaration contre le cardinal Mazarin, enregistrée dans tous les Parlemens : qu'elle éloigneroit de la Cour les trois Ministres accusés par M. le Prince ; qu'il seroit de-plus informé contre tous ceux qui seroient soupçonnés d'entretenir des liaisons avec l'ennemi de la Nation. On ne doutoit point que la Reine n'opposât la résistance la plus vigoureuse aux instances du Parlement ; mais elle céda tout-à-coup. Gaston , par un reste de ménagement pour la Régente, consentit que Messieurs le Tellier, Servien & Lyonne, ne fussent point nommés dans la déclaration émanée du Trône qu'on alloit publier contre le Cardinal.

*Mémoires de
Retz, t. II.
p. 400.*

Condé exigeoit le sacrifice entier ; mais ne voulant plus s'en fier qu'à lui-même du soin de terminer cette affaire , il s'arracha de sa retraite

*Mémoires de
la Minorité,
p. 117.*

de Saint-Maur & accourut au Palais.

1651. Il félicita d'abord la Compagnie du succès de ses travaux , il ajouta ensuite qu'on ne devoit compter sur la ruine des Ministres , qu'autant qu'on obligeroit la Reine à les nommer dans la déclaration. Cette prétention déplut au Parlement : Molé répondit que ce seroit manquer à la décence que de fatiguer tous les jours la Reine de nouvelles demandes ; que S. M. ayant souscrit à tant de sacrifices pour acquérir l'amitié de M.^r le Prince , il étoit temps enfin que son Altesse répondit aux avances de la Cour ; qu'elle ne pouvoit se dispenser de rendre ses devoirs au Roi ; que le Public attendoit cette démarche de sa générosité & de sa grandeur d'ame. Condé répondit qu'il n'y-avoit point de sûreté pour lui au Palais-Royal ; qu'on lui avoit donné avant sa prison des paroles aussi solennelles , dont M. le Premier Président lui-même avoit été le témoin & le dépositaire. Molé ne désavoua point le trait , mais il conjura le Prince , les larmes aux yeux ,

yeux , d'ensevelir le passé dans un éternel oubli, puisque l'Auteur mal-
heureux de cette prison fatale avoit
été puni avec tant d'éclat. La Com-
pagnie entière joignit ses prieres à
celles de son Chef ; Condé sortit
en disant qu'il alloit prendre conseil
du duc d'Orléans ; mais il retourna
à Saint-Maur , sans se montrer à la
Cour.

Il fit plus : persuadé qu'une con-
duite fière & hardie donneroit de
la réputation à son parti , il venoit
tous les jours de Saint-Maur au
Parlement , au Luxembourg , au
Cours & dans les principales rues
de la Capitale , sans entrer jamais
au Palais-Royal. Aux aproches de la
nuit il reprenoit le chemin de sa
retraite , escorté de quatre-vingts
chevaux.

Cependant le duc d'Orléans blâ-
moit les démarches de Condé. La
Reine profita de cet instant de nua-
ges ; elle lui demanda son appui
pour réprimer le Prince , ou
au moins pour lui disputer le pavé
au Parlement. Le duc d'Orléans ,

1651.

*Mémoires
de Retz, t. II,
p. 402.*

qui n'aimoit point à payer de sa personne, offrit celle du Coadjuteur. Les préparatifs & les menaces de Gondi, les refus du Premier Président, qui protesta au Prince qu'il ne convoqueroit point les Chambres qu'il n'eût vu le Roi ; l'indiscrétion de la Reine, qui déjà ne faisoit plus de mystère de la résolution qu'elle avoit prise de confier les rênes du Gouvernement à Châteauneuf, Molé & la Vieuville, les trois hommes que Condé haïssoit le plus ; le refroidissement de Gaston, tous les obstacles enfin, secrets & publics, ne firent qu'irriter l'ame hardie du Prince. C'est alors qu'en sortant du Palais, au-lieu de retourner à Saint-Maur, il alla descendre à son Hôtel. Sa marche avoit l'air d'un triomphe : indépendamment d'une quantité étonnante de Valets de pied, de Pages & de Gentilshommes, il traînoit après lui une multitude d'Officiers & de gens de qualité ; le Peuple précédoit & suivoit en foule ses équipages les plus magnifiques qu'on eût.

Ibidem.

encore vus , & qu'il avoit préparés pour son entrée à Bordeaux.

1651.

C'est avec cette pompe égale à celle des Rois , qu'il passa plusieurs fois devant le Palais-Royal. Deux jours après , il rencontra le Roi & la Reine au Cours : il s'en falloit bien que leurs Majestés fussent aussi bien accompagnées. Anne d'Autriche, malgré son intrépidité naturelle, fut étonnée & effrayée en se voyant tout-à-coup au milieu d'un grand nombre d'hommes inconnus & armés ; mais le sentiment de la crainte fit bientôt place à celui de la douleur & de l'indignation. Elle jura de se venger de tant d'outrages.

Ibidem.

Il n'y a personne qui , à la vue de la conduite audacieuse de Condé , ne la regarde comme une déclaration de guerre. Cependant , maximes , éducation ; réflexions , penchant , tout l'éloignoit d'un parti si funeste ; mais tout ce qui l'entouroit , parens , amis , ne cherchoient qu'à altérer chez lui des principes si nobles : tout ne lui par-

1651. loit que le langage de la vengeance
& de la fierté.

*Mémoires de
la Minorité ,
p. 98.*

La duchesse de Longueville sur-
tout signaloit son éloquence infor-
tunée : elle rappelloit avec des
traits de feu tout ce que le Prince
avoit eu à effuyer des artifices , de
la haine & de l'ingratitude de la
Cour ; les anciens & les nouveaux
outrages dont on avoit payé ses
victoires ; les pièges & les attentats
dont il étoit sans cesse environné.
Elle concluoit en prétendant qu'il
n'y avoit d'asyle & de salut pour lui
que dans les camps , & à la tête
d'une armée. Cette Princesse ne sem-
bloit respirer que la gloire & les
intérêts de son Frère , tandis qu'elle
n'écoutoit en effet que le cri des
passions auxquelles elle étoit en
proie. Il n'y avoit qu'une rupture
éclatante , une guerre intestine qui
pût lui sauver le voyage de Nor-
mandie , où le duc de Longueville
l'appelloit auprès de lui. Elle aimoit
mieux voir le fer & le feu ravager
sa Patrie , que de languir auprès

d'un époux vieux, jaloux, défiant, capable d'attenter, sinon à ses jours, au moins à sa liberté. 1651.

La légèreté, l'inconstance, l'envie de plaire à une Sœur dont il adoroit l'ascendant fatal; le dégoût de l'état ecclésiastique où son Père l'avoit condamné, voilà les foibles motifs qui égardoient la jeunesse de Conti & le précipitoient dans la révolte.

Manuscrit de l'Hôtel de Condé.

Amant passionné de la duchesse de Chatillon, le duc de Nemours n'envisageoit qu'en tremblant un rival en la personne du prince de Condé, dont les feux s'étoient rallumés avec éclat depuis la mort du Duc, tué à Charenton. La jalousie de Nemours ne lui suggéroit d'autres moyens que la guerre civile pour écarter Condé de l'objet qui l'avoit subjugué.

La funeste expérience de tous les maux, de tous les obstacles, de tous les périls qu'il y avoit à essuyer dans une guerre contre le Roi; la destruction du Château de Vertneil, faite malheureuse de sa révolte, inspiroient des résolutions plus sages.

1651. à la Rochefoucault ; mais un regard de la duchesse de Longueville les anéantissoit , & il ne lui étoit pas permis , selon les maximes corrompues de la galanterie françoise , d'avoir d'autres pensées , d'autres volontés que celles de la Princeesse à laquelle il avoit voué son culte & ses hommages.

*Mémoires de
la Minorité ,
p. 98.*

Bouillon n'étoit guidé que par une ambition profonde & réfléchie ; il ne cherchoit dans la guerre civile qu'un moyen pour rentrer dans Sedan , prêt à combattre sans scrupule son roi ou son ami , selon qu'il conviendrait le plus à ses intérêts.

Cependant Condé n'étoit plus ce même Prince qui avoit rejeté tant de fois , avec une généreuse indignation , les avances & les conseils de la faction : sa vertu s'affoiblissoit avec sa fortune ; son ame étoit violemment agitée & combattue ; quelquefois l'amour de l'Etat l'emportoit ; quelquefois il préféroit à l'amour de l'Etat tout ce que les hommes ont de plus cher , la vie , la liberté , la puissance ; il pesoit

les avantages & les périls , les moyens & les obstacles : vaincu 1651. enfin par les cris & les intérêts du sang & de l'amitié , il avoit envoyé avant sa retraite de Saint-Maur , le marquis de Silleri à Bruxelles , sous prétexte de dégager sa Sœur & Monsieur de Turenne d'avec les Espagnols ; mais , en effet , pour les pressentir sur les secours qu'il pouvoit en attendre , si la nécessité le réduisoit à tenter le sort des armes. Argent , troupes , magasins , artillerie , Fuenfaldagne promit tout , malgré l'épuisement de la Monarchie ; résolu de n'accorder que ce qu'il faudroit pour nourrir & entretenir l'incendie.

Ces promesses magnifiques encourageoient Condé , mais ne le déterminoient pas. Les Machiavélistes ont blâmé ses irrésolutions ; les sages en ont loué le principe : les uns ont écrit qu'il craignoit d'embrasser un projet trop vaste , trop étendu ; d'autres prétendent que la voix sainte de la Patrie , dont il croyoit entendre les accents plaintifs , ar-

*Mémoires de
Retz , t. I I,
p. 332 , 333.*

1651.

rêtoit seul son caractère ardent & impétueux. Le résultat de ses réflexions fut de n'employer que les intrigues du cabinet, les ressources de la cabale & l'autorité du Parlement, pour se maintenir ; & de n'avoir recours à la guerre civile, qu'autant que sa vie & sa liberté seroient menacées.

Tels sont les combats intérieurs qu'éprouva Condé depuis sa prison, jusqu'à sa retraite de Saint-Maur. C'est alors qu'à la vue de l'orage dont elle avoit assemblé & épaissi les nuages, la duchesse de Longueville sentit naître dans son ame l'inquiétude, l'effroi & l'abattement. Achevera-t-elle de précipiter son Frère dans la guerre civile, dont l'issue peut entraîner sa ruine & celle de l'Etat ? Le portera-t-elle à se réconcilier avec Mazarin, c'est-à-dire, à confier sa fortune, sa liberté, sa tête, à des mains si suspects, si dangereuses ? Dans ces circonstances, la Duchesse n'osant participer aux délibérations qui alloient décider du sort de Condé &

de la France, se retira à Montrond. 1651.

Condé fit partir avec elle sa femme & son fils, pour ne pas être embarrassé d'un fardeau si cher, s'il étoit obligé de chercher son salut dans la fuite.

Ce départ soulagea Condé & étonna la France : cependant le Prince ne pouvoit se résoudre à s'embarquer dans une guerre que la Cour d'un côté, & la Fronde de l'autre, sembloient rendre inévitable. Il lutta encore long-temps : heureux & satisfait s'il eut pu obtenir la sûreté de sa personne, & quelques avantages qui ne pouvoient préjudicier à la fortune publique.

Cependant la Reine, fatiguée de l'état précaire où elle étoit réduite, résolut de faire expliquer Condé. Elle mande le Parlement, elle lui reproche de ne point travailler à la fameuse déclaration qu'il avoit sollicitée contre le Cardinal, & lui réitère la parole qu'elle lui avoit donnée tant de fois de respecter la personne de M. le Prince, & de ne jamais rappeler à la Cour Messieurs

le Tellier , Servien & Lyonne.

1651.

2 Août.

*Mémoires de
Talon, t. VII,
p. 150.*

Le lendemain Molé ouvrit la Séance du Parlement par un éloge magnifique de la sagesse & de la bonté de la Reine , qui vouloit bien rendre la Compagnie dépositaire de la parole , qu'elle renouvelloit à la face de la France entière , de la sûreté de M. le Prince. Il lui demanda ensuite s'il avoit enfin été rendre ses devoirs au Roi. Non , répondit Condé , *on ne cherche qu'à me tendre des pièges ; on vient encore de prendre des mesures contre ma liberté : les auteurs & les complices du complot ne me sont pas inconnus ; je les nommerai à la Compagnie lorsqu'il en sera temps.* Il jetta au même instant un regard si fier sur Gondi , que l'assemblée entière fixa le Prélat. Condé développa le commerce que la Cour entretenoit avec Mazarin : il ajouta qu'Ondedei , confident du Cardinal , devoit arriver ce soir de Brühl ; que la route étoit remplie de couriers, d'espions , de gens de toute espèce qui alloient recevoir des ordres & des graces de l'Oracle de la Cour. Il

*Mémoires de
Retz, t. II,
p.*

nomma l'Abbé Fouquet , Berthet ,
 Silhon , Brachet , comme les princi-
 paux instrumens de la correspon-
 dance de la Reine avec le Mi-
 nistre proscrit. Il rappella le ma-
 riage récent du duc de Mercœur ;
 enfin il accusa la Cour d'avoir donné
 ordre au maréchal d'Aumont de
 tailler en pièces les Régiments de
 Condé , d'Enguien & de Conti ,
 cantonnés auprès de son armée.

1651.

Ibidem,

Molé , peu étonné d'une sortie
 si vigoureuse , poursuit ses ques-
 tions : « J'avoue , dit-il , Monsieur ,
 » que ce n'est qu'avec douleur que
 » je vois sans cesse votre Altesse dans
 » le Palais de la Justice , & jamais
 » dans celui de Sa Majesté. Préten-
 » dez-vous enfin élever autel contre
 » autel ? » Condé , ému , indigné ,
 répartit en récriminant , qu'on ne le
 bravoit ainsi que par passion , par
 intérêt : « Je n'en ai jamais eu d'autre
 » que celui de l'Etat , s'écria Molé ,
 » & d'ailleurs je ne suis comptable
 » de ma conduite & de mes actions
 » qu'à Dieu & au Roi. Mais, Mon-
 » sieur , ajouta-t-il , n'êtes-vous pas

84 HISTOIRE DE LOUIS II,

1651.

» vous-même saisi d'une sainte hor-
» reur lorsque vous vous rappelez
» ce qui s'est passé en dernier lieu au
» Cours ? J'en suis au désespoir, reprît
» Condé ; mais le hasard seul a mé-
» nagé cette rencontre fatale. De-
» vois-je présumer qu'on meneroit le
» Roi au bain dans un temps si froid ,
» si pluvieux ! » La manière noble &
vraie avec laquelle Condé repoussa
les traits de Molé, & principalement
le dernier & le plus odieux, lui valut
les applaudissements de toute l'As-
semblée.

Ibidem.

Gaston s'étoit rendu au Palais
sans savoir quel parti il embrasseroit.
Frappé de l'ascendant du Prince , &
appréhendant que le Parlement ne
le confondît avec ceux qui avoient
dressé des pièges à la liberté de
Condé , il se lève & déclare que
la défiance de M. son Cousin n'étoit
que trop juste ; que le commerce de
la Reine avec Mazarin n'avoit ja-
mais été plus intime. Aussi-tôt on
en vint aux opinions : il n'y en
eut qu'une , qui fut de déclarer en-
nemis de la Patrie ceux qui avoient

osé conseiller d'attenter à la liberté de M. le Prince ; d'ordonner au Procureur Général d'informer contre eux ; que le duc de Mercœur seroit mandé à la Cour, & interrogé sur son mariage ; que les Arrêts rendus contre les Domestiques, fauteurs & partisans de Mazarin, seroient exécutés dans toute la rigueur des Loix ; qu'Ondedei seroit décrété de prise de corps, & les autres d'ajournement personnel ; & qu'enfin on supplieroit M. le Prince de rendre ses devoirs au Roi & à la Reine.

Condé acquiesça aux vœux de la Compagnie : il se présenta au Palais-Royal. Mais, étoit-ce dans le moment qu'il venoit de triompher qu'il eût dû offrir aux yeux de la Reine un vainqueur odieux ? Anne d'Autriche n'avoit pas encore essuyé ses larmes : elle déplorait moins la perte de son autorité, les troubles & les malheurs près de fondre sur l'Etat, que les coups que l'on venoit de porter à son Ministre. Elle reçut Condé comme l'auteur des

*Mémoires de
Madame de
Motteville,
t. IV; de la
Minorité; de
Joli, t. I; de
Madame de
Nemours.*

1651.

maux qu'elle ressentait jusqu'au fond de l'ame. L'accueil du Roi fut si froid, si contraint, si embarrassé, que le Prince ne jugea pas à propos de retourner davantage au Palais-Royal.

La Reine lui fit un nouveau crime de son absence. La Fronde se prévalait admirablement de la division de la Maison Royale : elle donnoit à la Reine les conseils les plus violents. Il n'y avoit que le désordre, la confusion, la guerre civile qui pût maintenir & élever le crédit de ces hommes faux, avides & ambitieux.

Jusqu'ici la Cour n'avoit fait que repousser les traits de Condé : elle résolut de l'attaquer à son tour. Elle chargea Châteauneuf du soin de composer la déclaration la plus sanglante contre le Prince. Gondi & Molé eurent beaucoup de part à cette pièce, qui précipita la guerre civile.

Le 17 Août.

*Mémoires de
Retz, t. I^{er},
p. 422.*

Dès qu'elle eut reçu toute l'énergie & l'aigreur dont elle étoit susceptible, Anne d'Autriche manda

les Princes , les Grands , le Parlement , la Chambre des Comptes , le Grand Conseil , la Cour des Aydes , le Châtelet & l'Hôtel-de-Ville. Ce fut en présence de cette Assemblée qu'on fit la lecture de cette Piece foudroyante. Dans le préambule , on faisoit promettre au Roi de ne jamais rappeler auprès de lui Mazarin , le Tellier , Servien & Lyonne. On se hâtoit ensuite d'entrer en matière.

On reprochoit durement & basement au Prince les graces que son Père & lui avoient reçus de la Cour. On l'accusoit d'avoir exigé en une seule fois les dettes immenses qui lui étoient dues par la Couronne , & d'avoir diverti à cet effet les fonds destinés à l'entretien du Roi , & à la subsistance des Armées ; d'avoir rendu inutiles depuis sa prison , les talents éminents qu'il avoit reçus de la Nature : on lui faisoit un crime de son acharnement contre les Ministres , de sa fierté envers la Cour , de ses cabales à Paris & dans les Provinces , des lettres

*Mémoires
de Madame
de Motteville,
t. V, p. 6 , &
suiv.*

1651.

qu'il avoit écrites aux Parlements & aux grandes Villes dans sa retraite de Saint-Maur ; du soin avec lequel il amassoit de l'argent de toute part & fortifioit ses places ; du refus qu'il avoit fait de joindre ses troupes avec celles de Sa Majesté ; des ravages & des désordres de ces mêmes troupes ; de la connivence avec laquelle il souffroit les Espagnols dans Stenai ; de la retraite de sa femme, de son fils & de sa sœur à Montrond ; de son commerce avec les Espagnols : on finissoit enfin en exhortant tous les Ordres de l'Etat à persévérer dans la fidélité qu'ils devoient au Roi, & à se joindre à Sa Majesté pour obliger le Prince à rentrer dans le devoir.

Ibidem.

Le prince de Conti, qui se trouva présent à cette Philippique, s'écria tout haut que ce n'étoit qu'un tissu d'impostures & de calomnies, que Monsieur son Frère détruiroit sans peine.

Dès le lendemain, Condé demanda au Parlement justice & réparation de tant d'outrages. On

députa au duc d'Orléans pour le supplier d'honorer la Compagnie de sa présence. Gaston , qui sembloit vouloir garder une espèce de neutralité entre la Cour & Condé , s'excusa sur de prétendues infirmités. Condé alla le trouver lui-même : il mit tant de fierté & de hauteur dans ses instances , que le foible Gaston lui promit de l'appuyer de sa présence ; mais il changea encore , & tout ce que le Prince put obtenir , fut une déclaration de sa part qui le justifioit de toutes les accusations de la Cour.

*Mémoires de
Retz , t. I I.
p. 422.*

Muni de cette piece & d'une autre qu'il avoit dressée , plus forte & plus étendue , Condé se rendit au Palais avec une suite également brillante & nombreuse. On lut d'abord l'écrit de Gaston qui fut un coup de foudre pour les partisans de la Reine. Non-seulement le duc d'Orléans démentoit presque toutes les imputations de la Cour , mais il avouoit que la défiance de Monsieur son Cousin n'étoit que trop légitime. On passa ensuite à la ré-

Ibidem

1651.

ponse du Prince, conçue avec beaucoup de précision, de Noblesse & de force. Il marquoit d'abord modestement les services de son Père & les siens qui lui avoient valu les graces dont il étoit en possession ; mais il observoit en passant que sa fortune étoit bien inférieure à celle du cardinal Mazarin, maître par lui-même, ou ses Créatures, de dix-sept places fortes, les clefs du Royaume. « On prétend, disoit-il, » que je ne me suis servi du nom de » cet étranger que pour encourager » les divisions qui déchirent le Royaume. Mais quel est le François qui » ignore que je n'ai eu aucune part à » ce qui s'est passé contre lui avant » & pendant ma prison ? Proscrit & » condamné avant que j'eusse recouvré la liberté, je ne me suis uni » avec tous les Parlements que pour » maintenir le repos de l'Etat, que » son retour eût altéré & détruit. J'ai » poursuivi, il est vrai, devant la Nation, les Ministres qui lui étoient » dévoués ; mais ce n'étoit qu'une » suite naturelle de l'éloignement de

*Mémoires
de Madame
de Motteville,
t. V, p. 21.*

Ibidem.

» leurs Chefs , une caution juste & ~~nécessaire~~
 » nécessaire de la sûreté d'un grand 1651.
 » nombre d'honnêtes gens , & de la
 » mienne en particulier

» On me reproche la déclaration
 » d'innocence enregistrée en ma fa-
 » veur. Est-ce donc une grace ou
 » une justice ? Voudroit-on , après
 » une prison de plus d'un an , re-
 » gardée odieuse par toute l'Europe ,
 » faire passer ma liberté pour un
 » bienfait ? Le Roi m'a rendu le rang
 » que j'occupois dans les Conseils :
 » mais pouvoit-on me priver d'un
 » droit que je tiens de la naissance ,
 » du testament du feu Roi , de l'Ar-
 » rêt par lequel le Parlement a dis-
 » posé de la Régence ?

» On a rétabli le corps de troupes
 » composé de mes Régiments , de
 » ceux de mon Fils & de mon Frère ,
 » capables , dit-on , de former une
 » armée. Mais la plupart des victoires
 » & des conquêtes de ce Règne , ne
 » sont-elles pas le fruit des travaux
 » & du sang de ces braves gens ?
 » N'ont-ils pas combattu pour la gloi-
 » re du Roi , avec un succès qui eût

Ibidem

1651.

» valu une paix glorieuse à la France,
 » sans l'imprudence & la témérité de
 » M. Mazarin. » Il observoit en pas-
 sant que ce Ministre avoit à ses ordres
 & sous son nom deux Régiments
 d'Infanterie Italienne, deux d'In-
 fanterie Allemande, deux de Polo-
 noise, quatre de Cavalerie des mê-
 mes nations; sans compter les Com-
 pagnies de Gendarmes, de Chevaux-
 légers, de Gardes, dont il s'étoit fait
 accompagner avec une insolence
 inouïe & criminelle, jusque dans le
 Palais & sous les yeux de Sa Majesté.
 Ne dispoit-il pas d'ailleurs de plus
 de vingt autres Régiments sous le
 nom de ses domestiques & de ses
 créatures, qui n'étoient occupés
 qu'à la garde des places qu'il avoit
 envahies ?

» On m'accuse de m'être fait livrer
 » en un seul paiement, les sommes
 » que j'avois avancées avant ma pri-
 » son. Je prends le Ciel à témoin que
 » je n'ai touché que 50 mille livres :
 » on ne m'a délivré pour le surplus
 » que des assignations sur les revenus
 » de 1652, 1653, 1654. Loin d'avoir

» diverti les fonds destinés à l'entre-
 » tien de Sa Majesté & de ses ar-
 » mées, je n'ai eu d'autre démêlé
 » avec le Conseil, que pour l'obliger
 » à pourvoir d'une manière sûre &
 » précise à cet objet sacré. On vou-
 » droit insinuer que je suis à charge
 » à l'Etat, moi qui me trouve chargé
 » de plus de deux millions de dettes,
 » uniquement consacrées au soulage-
 » ment des troupes qu'on laissoit pé-
 » rir de misère : moi qui aitout sacrifié
 » pour subvenir aux besoins de la
 » Reine, dans ses plus pressantes né-
 » cessités. Est-ce à Mazarin, qui a
 » toujours disposé des fonds publics,
 » ou à moi qui ne m'en suis jamais
 » mêlé, qu'on doit imputer la diffi-
 » pation des Finances & l'oppression
 » des Peuples ?

1651.

Ibidem

» C'est avec un regret que je ne
 » peux exprimer, que je n'ai point
 » employé, depuis près de deux ans,
 » les talents qu'on veut bien m'ac-
 » corder pour la gloire de l'Etat. Plût
 » à Dieu que mes ennemis n'y eussent
 » pas mis si bon ordre, en me faisant
 » languir plus d'un an en prison,

1651. » & en ne cessant depuis de me persé-
cutter.

» On exagère la conduite que j'ai
» tenue envers la Cour. Ah ! si je
» n'ai eu qu'une seule fois l'hon-
» neur de saluer Sa Majesté depuis
» deux mois , j'en ressens toute la
» douleur dont est capable un Prince,
» qui a l'avantage de lui appartenir
» de si près, & qui a toujours été pé-
» nétré des marques d'estime, d'hon-
» neur & de bonté qu'il en a reçues.
» Mais devois-je hasarder ma liberté,
» dans un temps où l'on ne s'appli-
» quoit qu'à me donner de jour
» en jour de nouveaux soupçons ?
» Quelle confiance pouvois-je pren-
» dre en la parole de gens dont l'am-
» bition, la haine, l'envie, l'intérêt
» ont toujours réglé les démarches ?
» Oui, j'ai écrit aux Parlements, aux
» grandes Villes pendant ma retraite
» de S. Maur ; mais ce n'étoit que
» pour les désabuser au sujet des bruits
» que l'on faisoit courir sur le dessein
» que l'on me prêtoit de vouloir allu-
» mer la guerre civile : ces lettres sont
» entre les mains de tout le monde.

Ibidem.

» Si j'ai recueilli quelque argent ,
 » ce n'est que pour satisfaire mes
 » créanciers & pourvoir aux besoins
 » de ma maison. Depuis quand ces
 » soins sont-ils devenus criminels ?

1651.

» On m'accuse de fortifier mes
 » places , d'en augmenter les garni-
 » sons. Qu'on consulte les Etats du
 » Roi , on verra que tout est dans
 » l'ordre , & conforme à la règle.

» On s'élève contre la retraite de
 » ma Femme , de mon Fils & de ma
 » Sœur à Montrond. Sans doute que
 » j'ai eu tort de ne pas livrer ma
 » famille entière aux pièges qu'on
 » me tend tous les jours. Mais la
 » Reine n'a pas reçu de bons mé-
 » moires. Ma Sœur est aux Carmé-
 » lites de Bourges , ma Femme & mon
 » Fils habitent le séjour qu'elle leur
 » a prescrit pendant ma prison.

» Les Espagnols sont dans Stenai
 » au nombre de cinq cens hommes ;
 » mais ils en auroient été chassés il y
 » a long-temps , si l'on ne m'avoit re-
 » fusé deux mille hommes que je de-
 » mandois pour les assiéger.

» Le Corps de troupes connu sous

1651.

Ibidem.

» mon nom campe à quelque distance
 » de l'armée du Roi ; mais c'est par
 » les ordres de son Altesse Royale.
 » Monsieur a voulu prévenir la dis-
 » sipation de ce Corps qui eût été
 » une suite infaillible de sa jonction
 » avec un Général dévoué aux ordres
 » du cardinal Mazarin. S'il s'est rendu
 » coupable de quelque désordre, c'est
 » une faute dont aucune troupe n'est
 » aujourd'hui exempte. Le Parlement
 » vient de remédier à ces abus par
 » de sages Arrêts, & je les soutiendrai
 » de tout mon pouvoir.

» Je ne serois pas réduit, Messieurs,
 » à me justifier, si j'avois voulu rendre
 » ma conduite aussi soumise à la vo-
 » lonté du cardinal Mazarin , que
 » j'ai tâché de la rendre utile & glo-
 » rieuse à la Patrie. On ne m'ac-
 » cuseroit pas d'intelligence avec l'en-
 » nemi , si j'en avois eu davantage
 » avec le Cardinal. Mais cette accu-
 » sation est si atroce que j'en de-
 » mande réparation , comme du plus
 » sensible outrage que l'on puisse faire
 » à un homme de mon rang. Je con-
 » jure le Parlement de se joindre à
 » moi,

» moi, pour supplier Sa Majesté de
 » nommer les auteurs & les complices
 » d'une calomnie si absurde, me sou-
 » mettant au-surplus au jugement de
 » la Compagnie, & à toute la rigueur
 » des Loix, si j'ai jamais manqué aux
 » devoirs de Sujet & de Prince du
 » Sang ».

1651.

On écouta la lecture de cet écrit
 avec le silence le plus profond.
 Condé se leva ensuite : « Messieurs,
 dit-il, » je connois l'auteur de la dé-
 » claration de la Reine : c'est le Coad-
 » juteur, c'est ce Prélat qui, au-lieu
 » de se renfermer dans les fonctions
 » de son ministère, ne s'occupe que
 » d'intrigues, de cabales & de fac-
 » tions. L'ouvrage est digne d'un fu-
 » rieux, qui n'a pas eu honte de
 » proposer d'armer Paris, d'arracher
 » de force les Sceaux à M. le Premier
 » Président, & d'attaquer ensuite le
 » Palais-Royal, & qui depuis n'a pas
 » donné de conseils moins violents
 » contre ma propre personne ». Gon-
 di, attaqué sans ménagement, se dé-
 fendit de même. Il répondit qu'il ne
 prenoit d'autre juge de sa conduite que

*Mémoires de
 Retz, t. II,
 p. 446 & 7.*

1651.

son Altesse Royale ; qu'il n'avoit rien dit & fait alors & depuis , qui ne pût être avoué par un homme de bien , & que personne , au-surplus , ne l'accuseroit d'avoir manqué à sa parole.

Ce dernier trait regardoit Condé, à qui la Fronde reprochoit tout haut d'avoir oublié les engagements qu'il avoit pris deux fois avec elle. Condé eut la force de se vaincre lui-même dans une situation si délicate. En vain le prince de Conti, qui étoit assis à ses côtés , le poussa deux fois pour l'engager à se ressentir de ce nouvel outrage. Le Coadjuteur n'eût pu échapper à la vengeance du Prince, & il avoue lui-même dans ses Mémoires : *Que ses forces étoient ce jour-là si inférieures à celles de son Altesse , qu'il ne fut redevable de la vie ou de la liberté qu'à sa grandeur d'ame.*

On délibéra sur la déclaration du Roi , celle du duc d'Orléans , & l'apologie de Condé. Il n'y eut que deux opinions : la première , de supplier son Altesse Royale de mé-

nager une prompte réconciliation entre la Reine & Condé; la seconde, de supprimer toutes ces pièces qui ne pouvoient qu'entretenir la haine, le schisme, & la division dans la Maison royale. Mais le temps ne permit point de finir la délibération, qui fut remise au lundi suivant, vingt-un Août.

1651.

Cependant le péril que le Coadjuteur n'avoit évité qu'à peine en sortant du Palais, ne l'avoit rendu ni plus sage ni plus modéré. Il préparoit des forces & des ressources capables de rendre la balance égale entre le Prince & lui.

Anne d'Autriche applaudissoit à son audace, & l'encourageoit par des secours secrets. Ce n'étoit plus cette Reine que la douceur, la clémence, l'humanité avoient rendue si recommandable. Les contradictions de toute espèce, les cabales, les factions qu'elle avoit à combattre l'avoient changée au point qu'elle ne respiroit plus que la destruction de ses ennemis, même par les moyens les plus violents. Elle avoit une

*Mémoires de
la Minorité,
pag. 120, &
suiv.*

E ij

1651. haine égale pour Condé & le Coadjuteur ; elle espéroit qu'un combat entre deux hommes si fiers , si animés , la déferoit de l'un ou de l'autre , & peut-être de tous les deux ; mais il falloit aider le plus foible. Elle ordonna aux Capitaines des Gardes du Corps , des Gendarmes & des Chevaux-légers d'envoyer au Prélat les meilleurs hommes de leurs Compagnies. Pradel , Major du Régiment des Gardes , lui fournit quarante Sergents ou bas-Officiers.

*Mémoires de
Retz , t. II ,
pag. 449. &
suiv.*

Le Prélat consacra le Dimanche entier aux préparatifs de cette journée : sur le soir il alla reconnoître le Palais qui devoit servir de champ de bataille , & marquer les postes ; il gagna les Buvetiers , & fit entrer chez eux un grand nombre de Soldats qui tenoient la grande Salle investie & bloquée : il fit remplir les armoires des buvetes d'armes offensives & défensives , & sur-tout de grenades. Le gros de ses Partisans , aux ordres du marquis de Fosseuse , devoit occuper une partie de la grande Salle : plus loin , du

côté de la salle des consignations , 1651.
il réserva au marquis de Laigues une
troupe d'élite qui devoit attaquer
les amis du Prince en flanc & par
derrière. Le reste de ses troupes ,
commandé par Messieurs de Noirmoutiers , de Château-Regnault , de Montaigu , de Montauban , de Buffi-Lamet , de Sévigné , d'Argenteuil , de Saint-Auban & milord Craffort , étoit distribué dans les postes les plus avantageux. Gondi porta la prévoyance jusqu'au dehors. Il ordonna aux habitants du Pont Notre-Dame , du Pont S. Michel , & des rues adjacentes , qu'il avoit séduits depuis long-temps , de se tenir prêts. Chacun avoit son poste , ses fonctions , son mot de ralliement. On peut dire enfin qu'il avoit pris ses mesures au Palais , comme Condé & Turenne lès eussent pris en pleine campagne.

Il n'y avoit qu'un poste avantageux qu'il eût manqué ; c'étoit le Parquet des Huissiers & les lanternes de la Grand'Chambre. Mais il n'osa remplir d'un ramas d'ouvriers &

1651. d'artisans, ces lieux qui ne sont ordinairement destinés qu'aux gens de qualité.

*Mémoires de
la Minorité ,
p 121.*

Les mouvements du Prélat parvinrent bientôt au Prince ; il ne pouvoit s'empêcher d'admirer l'audace de son ennemi. Sa grande ame étoit révoltée de se voir obligé à lutter contre un Prêtre : il n'envisoit, dans ce combat ridicule , qu'une victoire honteuse , ou un revers plus honteux encore. On prétend qu'il fut tenté de n'aller au Palais qu'avec cinq ou six Gentilshommes : mais exposera-t-il sa liberté , sa vie peut-être , à la merci d'un ennemi que le crime n'a jamais effrayé ? Après bien des réflexions , il prit le parti le plus sage ; il préféra son salut à de vaines considérations ; il augmenta ses forces & se mit en état , sinon de vaincre , au moins de n'être pas vaincu.

Il étoit sept heures du matin lorsqu'il sortit de son Palais , accompagné du Prince de Conti , des ducs de Nemours , de la Rochefoucault & de Rohan ; du maréchal

de la-Motte Houdancourt, & d'environ huit cents Gentilshommes ou Officiers; le peuple le suivoit en foule. Mais il ne comptoit que sur le courage de ce qu'il avoit de Militaires, à qui il avoit donné pour mot du guet, *Saint-Louis*.

En montant les degrés du Palais il reconnut un Cheveau-léger de la Garde, appelé *Sainte-Marie*; il l'interrogea: celui-ci vouloit se taire; mais, ne pouvant plus soutenir les regards du Prince, il avoua que presque toute sa Compagnie étoit au Palais; qu'ils avoient ordre d'obéir à M. de Fosseuse; qu'ils avoient pour mot de ralliement *Notre-Dame*; que le Coadjuteur l'avoit devancé, & que les salles étoient remplies de ses nombreux Partisans. Condé n'en demanda pas davantage, il poursuivit son chemin.

Mémoires de Joli, tom. I, p. 216.

Mémoires de Talon, t. VII, p. 141.

A peine arrivé dans la Grand'-Chambre: *Messieurs*, dit-il, *en mettant les pieds au Palais, j'ai cru entrer dans un camp & non dans le temple de la Justice. Il y a des postes pris, des troupes commandées, des mous-*

1651.

de ralliement , tout annonce un combat. Y auroit-il donc ici quelqu'un d'assez insolent pour me disputer le pavé ?

*Mémoires de
Retz , t. II,
p. 266.*

Je ne crois pas , répondit Gondi au Prince , qu'il y ait dans le Royaume des gens qui soient assez hardis pour disputer le pavé à votre Altesse ; mais il y en a aussi qui , en vertu de leurs dignités , ne peuvent & ne doivent le céder qu'au Roi. Je vous le ferai pourtant bien céder , répartit le Prince.

Ce ne sera pas une chose aisée.
Aussi-tôt on entend des cris , des menaces , des injures s'élever de toute part dans la Grand'Chambre : on alloit peut-être en venir aux mains si les Présidents , ayant Molé à leur tête , ne se fussent jettés entre les deux Chefs. Molé , les larmes aux yeux , s'adresse à Condé ; il invoque sa grandeur d'ame , & le conjure , par les manes de S. Louis , le plus illustre de ses ancêtres , de ne pas permettre que le Temple qu'il a consacré à la Justice , soit profané , ensanglanté. Il le prie de faire sortir de l'enceinte du Palais tout ce qu'il a amené d'Officiers , de Gens de

qualité. *J'y consens*, répondit Condé, 1651.
 touché & ému de l'action pathétique des Magistrats : *Allez*, dit-il au duc de la Rochefoucault ; *faites retirer mes amis. Et moi*, dit Gondi, qui affectoit toujours une égalité choquante avec le Premier Prince du Sang, *je vais congédier les miens. Vous êtes donc armés*, lui crioit un jeune de Mesmes ? *Eh ! qui en doute*, répartit l'impétueux Prélat ! Quel aveu de la part d'un homme dont le ministère n'est institué que pour le maintien de la paix, de la concorde, & du bonheur des Chrétiens ! qui ne peut recourir aux armes qu'en foulant aux pieds les devoirs sacrés de la religion qu'il prêche !

Mais son audace manqua de lui coûter cher. Il avoit devancé le duc de la Rochefoucault qui le suivoit & l'observoit à travers le parquet des Huissiers. Le Coadjuteur n'eut pas plutôt paru dans la Grande Salle que ses Partisans mettent l'épée à la main : ceux de Condé en font autant. Les uns crient *au Mazarin* ; les autres, *aux armes* ;

1651.

*Mémoires de
Retz, t. II,
p. 456.*

*Mémoires de
Joli, tom. I,
p. 123.*

ceux ci, *vive le Roi*; ceux-là, *vive le Roi & les Princes*. Chacun se range sous ses Chefs, & les deux troupes ne sont bientôt séparées que de la longueur de leurs épées. Mais, comme si la Providence qui veilloit au salut de la Capitale, de la Monarchie, eut suspendu les passions, engourdi les bras de tant d'hommes d'un courage éprouvé, agités par la haine, la vengeance, l'ambition & la fureur, les deux partis demeurèrent immobiles dans la posture la plus menaçante, attendant en vain le signal du carnage. C'est alors que le marquis de Crenan, Capitaine des Gardes du Prince de Conti, & l'un des Officiers les plus intrépides du Royaume, voulant prévenir les horreurs, les calamités, les crimes & l'effusion de sang, cria au marquis de Fosseuse vis-à-vis de qui il se trouvoit, *ah ! Monsieur, est-il possible que les plus grands Seigneurs & les plus braves Gens de la Nation, s'égorgent pour un coquin tel que Mazarin ? Il n'est pas question ici de Mazarin*, répondit Fosseuse : *il*

est question de crier vive le Roi ; sans
rien ajouter. Nous sommes tous bons
serviteurs du Roi , répartit Crenan :
schlem qui ne remettra son épée dans le
fourreau : en même temps il cria vive
le Roi , & son exemple fut suivi de
toute la salle.

Il n'y avoit plus que le Coadju-
 teur qui fût dans le plus horrible
 danger. Le spectacle de trois ou
 quatre mille épées , poignards ou
 pistolets en l'air ; les cris furieux
 qui s'étoient élevés en sa présence
 de tous les coins de la salle , l'avoient
 effrayé au point qu'il avoit rebroussé
 chemin , pour chercher un asyle ,
 jusques dans la Grand'Chambre.
 En rentrant dans le parquet des
 Huissiers , il pousse fortement la
 porte qui étoit entr'ouverte : mais
 c'étoit-là où le péril le plus terrible
 l'attendoit. Le duc de la Rochefou-
 cault sauta l'instant & pose la barre
 de fer , enforte que le Prélat se
 trouva le cou pris entre les deux
 battants , la tête avancée dans le
 parquet , & le reste du corps dans
 la Grande Salle. Il n'eût tenu qu'au

1651.

Mémoires de
Retz ; de Joli ;
de la Roche-
foucault , &c.

1651. Duc de se défaire de lui ; mais , soit qu'il eût honte de tremper ses mains dans le sang d'un Prêtre , soit qu'il craignît en le tuant de donner le signal du carnage & de la vengeance , il se contenta de jouir de sa frayeur & de son danger. Il ne pouvoit être plus grand. Gondi étoit entre la vie & la mort : un nommé Pech , qui l'avoit apperçu , le cherchoit le poignard à la main. M. d'Argenteuil le déroba à ses coups en le couvrant du manteau long d'un Prêtre qui se trouva là par hasard. Le noble d'Auviliers fit plus : il arrêta le bras d'un homme qui avoit le couteau levé sur la victime.

Ibidem. Pendant ce temps là , la Grand'-Chambre étoit en proie à la frayeur ; les cris perçants & tumultueux qui partoient de la Grande Salle , sembloient annoncer le combat : on étoit investi de toute part , & chacun se croyoit au dernier instant de sa vie. Condé avoit pris son parti ; il attendoit le Coadjuteur avec impatience pour lui sauter à la gorge ,

l'arrêter & le faire servir d'otage à la sûreté de ses jours. Il est constant qu'à l'aide des Gens de qualité qui l'avoient suivi & qui remplissoient le parquet des Huissiers & les lanternes, il eût aisément triomphé dans la Grand'Chambre. Mais le gros de ses amis, presque enveloppé dans les salles, eût succombé, & il eût eu lui-même peine à échapper au danger qui l'environnoit.

1651.

*Mémoires de
Retz, t. II,
p. 432.*

Cependant M. de Champlatreux étoit sorti de la Grand'Chambre pour apprendre la cause du tumulte. Le premier objet qui le frappe, c'est le Coadjuteur dans l'état pénible & douloureux où nous l'avons laissé, entouré d'ennemis, ayant à côté de lui le duc de la Rochefoucault qui insultoit à son malheur.

Champlatreux avoit toujours abhorré Gondi comme l'auteur ou le complice de plusieurs séditions contre la vie de son père : il aimoit au contraire, jusqu'à l'enthousiasme Condé, sous qui il avoit servi longtemps en qualité d'Intendant d'armée. Cependant le danger de son

1651. ennemi le touche jusqu'au fond de l'ame ; il vole à son secours , lève la barre malgré le Duc , & délivre le Coadjuteur.

Le Prélat arrive dans la Grand'-Chambre , tremblant , respirant à peine. *Si j'existe encore , Monsieur ,* dit-il en adressant la parole au Premier-Président , *je ne dois la vie qu'à Monsieur votre Fils. Il n'a pas tenu au duc de la Rochefoucault de me la faire perdre. Il faut ,* reprit froidement le Duc , *que la frayeur ait ôté le jugement au Coadjuteur , puisqu'ayant eu si long-temps sa personne en mon pouvoir , je ne m'en suis point défait. Si je l'ai arrêté à la porte , ce n'étoit que pour soustraire la personne de M. le Prince & la Compagnie , aux attentats de ses Partisans qui ont élevé une sédition en le voyant paroître. Pour toi , traître ,* ajouta-t-il en regardant Gondi , *je me souciois fort peu de ce que tu pouvois devenir. Tout beau ,* répondit le Prélat un peu remis , *tout beau , ami la franchise , je suis Prêtre , & tu n'es qu'un poltron : nous ne nous battons pas.*

PRINCE DE CONDÉ. III

Le duc de Brissac crut qu'il y alloit de son honneur d'embrasser la défense de Gondi son allié , il menaça le duc de la Rochefoucault du bâton. Celui-ci ne lui répondit qu'en le menaçant lui-même de coups d'éperon. C'est avec cet excès d'indécence, d'emportement & de fureur, que les plus grands Seigneurs se traitoient, en présence de tout ce qu'il y avoit de plus auguste en France, dans le sanctuaire de la Justice. La haine, l'animosité se communiquoit à l'un & à l'autre parti, & la salle alloit être ensanglantée sans l'éloquence touchante de Molé & de Talon qui se jettèrent, pour ainsi dire, aux genoux du Prince pour l'engager à donner lui-même l'exemple de la modération & de l'humanité. Condé permit à deux Conseillers de faire retirer ses amis, tandis que deux autres Membres du Parlement se chargeroient du même soin pour les Partisans du Coadjuteur. Le parti du Prince défila par le grand escalier, tandis que l'autre s'éloignoit

1651.

Idem.

1651.

par les degrés de la Sainte - Chapelle. Dix heures sonnèrent alors , & cette Scéance horrible , scandaleuse , qui avoit fait voir la mort de si près à tant d'hommes , finit sans qu'il eût été question seulement de la grande affaire qui occupoit le Parlement.

*Mémoires de
Ruz, t. II.*

Pour avoir quelque idée de l'horreur & de l'épouvante qui régnoient dans la Capitale , il faut se rappeler que les Magistrats étoient armés sous leur robe , les uns de pistolets , les autres de poignards , & presque tous d'une cuirasse. Les Artisans travailloient dans leurs boutiques , un mousquet à côté d'eux. Les Prêtres , les femmes , les enfants , les vieillards remplissoient les Eglises de cris & de gémissements : la frayeur , le desespoir étoient peints sur tous les visages.

La journée s'étoit écoulée à la vérité sans qu'il y eût eu de sang répandu ; mais à chaque instant on appréhendoit d'en voir couler. L'animosité étoit extrême de part & d'autre , & la Reine attisoit le feu de la discorde.

Dans ces circonstances , tout ce qu'il y avoit de gens sages à Paris vola au Luxembourg, pour implorer la médiation du duc d'Orléans. Gaston alla trouver la Reine & lui fit voir l'incendie près de s'étendre du centre de la Cité sur tous les quartiers de la Ville , & peut-être même sur le Palais-Royal.

1651.

Ibidem

Anne d'Autriche se moqua de la frayeur de Gaston : elle ne fut pas plus émue des pleurs de toutes les Dames de la Cour , dont les pères , les maris , les enfants , les frères , ou les amants étoient sur le point de s'égorger , les uns pour Condé , les autres pour Gondi. Elle les vit à ses pieds sans être touchée de leur douleur. Le Chancelier Séguier s'expliqua sans ménagement ; il lui fit voir dans la perte de deux hommes , qu'elle sollicitoit avec tant d'ardeur , de nouveaux désastres ; que la Nation en feroit un crime de plus au cardinal Mazarin ; qu'elle-même & ses enfants en seroient peut-être les premières victimes. La Régente fut moins ébranlée de ce

Ibidem

1651.

discours, que des cris & des supplications des Ondedei, des Fouquets, des Barthets & des autres espions de Mazarin, qui ne se croyoient pas en sûreté dans les greniers du Palais - Royal, où ils avoient été chercher un asyle. On arracha enfin de la Reine un ordre qui enjoignoit aux deux Chefs de ne plus paroître au Parlement. Molé, qui se trouva là, représenta à S. M. qu'elle ne pouvoit justement interdire l'accès du Palais au Prince qu'il n'y venoit que pour se justifier des crimes dont elle l'accusoit elle-même; que ce feroit d'ailleurs confondre tous les principes de l'équité, de la décence & de l'harmonie, que de traiter également deux hommes d'une naissance & d'un rang si différents; que le Premier Prince du Sang étoit né membre de la Compagnie, au-lieu que Gondi n'y avoit eu d'entrée que par grace, & à la faveur des orages qu'il avoit élevés. Le Coadjuteur reçut donc seul l'ordre de ne plus aller au Parlement.

Ibidem.

L'impétueux Prélat le reçut avec ~~joie~~ joie. Le repos de la nuit , en calmant l'agitation de son sang , lui avoit retracé toute l'horreur de sa situation. Il avoit enfin compris que s'il venoit à être battu ou tué dans la mêlée , la Reine se consoleroit aisément de sa défaite , & encore plus de sa mort ; que si M. le Prince au contraire périssoit , la Cour seroit la première à le poursuivre comme l'assassin du Premier Prince du Sang ; que de quelque côté que la fortune se déclarât , il ne pouvoit éviter la mort ou l'infamie. D'après ces réflexions , il avoit résolu , non-seulement de s'abstenir des assemblées du Parlement , mais encore de ne plus paroître dans les lieux où il pourroit rencontrer M. le Prince. Mais la fortune confondit sa prudence ; elle le livra dès le lendemain à la merci de l'ennemi qu'il vouloit fuir.

1651.

Ibidem.

Ce jour-là Condé étoit allé au Palais avec son cortége ordinaire : il demeura dans la quatrième des Enquêtes , pour ne pas assister à une

1651. délibération où il s'agissoit de l'absoudre ou de le condamner. Tel fut l'arrêté du Parlement : « Que la
 „ Reine supprimeroit la déclaration
 „ du Roi & celle du duc d'Orléans ;
 „ qu'elle justifieroit M. le Prince des
 „ imputations publiées contre lui ,
 „ & que M. le Prince se rendroit
 „ auprès du Roi pour l'aider à son
 „ ordinaire de ses conseils & de ses
 „ lumières ».

*Mémoires de
 la Minorité ,
 par L. D. D.
 L. R. p. 128.*

Condé fut reçu en sortant du Palais par un nombre infini d'hommes qui le ramenèrent à son Hôtel au bruit des acclamations. Il entroit dans la rue des Cordeliers , lorsque le hasard lui présenta le Coadjuteur dans une posture bien différente de celle où il l'avoit vu la veille. Le Prélat , revêtu de ses habits Pontificaux , conduisoit une nombreuse procession de Curés. Condé , loin de se prévaloir des avantages que la fortune lui offroit , descend de carosse avec les ducs de la Rochefoucault , de Rohan & le comte de Gaucourt , & se jette à genoux pour témoigner plus de respect à l'Eglise.

Ibidem.

Gondi passe devant lui , s'arrête, lui donne sa bénédiction , & lui 1651.
fait la plus profonde révérence.
Mais le Peuple , touché de la piété
du Prince , furieux contre Gondi
dont il se rappelle tous les excès ,
le suit en le chargeant d'opprobres
& de malédictions. Déjà il ne s'en
tenoit plus aux injures , & il étoit
sur le point de le mettre en pièces ,
lorsque Condé envoya à son secours
tout ce qu'il avoit de Gens de qua-
lité & d'Officiers , qui enfin con-
tinrent la multitude & donnèrent au
Prélat le temps de respirer & d'é-
chapper.

Ibidem

La déclaration d'innocence en
faveur du Prince ne paroïssoit point :
Condé s'en plaignit comme d'un deni
de Justice. La Reine témoigna enfin
aux Députés du Parlement , que les
avis qu'on lui avoit donnés des in-
telligences de M. le Prince avec
l'Espagne , n'ayant point eu de suite ,
elle vouloit bien croire qu'ils étoient
destitués de fondements. Cet aveu
ne satisfit point Condé : il demanda
deux déclarations du Roi ; l'une en

1651.

*Mémoires de
Rex, t. II,
pag. 485.*

sa faveur, l'autre contre le Cardinal ; il vouloit que cette dernière fût si forte , si énergique , si précise qu'elle ne laissât pas à Mazarin la plus légère espérance de retour dans le Royaume. La Reine , qui ne vouloit qu'amuser Condé jusqu'à la fin de sa régence , accorda tout : elle différa cependant de faire enregistrer & publier la déclaration qui concernoit le Prince , jusqu'au sept de Septembre , jour de la majorité du Roi , sous prétexte de la rendre plus solennelle ; mais en effet , dans l'espérance que la Majesté Royale , qui devoit paroître dans tout son éclat , la mettroit à portée de frapper le coup le plus décisif , en arrêtant son ennemi.

*Histoire
manuscrite du
Prince de
Condé.*

Condé pénétra les vues de la Reine , & les fit échouer en se rendant à Trie , chez le duc de Longueville. Avant son départ il écrivit au Roi une lettre dans laquelle il lui peignoit la douleur qu'il ressentait de ne point l'accompagner dans la cérémonie de la Majorité ; qu'on ne devoit attribuer son absence

qu'aux complots éternels de ses ennemis , à de justes & légitimes défiances , & au respect dont il étoit pénétré pour son Maître. Vouloit-il insinuer , que , sans ce respect , il eût assisté à cet acte solennel , si bien suivi , qu'il n'eût eu rien à craindre ? C'est ainsi , du-moins , qu'Anne d'Autriche interpréta cet endroit de la lettre qui acheva de l'aigrir au point qu'elle s'écria plusieurs fois qu'il n'y avoit plus de milieu , qu'il falloit qu'elle ou M. le Prince pérît.

Au-reste , l'ordre , la pompe & la magnificence de la cérémonie , surpassèrent tout ce qu'on avoit vu en ce genre. Il n'y manqua que ces cris d'allégresse , ces transports qui caractérisent l'ame franche & sensible des habitants de la Capitale. A la place de ces démonstrations si vives , si touchantes , régnoit un morne & profond silence , un air de réflexion , de tristesse , d'abattement , funestes avant-coureurs des calamités qui alloient fondre sur l'Etat. L'absence d'un Prince qui

1651.

*Mémoires
du temps pour
servir à l'histoire du prince
de Condé .
t. II.*

1651. eût dû être l'ornement de la Majorité , étoit plus remarquée que le vain éclat des Courtisans.

Ibidem.

Condé eût peut-être été arrêté s'il eut rempli , à côté du trône , la place qui lui étoit marquée par sa naissance. Absent & le Roi le reconnut innocent par une déclaration authentique. Mais c'est lors qu'on le justifioit avec plus de soin , qu'il se rendoit plus coupable. Il n'y eut point de caresses , de prières & de promesses qu'il ne fit pour séduire son beau-frère , maître presque absolu de la Normandie. Efforts inutiles : le duc de Longueville n'avoit garde d'embrasser un parti que sa femme n'avoit formé avec tant de peine que pour vivre libre , indépendante, éloignée de lui. D'ailleurs, n'eût-il pas été éclipsé dans la faction par des Chefs plus illustres , plus entreprenants , plus audacieux ? Condé , n'osant retourner à Paris où il n'y avoit plus de sûreté pour lui , depuis que le Roi , devenu Majeur , parloit & agissoit en maître , prit le chemin de Chantilly.

Peu

*Mémoires
de Madame
de Nemours ,
p. 249.*

Peu s'en fallut qu'il ne tombât dans une embuscade que la Cour lui 1651.
avoit dressée à Pontoise.

Depuis deux mois que Condé flotloit , incertain , irrésolu , livré à de tristes & pénibles combats entre la vertu & l'ambition , le devoir & la vengeance , l'espérance & la crainte , il n'avoit pas encore ressenti des agitations si violentes que dans le séjour qu'il fit à Chantilly. Déchirera-t-il cette Patrie qui lui a toujours été si chère , qui lui a donné tant de marques de vénération ? Démentira-t-il tant de triomphes , de victoires & de conquêtes ? il avoit peine aussi à quitter cette maison qui faisoit toutes ses délices , & la duchesse de Châtillon , dont l'image le suivoit par-tout ? Quels avantages , en effet , pouvoit-il espérer dans les horreurs d'une guerre intestine , capables de le dédomager de tant & de si douloureux sacrifices. D'un autre côté , se livrerait-il à la merci d'un ennemi artificieux , prêt à payer ses services d'une nouvelle prison ?

1651. Dans ces circonstances fatales, où toute la prudence humaine ne pou-

*Lettres de
Vicquefort
du 21 Avril
1652.*

voit qu'échouer, la fortune présenta à Condé un Trône pour asyle. Un Parti puissant l'appelloit à Naples & ne lui demandoit que quatre mille hommes de pied & mille chevaux pour le mettre en possession de la Couronne. Mais, soit qu'il se défiât de la légèreté d'une Nation toujours rebelle & toujours domptée; soit qu'il appréhendât que ce ne fût un nouveau piège de Mazarin; soit qu'il crût que ce seroit violer les loix de l'honneur, que d'arracher un Royaume à un Monarque qui lui offroit depuis si long-temps son appui, il rejetta les offres des Napolitains.

*Mémoires de
la Minorité,
par L. D. D.
L. R. p. 131.*

Cependant il ne désespéroit pas encore d'éviter la guerre civile : il s'adressa au duc d'Orléans pour le prier d'obtenir de la Reine de suspendre seulement de vingt-quatre heures la nomination des nouveaux Ministres, protestant qu'il ne demandoit qu'un accommodement, où il pût trouver la sûreté; mais la Reine

prévenue ne regardoit toutes ces ~~offres~~ offres que comme des pièges pour 1651. prolonger l'exil de Mazarin ; elle n'écouta que l'impatiente ambition de Châteauneuf, de Molé & de la Vienville, à qui elle confia sur le champ l'administration de l'Etat.

La conduite de la Reine indigna Condé, sans cependant le déterminer encore à la révolte. En vain, les ducs de Némours & de la Rochefoucault qui l'accompagnoient dans sa solitude, le pressoient de prendre le chemin de Bordeaux, en l'assurant qu'il n'iroit pas jusqu'à Bourges, sans voir la Cour à ses pieds ; que si la Reine prenoit des résolutions plus fières, toute la France se joindroit à lui ; que ce ne seroit pas une guerre civile, mais une défection entière du Royaume, qui se rangeroit sous ses étendarts, une révolution générale.

Sur ces entrefaites, Condé reçut la nouvelle la plus agréable qu'il pût espérer après son accommodement avec la Cour. La Reine avoit donné ordre au maréchal d'Au-

*Histoire
manuscrite du
Prince de
Condé.*

*Mémoires
de Monglat,
t. III, p. 212.*

1651.

*Mémoires de
Madame de
Motteville ,
t. V.*

mont de tailler en pièces le corps de troupes qui lui appartenait. Ce corps étoit sa principale & presque son unique ressource. Tavanne le sauva par la retraite la plus savante & la plus hardie : il le conduisit des frontières de l'Artois jusqu'à Stenai ; il passa la Meuse à la vue du Maréchal sans perdre un seul homme. On a cru qu'Aumont, guidé par des sentiments patriotiques, ne voulut pas donner le signal de la guerre civile en écrasant un corps de vieilles troupes, capables un jour de servir dignement l'Etat.

*Manuscrits
de l'Hôtel de
Condé.*

Cependant le danger de Condé augmentoit : déjà la Reine faisoit filer des troupes pour l'envelopper à Chantilly. Le Prince en sortit enfin, mais ce ne fut qu'après avoir proposé un nouveau plan de pacification au duc d'Orléans, dont il alla attendre la réponse à Augerville, dans le Gatinois, chez le Président Perraut.

Le départ du Prince fit l'impression la plus profonde sur tous ceux que l'esprit de faction n'avoit pas

entièrement achevé de corrompre. On commençoit à se repentir d'avoir porté les choses jusqu'à des extrémités si funestes. La Reine elle-même , qui dans l'éloignement avoit méprisé la guerre civile , venant à se rappeler tout ce que l'événement peut avoir d'horrible & d'incertain , sentit son ame en proie aux regrets & aux remords. Doit-elle sacrifier l'Etat aux intérêts d'un étranger , proscrire & condamner par la voix unanime des Peuples ? Quels reproches n'essuiera-t-elle pas un jour du Roi son fils , de son siècle , de la postérité ! Elle ouvrit enfin les yeux sur le bord du précipice , & acquiesça aux desirs du Prince ; mais le duc d'Orléans , chargé d'une réponse favorable , ne se conduisoit qu'au gré de la vengeance , des caprices & de l'ambition du Coadjuteur. Au lieu d'envoyer sur le champ un Courier au Prince qui ne devoit l'attendre que vingt-quatre heures , il ne l'expédia que le lendemain ; on prétend même qu'il lui donna un ordre secret de ne se présenter au

1651.

Ibidem.

*Mémoires de
Retz , t. II
p. 484 , 486.*

1651. Château que lorsque Condé en seroit parti. Le Courier fit plus : au-lieu de se rendre à Augerville, il prit le chemin d'Angerville ; il n'avoit garde de rencontrer Condé qui, las & indigné de voir tant d'avances méprisées & rejetées, voloit à Bourges, sur les ailes de la vengeance.

*Mémoires de
la Minorité,
par L. D. D.
L. R. p. 139.*

Tel étoit le plan qu'il avoit formé pour soutenir la guerre civile : il devoit marcher à Bordeaux, où il étoit appelé depuis long-temps ; & de là, soulever toutes les Provinces, depuis les Pyrénées jusqu'à la Loire ; e'est-à-dire, la moitié du Royaume. Il se croyoit sûr de la Guienne & du Berri, dont il avoit le Gouvernement. Le duc de la Rochefoucault lui répondoit du Poitou & de l'Angoumois ; le comte du Doignon (Foucault) du pays d'Aunis, de la Rochelle, de Brouage, des isles de Rhé & d'Oléron ; le duc de Richelieu, de la Saintonge ; le vieux maréchal de la Force, de la Gascogne ; le comte d'Arpajon du Rouergue ; le comte de Biron,

du Périgord ; le marquis de Saint-Geran , du Bourbonnois ; le marquis de Levi , de l'Auvergne : il avoit des Partisans dans le Limoufin & la Marche ; il comptoit aussi sur l'appui du duc de Bouillon , du vicomte de Turenne & du comte de Marlin , général de l'armée de Catalogne. L'Espagne devoit lui fournir une flotte , des troupes , des magasins , de l'artillerie & de l'argent : elle devoit aussi opérer une diversion puissante sur la frontière de Picardie & de Champagne , & sur-tout renforcer le corps de Stenai , dont on avoit destiné la conduite à Turenne.

Ibidem.

Des espérances si brillantes furent confirmées par l'accueil qu'on lui fit à Bourges , il n'y eut point de marques de tendresse & de vénération qu'il ne reçût des habitants , au milieu desquels il avoit été élevé. Tous ceux qui l'accompagnoient lui prédisoient que le Royaume entier alloit suivre l'exemple de la capitale du Berri. Malgré des oracles si agréables , Condé reçut avec la joie la plus vive M. de Croissi-Fouquet ,

*Mémoires de
Retz , t. II ,
p. 420.*

1651. Conseiller au Parlement , que la Reine lui envoyoit pour suspendre ses résolutions. Anne d'Autriche ne demandoit rien au Prince , sinon qu'il demeurât en paix dans son Gouvernement de Guienne , jusqu'à ce qu'on eût assemblé les Etats Généraux pour réformer les abus de l'administration. Rien de plus avantageux que cette proposition qui laissoit au Prince le temps de respirer , de préparer des forces , d'attendre des secours , & qui enfin lui donnoit tout le loisir de se déterminer entre la guerre & la paix , selon qu'il conviendrait le mieux à sa sûreté & à sa réputation.

Ibidem.

*Mémoires
pour servir à
l'Histoire du
prince de Condé , t. II.*

Condé assembla ses amis & leur communiqua les offres de la Reine. Ce Conseil n'étoit composé que du prince de Conti , des ducs de Nemours & de la Rochefoucault , & du président Viole. Mais ceux-ci , livrés à l'esprit de vertige , s'écrient que c'est les armes à la main qu'il faut traiter avec Mazarin ; qu'il accordera tout à la crainte , rien au devoir. Condé eut beau représenter

qu'il n'avoit pour commencer la guerre que deux cent mille écus, 1651. & pas un soldat ; que la fin de la campagne laissoit la Reine en état de faire agir contre lui toutes les forces de la Monarchie , tandis que les siennes , réduites à quatre mille hommes réfugiés à Stenai , seroient éloignées de deux cents lieues du théâtre de la guerre. L'autorité , la vérité , l'éloquence échouèrent contre la passion & la témérité. Les amis de Condé en vinrent à un tel excès d'emportement , qu'ils firent un traité particulier entr'eux pour l'abandonner s'il hésitoit davantage , & faire la guerre sous les auspices du prince de Conti son frère.

*Mémoires de
Retz, t. II
p. 491.*

Condé ne céda pas encore ; il avoit cru entrevoir depuis quelque temps plus de modération dans la duchesse de Longueville. Il alla la trouver à Montrond , & lui exposa la situation des affaires : mais la Princesse , dont les autres n'avoient été que l'organe , lève le masque , & opine pour la guerre. Son avis prévalut : une femme l'emporta sur

*Histoire de
la duchesse de
Longueville.
Liv. X.*

le plus grand Capitaine du siècle.

1651. C'est ainsi que Condé, vaincu par des intérêts qui n'étoient pas les siens, se précipita dans une entreprise aussi injuste que périlleuse; il en rougissoit lui-même. *C'est vous, disoit-il à son frère & à sa sœur, qui me faites tirer l'épée malgré moi; mais souvenez-vous que je serai le dernier à la remettre dans le fourreau.* Prévoyoit-il déjà qu'il seroit bientôt abandonné par des hommes dont la légèreté, la frivolité, l'inconstance & l'ambition régloient toutes les démarches?

*Mémoires
de Madame
de Nemours,
p. 278.*

Depuis l'instant malheureux où Condé vit évanouir sa vraie gloire & son innocence, jusqu'à la paix des Pyrénées qui le rendit à lui-même & à la Patrie, il ne connut plus que l'amertume des soucis; réduit à gémir de ses propres succès, toujours environné des dangers les plus affreux: s'il ne succomba point sous le poids de tant d'agitations; c'est que l'espérance, la vertu des grandes ames, le soutint jusqu'au bout dans la carrière de l'erreur & de l'infortune.

Cependant il voloit à Bordeaux, 1651.

suivi du seul la Rochefoucault. En passant par Jarnac, lieu célèbre par la défaite & l'assassinat de Louis I, prince de Condé, son bifaïeul; il voulut visiter le champ de bataille

Priolus de
rebus Galli-
cis, Lib. I V,
p. 353.

& l'endroit où avoit expiré un héros malheureux dont il suivoit les écarts malgré lui. Il s'arrêta aussi à Verteuil, dont les débris encore fumants annonçoient les malheurs qui suivent la révolte. Vouloit-il accoutumer son ame à de sinistres & terribles spectacles? Mais l'accueil qu'il reçut à Bordeaux fit bientôt disparaître les impressions de tristesse qui lui étoient demeurées. Les habitants ne savoient comment exprimer la joie qu'ils ressentoient de posséder enfin un Prince dont la réputation les touchoit jusqu'à l'enthousiasme. Il ne lui en coûta qu'un simple ordre pour chasser de la Ville le Premier Président & les Magistrats dont il se défioit le plus.

Mémoires de
la Minorité,
par L. D. D.
L. R. p. 137.

Cependant, au milieu des fêtes, il se livroit au travail le plus opiniâtre, pour soutenir le poids ac-

1651.

cablant de la guerre la plus inégale. Entretenir les factions à Paris & dans les Provinces ; négocier en Espagne & en Angleterre , publier des manifestes ; intimider les uns , animer les autres ; ménager ceux-ci , séduire ceux-là ; prévenir la jalousie , la défiance , les trahisons ; lever des troupes , les discipliner ; fortifier des places : telles étoient les fonctions qui l'occupoient jour & nuit, comme chef de Parti , & comme Général. Mais Condé fut bientôt à portée de comprendre que , malgré la supériorité des talents , il n'y a rien de plus difficile que de créer un Parti en France , si ce n'est de le maintenir , à moins que la Religion , le véhicule le plus puissant de l'humanité , qui dissout & brise les nœuds les plus sacrés , n'en soit la cause ou le prétexte. Tant l'autorité légitime a jetté de vastes & profondes racines , tant a de force & d'énergie cette constitution heureuse qui ne peut être trop vantée , & qui lie invariablement toutes les parties de l'Etat à un ordre constant & réglé.

Cependant les Grands qui avoient pris des mesures avec le Prince , ne lui manquèrent pas : mais comment

1651.

conserver sans argent , sans puissance , des gens qui ne s'engageoient dans la révolte que pour acquérir de l'argent ou de la puissance. Le secours de la plupart fut stérile & infructueux. Condé étoit obligé de ménager leur orgueil en leur confiant les emplois les plus importants , ceux même dont ils étoient les plus incapables. Quant aux subalternes , il falloit leur prodiguer tout , leur pardonner tout. Le frein de la discipline étoit inconnu ; le titre de Chef n'étoit qu'un vain titre ; son autorité n'étoit qu'illusoire ; sa puissance , chimérique : il n'étoit que l'esclave de ceux qui le servoient.

Le Prince se flattoit que la Guienne , le Périgord & la Gascogne , ces pépinières de soldats , lui fourniroient aisément vingt-cinq mille hommes : il délivra des commissions aux Gentilshommes qui étoient venus lui former une Cour nombreuse à Bordeaux ; il leur dis-

*Mémoires de
la Rochefou-
cault , p. 137.*

1651.

tribua de l'argent & les pressa vivement de se hâter. Mais sa rapide activité servit de prétexte à l'avarice pour le servir mal. Les Officiers enrôlèrent à vil prix tous ceux qui se présentèrent & s'approprièrent les sommes qui leur avoient été confiées. C'est avec dix ou douze mille hommes, levés à la hâte, sans vigueur, sans discipline, sans émulation, que Condé se vit obligé de soutenir le poids de la guerre contre les vieilles troupes de la Monarchie, qu'il avoit rendues lui-même invincibles.

Ibidem.

Son premier soin fut de saisir l'argent dans les Recettes Royales. Le Prince de Conti suivoit son exemple en Berri & en Bourbonnois : partout on diminueoit les impôts, partout on flattoit les peuples d'un prompt soulagement. Condé avoit raison, car il n'y avoit guère que l'amitié des Peuples qui pût arrêter la chute de son parti. Cependant Condé se met en campagne, suivi de quelques milliers de Payfans dont la plupart étoient presque nus &

sans armes; il s'empara néanmoins de la Saintonge & de l'Angoumois : il vouloit marcher à la Rochelle , en rétablir les fortifications; & y établir le siége de la guerre avec les mêmes avantages qui avoient rendu si longtemps les Protestants formidables : mais le comte du Doignon , Gouverneur de la Place , lui signifia qu'il ne demeureroit attaché à ses intérêts , qu'autant qu'il ne mettroit pas le pied dans la Capitale de son Gouvernement.

1651.

Bientôt de nouveaux chagrins lui firent oublier celui-là ; il avoit tout sacrifié pour acheter l'appui de Bouillon & de Turenne ; dans un traité conclu avec l'ainé des deux Frères , il lui cédoit Stenai & ses dépendances , & le Duché d'Albret , jusqu'à ce qu'il lui eût fait rendre Sédan , ou une indemnité proportionnée à l'importance de cette place , une des clefs du Royaume. Il l'établissoit Gouverneur de Bellegarde , avec des sommes considérables & un pouvoir sans bornes : il réservoit au Vicomte le comman-

Ibidem.

1651.

dement des vieilles troupes de Ste-
nai , l'emploi certes le plus brillant
du Parti , & le plus digne de ce
grand homme. Enfin , il ne devoit
traiter avec la Cour qu'autant qu'elle
assureroit le rang & les honneurs
de Princes étrangers aux deux Frères
& à leur postérité. Bouillon , content
de si grands avantages , avoit pro-
mis de lever l'étendart de la révolte
dès que Condé auroit été reçu dans
Bordeaux. Non - seulement cette
condition étoit remplie , mais des
Provinces entières avoient suivi
l'exemple de cette Ville.

Cependant Bouillon , recherché
par la Cour , ne se déclaroit point :
il répondit enfin à Gourville , qui
le pressoit de satisfaire à ses enga-
gements , qu'il n'étoit plus en son
pouvoir de disposer de M. de Tu-
renne. Les uns prétendent que le
Vicomte ne put jamais pardonner
au Prince de Condé la prédilection
qu'il témoignoit au duc de Nemours ;
d'autres soutiennent au contraire ,
que l'amour de la vertu & du devoir
l'emporta sur les droits de l'amitié.

PRINCE DE CONDÉ. 137

On ajoute qu'il n'eut aucune part ~~au traité de son Frère~~, qu'il l'igno- 1651.
roit même. Cependant Turenne *Mémoires de*
avoit été le premier à suivre le *Rex, t. II.*
Prince dans sa retraite de Saint-
Maur ; il lui avoit même donné
de si fortes espérances d'embrasser
son parti , que celui-ci , en partant
de Paris , lui avoit confié l'ordre de
recevoir Stenai des mains du Mar-
quis de la Mouffaye. La conduite
du Prince & du Vicomte est encore
aujourd'hui un problème historique.
Le premier a toujours été réputé
l'homme de son siècle le plus vrai :
la parole de l'autre a toujours passé
pour sacrée & inviolable.

Cependant le duc de Bouillon ,
qui ne pouvoit guères abandonner
sans honte un ami dont il avoit ap-
prouvé & encouragé l'audace , forme
le projet le plus noble , celui de
rendre le calme à la Patrie désolée.
Les progrès de Condé avoient ef-
frayé la Reine : le Duc profite de
cet instant précieux , & obtient d'elle
tous les avantages que le Prince
avoit stipulés dans la négociation

*Mémoires de
la Rochefou-
cault, p. 138,
339 & suiv.*

138 HISTOIRE DE LOUIS II,

1651. qui suivit immédiatement sa prison , & entr'autres le Gouvernement de Blaye. Anne d'Autriche n'exigeoit rien du Prince , sinon qu'il suspendit ses conquêtes , & qu'il demeurât à Bordeaux sans contribuer ni nuire au retour de Mazarin.

Mémoires de Retz, t. III.

Châteauneuf de son côté , chargé du gouvernail de l'Etat , recherchoit secrètement le Prince ; il lui offroit de plus grands avantages , pourvu qu'il rendit l'exil du Cardinal éternel. Enfin le duc d'Orléans lui demandoit une entrevue à Richelieu pour jetter ensemble les fondemens d'une paix durable au dehors & au dedans.

De tous ces Partis , il n'y en avoit aucun qui dût être plus agréable au Prince , que celui que proposoit la Cour ; mais la personne du Médiateur lui étoit devenue odieuse. Il répondit froidement à Bouillon qu'il eût à se déclarer en sa faveur comme il s'y étoit engagé par un acte solennel ; que M. de Turenne se mit à la tête des troupes de Stenai , & qu'alors il traiteroit avec

Mémoires de la Rochefoucault.

la Reine ; à peine daigna-t-il remarquer les offres de Châteauneuf qu'il haïssoit personnellement : enfin il fit entendre au duc d'Orléans que l'objet de la Cour , en sollicitant l'entrevue , n'étoit point de faire la paix , mais de l'empêcher de faire la guerre ; qu'au premier bruit d'une négociation tous les ordres de l'Etat , près de se joindre à lui , se refroidiroient ; que l'Espagne arrêteroit tous les secours qu'elle lui préparoit ; en un mot , qu'on ne cherchoit qu'à le surprendre & à le perdre sans ressource.

Des réponses si fières ajoutoit à l'inquiétude & aux irrésolutions de la Cour qui étoit alors à Fontainebleau. Il s'agissoit de savoir si le Roi marcheroit à Stenai contre une armée sans Général, ou s'il passeroit la Loire pour accabler un Général sans armée, ou enfin s'il reprendroit la route de la Capitale pour la maintenir dans l'ordre & dans la soumission.

Châteauneuf opina pour le voyage de Guienne : son ressentiment donna une nouvelle force à ses discours,

*Mémoires
de Monglat,
t. III, p. 221.*

1651.

& la Cour prit le chemin du Berry; il ne lui en coûta qu'une sommation pour réduire la Capitale dont les Habitants, deux mois auparavant, avoient témoigné tant de zèle pour les intérêts du Prince.

Pendant que le jeune Roi entroit en triomphe à Bourges, dont il fit raser la grosse tour, le prince de Conti, la duchesse de Longueville, le duc de Nemours, fuyoient du Berri, dont la défense leur avoit été confiée : ils ne s'arrêtèrent qu'à Bordeaux où ils étoient venus chercher un asyle.

Un succès si éclatant anima les espérances de la Reine : elle partagea l'armée en deux corps ; elle laissa le premier en Berri aux ordres du comte de Palluau, pour bloquer Montrond, l'une des plus fortes Places du Royaume : l'autre, plus puissant, & principalement composé des troupes de la Maison du Roi, alla porter sous la conduite du comte d'Harcourt, le théâtre de la guerre jusques dans le fond de la Guienne, & le Roi fixa son séjour.

à Poitiers pour veiller de plus près
aux opérations de la campagne. 1651.

A peine arrivé dans cette Ville ,
il envoya au Parlement une déclara-
tion foudroyante contre les prin-
ces de Condé & de Conti , la du-
chesse de Longueville , les ducs
de Nemours & de la Rochefoucault.
La Compagnie n'avoit pas attendu
les ordres de Sa Majesté pour lui
donner des marques de son zèle :
déjà elle avoit pros crit & condamné
tous les sujets du Roi , convaincus
d'avoir levé des troupes , sans être
autorisés par des commissions éma-
nées du trône , ou d'avoir enlevé
les deniers royaux ; & quoique
Condé ne fût pas nommé , il étoit
aisé de s'appercevoir que le Parle-
ment , qui jusqu'ici l'avoit ménagé ,
ne l'épargneroit pas dans la suite.

Mais tous ces arrêts ne pouvoient
avoir de suites avantageuses qu'au-
tant qu'ils seroient appuyés de la
force des armes : c'étoit sur - tout
au comte d'Harcourt à les faire
valoir.

Rien de plus intéressant que le

*Mémoires
de Retz ; de
Talon ; de
Joli , &c.*

1651.

S. Evremont.

spectacle qu'offre la guerre de Guienne : d'un côté, un Général plein de valeur & d'expérience, célèbre par de grandes victoires, suivi des troupes les plus aguerries ; de l'autre, le Premier Prince du Sang, sans argent, sans artillerie, sans magasins, conduisant quelques milices ramassées à la hâte, environné d'Officiers, dont le plus habile ne connoissoit pas les éléments de l'art militaire. Condé essuya sans doute des revers, des pertes : toujours à la veille d'être battu, pris ou tué ; il ne dut son salut qu'à des prodiges de valeur, d'activité & de présence d'esprit.

*Mémoires de
la Rochefou-
cauld, p. 146.*

Cependant ses intrigues, sa réputation, son activité l'avoient rendu maître en quinze jours de la Guienne, du Périgord, de l'Angoumois, de la Saintonge & de tout le cours de la Charente, excepté de Coignac : Condé n'osoit assiéger cette dernière place faute de tous les instruments de la victoire. Le comte de Jonzac, illustre par sa naissance, sa valeur & les talents

les plus agréables, commandoit dans cette Ville. Il négocioit, à l'exemple 1651. de tout ce qu'il y avoit de plus considérable en France, avec l'un & l'autre parti. Ebloui par les promesses du Prince, il lui écrivit qu'il le rendroit maître de Coignac s'il pouvoit en approcher avec quelques troupes.

Sur le champ le Prince détacha le duc de la Rochefoucault avec deux mille hommes de pied, trois cents chevaux & deux pieces de canon ; mais la Noblesse de la Province s'étoit jettée dans Coignac avec ses effets les plus précieux, résolue de se défendre jusqu'à la dernière extrémité : elle éclaira de si près la conduite de Jonzac, qui lui étoit suspect, qu'il fut obligé de soutenir le siège.

Le duc de la Rochefoucault fit de si grands progrès en peu de jours que la Noblesse & les Habitants de Coignac, peu aguerris, étoient sur le point de se rendre. Condé, qui s'étoit rendu au camp avec un renfort de 1500 hommes, alloit jouir de la

Ibidem.

1651. victoire, lorsqu'il en fut privé par un événement imprévu. La Charente déborda la nuit même de son arrivée & entraîna les Ponts qui communiquoient d'un bord à l'autre de la rivière. A cette nouvelle, Harcourt, qui n'étoit plus qu'à quelques lieues, force sa marche, tombe sur le quartier posté au-delà de la Charente, prend ou tue tout ce qu'il y avoit dans ce poste, sans que le Prince, spectateur du combat de l'autre rive, pût en sauver un seul soldat. La perte monta à cinq cents hommes.

*Mémoires
de Monglat.
t. III, p. 228.*

Ce désastre l'obligea de lever le siège; il alla camper à Tonai-Charente, à quelques lieues de là, d'où il arrêta long-temps tous les efforts d'Harcourt.

Ibidem.

*Histoire
manuscrite du
prince de Condé.*

Pendant ce temps-là le marquis d'Estillac, oncle du duc de la Rochefoucault, se présentoit devant la Rochelle; il avoit obtenu la dépouille de Doignon, mais il falloit la lui arracher. Les Habitants de la Rochelle, las de la tyrannie du Comte, lui ouvrent leurs portes; il

il bloque aussi-tôt les trois tours qui défendoient l'entrée du Port : le 1651.

Gouverneur en avoit confié la garde à des Suisses , espérant trouver autant de valeur & plus de fidélité dans ces étrangers que dans des troupes de sa Nation ; mais il en fut trahi. Les deux premières tours capitulèrent à la première sommation ; la troisième tint pendant trois jours. Le comte d'Harcourt , appelé par le marquis d'Estissac , fit savoir aux assiégés qu'il n'y avoit point de quartier pour eux , à moins qu'ils ne poignardassent leur Commandant.

Mémoires de Montglar , t. III, p. 239.

Aussi-tôt les Suisses entourent Basse (c'est le nom de ce malheureux Officier) & lui portent plusieurs coups d'épée & de poignard. Basse , dangereusement blessé , se jette du haut de la tour dans le port , espérant trouver plus de compassion au milieu des ennemis ; mais il a beau embrasser les genoux d'Harcourt & lui demander la vie dans les termes les plus touchants , ce Général le fait inhumainement achever en sa présence , sans être attendri d'un

Ibidem.

Mémoires de la Minorité , p. 152.

Tome III, G

1651.

spectacle si affreux , & des prières des siens. On doit observer à la gloire de la Nation , que c'est presque la seule action cruelle & honteuse qui ait souillé ses armes dans tout le cours de la guerre civile.

Qu'on juge de la douleur de Condé en apprenant la perte d'une Ville qu'il avoit toujours regardée comme le rempart le plus assuré de son parti. Il n'avoit osé marcher à son secours pour ne pas fournir de prétexte à Doignon de traiter avec l'ennemi & de lui livrer ses autres Places. Pour comble de malheur , on n'attribuoit point son inaction à ses égards pour le Comte , mais à la défiance qu'il avoit conçue de ses propres troupes , plus propres à la vérité à piller qu'à combattre.

Sur ces entrefaites , Harcourt reçut un renfort de six mille hommes que le marquis de Castelnau lui amena des frontières de la Flandre.

*Mémoires
de Monglat ,
t. III, p. 231.*

Il marcha droit au Prince qui lui abandonna le poste de Tonai-Charente , & repassa la rivière en sa présence , avec tant d'ordre & de

fierté, que le Comte n'osa le charger, quoiqu'il eût deux fois plus de troupes; mais l'indocile ignorance des siens, manqua de lui être plus funeste que le génie d'Harcourt. 1651.

Condé avoit à peine mis la Charente entre l'ennemi & lui, qu'il ordonna à un Officier général de brûler le pont de bateaux dont il s'étoit servi pour transporter ses troupes à la Bergerie : l'Officier, au lieu de remplir un ordre si salutaire, se contenta de les détacher & de les abandonner au fil de l'eau. La marée les ramene bientôt à la vue d'Harcourt qui s'en saisit, rétablit le pont en deux heures, & pénètre le lendemain, à la pointe du jour, au milieu des quartiers du Prince. Au lieu d'attaquer Condé sans lui donner le temps de se reconnoître, Harcourt balance, hésite, fait de longues dispositions : pendant ce temps-là Condé étoit à cheval, suivi de ses Gardes & des Volontaires, plutôt pour recueillir quelques débris de sa défaite, que dans l'es-

*Mémoires de
la Rochefou-
cault, p. 161.*

Ibidem.

1651.

pérance de sauver son armée. Il avoit supposé au Comte des desseins hardis , profonds , décisifs , dignes d'un grand homme de guerre ; mais le voyant incertain , irrésolu , il l'arrête par de vives escarmouches à la faveur desquelles son armée dispersée se rassemble & construit un retranchement vis-à-vis le pont de bateaux dont Harcourt s'étoit si mal servi. Il n'y avoit entre l'armée du Roi & celle de Condé qu'une prairie, à l'abri de laquelle le Prince, avec une poignée d'hommes, tint pendant trois semaines toutes les forces d'Harcourt en échec.

Ce fut dans ce camp qu'il reçut Marfin : ce Général , déserteur de sa propre armée , en avoit débauché 1500 hommes , & ce furent les seules troupes réglées que Condé eût à opposer à l'ennemi pendant toute la guerre de Guienne. On sait que la désertion de Marfin coûta à la France la Catalogne entière, cette riche & vaste Province dont elle étoit en possession depuis plus de douze ans. Condé fut aussi renforcé par une Flotte de

huit frégates chargées d'hommes ,
de munitions & d'argent que l'Es-
pagne lui envoyoit. 1651.

Ces ressources étoient trop foibles pour résister long - temps. Les Provinces , au-lieu de se joindre au Prince , condamnoient hautement sa révolte. Turenne , sur l'appui duquel il avoit tant compté , étoit prêt à le combattre ; Gaston l'abandonnoit , & le Parlement de Paris venoit d'enregistrer la déclaration du Roi qui le traitoit en criminel de lèse-Majesté : enfin de nouvelles armées alloient le presser de toute part.

Dans ces circonstances , Condé déploya une ame égale au danger ; il jetta les yeux sur le duc de Nemours pour lui confier le commandement de l'armée de Stenai : si l'extrême valeur eût pu suppléer à l'extrême capacité , personne n'eût été plus digne que le jeune Prince de remplacer Turenne.

En même temps le Prince envoya Gourville à Paris pour arrêter le Coadjuteur , dont les intrigues ne

*Mémoires de
Gourville ,
t. I ; de Retz ,
t. III ; de Jo-
li , t. I , p. 242.*

1651.

lui étoient pas moins funestes que toute la puissance du Roi. Gourville, adroit, fécond en ressources, prit des mesures décisives : Gondi n'échappa aux fers que par un de ces accidents qu'il est impossible à la prudence humaine de prévoir : le projet transpira, & le Prélat n'en devint que plus implacable.

Cependant, malgré tous ses efforts, Condé ne pouvoit manquer de succomber bientôt sous le poids d'une guerre si inégale : une partie de la France concouroit à sa ruine ; l'autre la regardoit d'un œil indifférent. Il n'y avoit que le retour de Mazarin capable de changer la disposition des esprits, & d'opérer en sa faveur une diversion puissante, ou même une révolution.

Mais la Reine sembloit avoir oublié ce Ministre. Les succès de l'administration entre les mains de Châteauneuf la frappaient, & elle en vint au point d'écrire à Mazarin de se rendre à Rome sous prétexte d'une maladie du Pape, pour y veiller aux intérêts de la France,

*Mémoires
de Brienne ,
t. III, p. 114,
& suiv.*

PRINCE DE CONDÉ. 151

dans le conclave ; mais en effet bien résolue de l'y laisser toute sa vie. 1651.

A la lecture de cette lettre , Mazarin éperdu jugea que c'en étoit fait de sa fortune s'il n'obtenoit en même temps & la révocation de l'ordre , & la permission de retourner en France. Il mit en usage tout ce que l'esprit le plus fin , le plus délié peut inventer pour rappeler la Reine à des sentiments plus favorables. Le duc de Mercœur qui avoit épousé sa nièce , Madame de Navailles qui en attendoit des récompenses éclatantes , firent parler en sa faveur ses longs & fidèles services récompensés par l'exil & la proscription ; néanmoins la Reine paroissoit inébranlable. Un jour que la Duchesse la pressoit avec plus de force , Ah !

Madame , lui dit-elle , *personne ne desire plus que moi son retour ; mais le pauvre homme est malheureux ; les affaires prospèrent entre les mains de ces gens-ci : attendons au-moins que M. le Prince soit entièrement accablé.*

Il est constant que si elle eût suivi ce plan jusqu'au bout , la guerre

1651. civile alloit être terminée , & Condé obligé ou de s'ensevelir sous les débris de la faction , ou de se sauver par mer & d'abandonner sa Patrie en fugitif.

Le Prince n'étoit que trop convaincu du danger qui le menaçoit , & ce fut pour l'éloigner qu'il mit lui-même en usage les artifices dont Mazarin lui avoit montré tant de fois l'exemple. Depuis qu'il combattoit , il n'avoit pas cessé de négocier ; on voyoit l'infatigable Gourville presque en même-temps à Poitiers , à Paris , à Bruhl ; Condé n'avoit eu garde de lui confier ses pouvoirs ; il ne paroissoit autorisé que du prince de Conti & de Madame de Longueville. Le caractère faux de Mazarin l'avoit forcé d'user de cette précaution pour être en droit de désavouer Gourville , si Mazarin laissoit transpirer la négociation. Ce fut de ce même Gourville que Condé se servit pour insinuer à la Reine qu'il ne s'opposeroit pas au retour du Cardinal ; qu'il y contribueroit même , pourvu qu'il y trou-

vât sa sûreté & quelques avantages. 1651.

Il n'en fallut pas davantage pour déterminer Anne d'Autriche , persuadée que si elle n'a plus Condé à combattre , il ne lui en coûtera rien pour réduire les autres ennemis du Cardinal. Elle ordonna au Comte de Brienne , Ministre des affaires étrangères , de lui écrire au nom du Roi , la lettre la plus pressante pour l'engager à revenir en France ; triste & malheureux monument de l'imprudencce , de la légèreté & de l'inconstance.

*Mémoires
de Brienne ,
t. III.*

Quoique la Reine tint sa résolution secrète , Châteauneuf la pénétra : il lui représenta avec autant de force que de vérité , qu'elle alloit justifier par une démarche si hardie l'inquiétude & la haine des Peuples , les armes des rebelles ; que M. le Prince , qui touchoit à sa ruine , prendroit de nouvelles forces ; que le duc d'Orléans se joindroit à lui ; que l'exemple de ce Prince entraîneroit peut être tous les Ordres de l'Etat , & qu'elle alloit exposer le Royaume & la Famille royale à

*Mémoires de
la Minorité ,
p. 179.*

1651.

de nouvelles & de plus terribles tempêtes. Il ajouta qu'il ne combattoit point les sentiments qu'elle avoit conservés pour le Cardinal, mais qu'il la conjuroit de ne les point laisser éclater jusqu'à ce qu'ayant réduit M. le Prince, elle pût lui confier le gouvernail de l'Etat tranquille & soumis. La Reine ne vit dans ce discours, digne d'un Citoyen, que la jalousie & la haine d'un rival.

Cependant les prédictions de Châteauneuf ne tardent pas à être accomplies. A peine le retour du Cardinal a transpiré que les factions presque éteintes se réveillent, menacent & tonnent. Le duc d'Orléans, qui avoit peine à croire que la Reine osât enfreindre tant de déclarations publiées à la face de l'univers, & démentir les acclamations, les feux de joie, les remerciements qui avoient accompagné & suivi la fuite du Cardinal, envoya le maréchal d'Etampes à Poitiers pour s'éclaircir d'un dessein si funeste. Le Parlement lui députa aussi ;

*Mémoires de
Retz, t. III,
p. 44, & suiv.*

PRINCE DE CONDÉ. 155

mais Anne d'Autriche, libre & à la tête d'une armée, répondit que le Cardinal ne demandoit qu'à se justifier ; qu'il rentroit en France avec la permission & par ordre du Roi ; & que S. M. attendoit des Princes & du Parlement l'exemple de la soumission & de l'obéissance.

1651.

*Mémoires
de Talon,
tom. VIII,
p. 28 & suiv.*

Le Cardinal étoit déjà à Sedan avec quatre mille hommes de troupes étrangères qu'il avoit levés à ses dépens. Il trouva sur cette frontière le maréchal d'Hocquincourt qui étoit venu le prendre avec trois mille chevaux : on vit , à la honte du nom françois , le Général & l'armée entière prendre l'écharpe verte , couleur des livrées du Cardinal. Il est vrai que chaque Chef de parti avoit la sienne ; Condé l'isabelle ; le duc d'Orléans la bleue. Mais Mazarin étoit-il chef de parti ? Cette distinction ne le toucha pas moins que la joie de rentrer en France en Conquérant.

1652.

Son arrivée fut suivie d'une déclaration du Roi , qui n'étoit que l'apologie ou le panégyrique du Mi-

1652.

nistre. On le louoit sur-tout d'avoir levé à ses dépens une armée à la tête de laquelle il alloit achever de pacifier le Royaume. Mais cette déclaration ne condamnoit pas moins le Cardinal que les arrêts du Parlement. N'étoit-ce pas avec les fonds de la Nation , qu'il s'étoit appropriés , qu'il avoit levé & soudoyé cette armée ? Mazarin continua sa route , bien résolu de se venger des affronts qu'il avoit reçus de la Nation , non en répandant son sang sur des échafauds , mais en pillant ses trésors. Son ressentiment s'étendit jusques sur la Reine ; il ne lui pardonna jamais l'ordre qu'elle lui avoit expédié de se rendre à Rome ; il ne s'appliqua qu'à gagner le cœur du Roi , majeur , & à écarter sa bienfaitrice de l'administration. Anne d'Autriche vit en philosophe la conduite de l'ingrat Italien : elle en usa toujours avec lui comme s'il eût été le génie tutélaire de son Fils & de la Monarchie.

*Mémoires
de Madame
de Nemours ,
p. 287.*

*Mémoires
de Madame
de Motteville ,
t. V.*

Mais la Nation continuoit de le regarder comme son fléau : les Par-

lements sembloient se disputer l'honneur de lancer contre lui les arrêts les plus foudroyants. On connoit celui du Parlement de Paris qui le déclare criminel de lèse-Majesté , qui ordonne aux Communes de lui courre sus ; qui enfin promet la somme de cinquante mille écus à celui qui le représentera mort ou vif. 1652.

Il n'y a sans doute personne qui , à la vue de la commotion générale , ne juge Mazarin perdu & l'Etat renversé. Mais il paroît que le Parlement ne cherchoit qu'à effrayer le Ministre , & sur-tout à écarter l'orage qui grondoit déjà de toute part. En effet, résolu d'accorder en même temps ce qu'il croyoit devoir au Roi & à la Nation, il ordonnoit aux Communes de marcher contre Mazarin , & leur défendoit sous peine de la vie , de se saisir des revenus de S. M. , nécessaires à leur subsistance. Il chargeoit le duc d'Orléans de l'exécution de ses Arrêts , mais il condamnoit comme criminels de lèse-Majesté ceux qui prendroient les armes sans l'aveu du

*Mémoires
de Talon,
t. VIII.*

Roi. Il n'y a , disent les Auteurs contemporains , que la dignité d'un corps si auguste , & la droiture de ses vues , qui puissent couvrir tant de contradictions.

Mais , dans des circonstances si critiques , au milieu de tant de factions acharnées à la perte du Cardinal , que pouvoit-on attendre du Parlement ? S'il ne concourt pas à la ruine du Ministre , il perd son crédit auprès des Peuples ; il s'expose aux insultes , aux outrages des factieux. Cependant , plein de respect pour les principes sacrés & antiques d'obéissance & de soumission , qui ont toujours fait la gloire de la Compagnie , d'un côté il contient les plus emportés , il flétrit par ses Arrêts les rebelles ; de l'autre , persuadé que , quand même Mazarin seroit plus malheureux que coupable , la Reine doit le sacrifier à la sûreté , au bonheur & au repos de l'Etat , il ne se lasse point de faire des remontrances pleines d'énergie , & d'encourager les autres Parlements à suivre le même exemple ,

afin que des démarches uniformes de la part des Compagnies portassent au Trône le vœu uniforme & le cri général de la Nation. 1652.

Le duc d'Orléans s'étoit toujours plu à regarder l'exil de Mazarin comme son ouvrage. Indigné de son retour triomphant, il s'abandonnoit aux menaces & aux imprécations : tantôt il vouloit s'unir au Prince , tantôt il méditoit d'entraîner les Parlements dans son parti ; mais la supériorité de Condé , ce génie si élevé , cette ame si fière & si forte l'épouvantoit ; il croyoit ne voir pour lui dans cette union , qu'une dépendance honteuse & servile. Les vues pacifiques du Parlement , qui ne vouloit arracher la disgrâce de Mazarin que par la voie de la supplication , ne sembloient pas devoir le mettre à l'abri de la vengeance de la Cour. Sa perplexité augmentoit tous les jours , lorsque l'audacieux Gondi lui proposa de former un nouveau parti , composé de la Capitale & des grandes Villes des Provinces. Gaston rejetta ce projet

*Mémoires de
Retz , t. III ,
p. 62. & suiv.*

1652.

*Mémoires
de Talon ,
t. VIII.*

dangereux ; il craignoit que l'union des grandes Villes , lassées & fatiguées de tant de troubles & de calamités , remplies d'idées funestes d'indépendance & de licence , n'altérât la constitution de l'Etat , le fruit heureux de tant de siècles & de travaux. Ses alarmes n'étoient pas vaines , s'il est vrai , d'après les Mémoires d'un Magistrat illustre , qu'il y avoit alors des hommes en France qui portoient la témérité & la folie jusqu'au point de vouloir éteindre la Monarchie & former une République.

Cependant Condé , au comble de ses vœux , arrête les négociations ouvertes avec la Cour , & ne pense plus qu'à obtenir l'appui du duc d'Orléans & du Parlement. Ses tentatives furent long-temps stériles & infructueuses : le Parlement sur-tout paroissoit très-éloigné de partager les écarts d'un Prince qu'il venoit de condamner ; mais de nouveaux événements changèrent la face des affaires , & encouragèrent les Partisans qu'il avoit à Paris.

PRINCE DE CONDÉ. 161

Le Parlement avoit envoyé deux ~~de ses Membres~~ contre le Cardinal ; 1652.
ils devoient assembler les Communes , rompre les Ponts , couper les vivres & arrêter la marche de Mazarin. L'un d'eux tomba entre les mains du maréchal d'Hocquincourt ; l'autre ne se sauva qu'avec beaucoup de peine : on prétend que le prisonnier , appelé Bitaud , invité de se rendre chez le Cardinal , répondit que le Ministre étoit déclaré criminel de lèse-Majesté ; qu'il ne pouvoit le voir que sur la sellette & pour le condamner à mort.

*Mémoires
de Talon ,
t. VIII.*

*Lettre
LXVI , de
Gui-Patin ,
t. I.*

Cependant le Parlement étoit assemblé lorsqu'il apprit la disgrâce des deux Conseillers , disgrâce que la renommée exagéroit : on disoit l'un des deux tué , l'autre blessé & prisonnier. Tout-à-coup la pitié , l'horreur , l'indignation se peignent sur tous les visages ; on ouvre les opinions les plus sanglantes contre Hocquincourt , protecteur du proscrit. Le Parti de Condé saisit cet instant d'agitation & de trouble pour faire paroître un Gentilhomme qui présente à la

Cour une lettre de la part du Prince ;

1652. on la lit : Condé offroit à la Com-

Mémoires de Retz, t. III, p. 52. **pagnie** son appui contre l'ennemi commun , ne demandant d'autre grace , sinon qu'on fûrfit à l'exécution des arrêts prononcés contre lui , jusqu'à ce que ceux qui avoient été rendus contre le Cardinal eussent eu leur plein & entier effet. Le Parlement , sans s'expliquer sur les secours qu'il présentoit , crut ne pouvoir se dispenser d'accorder au Premier Prince du Sang la grace qu'il demandoit.

Ce fut au milieu de tant de contradictions , d'épreuves & de menaces que Mazarin arriva à la Cour , après une course de quinze jours. Le Roi l'accœuillit , non comme un homme dont la présence alloit porter le feu dans toutes les parties du Royaume , mais comme un père & un libérateur. Il fut au-devant de lui avec son Frère à deux lieues de Poitiers ; il fut reçu en triomphe dans cette Ville ; enfin il reprit possession de l'administration , comme si c'eût été son patrimoine.

Ces honneurs excessifs prodigués à un étranger , étoient le présage le plus sinistre pour la Nation qui ne s'est jamais lassée d'obéir à ses Rois & à ses Princes , mais qui a toujours regardé d'un œuil sombre & irrité la domination des étrangers. C'est ainsi que , des nuages de l'ambition , de la haine , de l'inquiétude , de la défiance & de la cupidité , s'étoit formée la tempête la plus terrible. Mais au milieu du chaos , dont les ténèbres offusquent & éclipsent les astres les plus brillants , ne perdons point de vue la conduite & les ressources de ceux qui conduisoient le vaisseau assailli de tant d'orages , voguant au milieu de tant d'écœuils.

Mazarin , dépositaire de l'autorité royale , affoiblie à la vérité , mais encore redoutable , étoit le maître des places fortes , des vieilles troupes , des Généraux les plus estimés. Toutes les impositions publiques , excepté celles qui étoient perçues en Guienne , entroient dans les coffres du Roi , ou plutôt dans les siens. Condé ne lui opposoit , tantôt que

1652.

des milices dans un coin du Royaume , tantôt une armée divisée , & dont il n'y avoit que la moitié qui le reconnût pour chef ; tantôt des étrangers qui , loin de l'aider à vaincre , ne cherchoient qu'à déchirer le Royaume. Mais il est temps de joindre ce Prince à la Bergerie , où nous l'avons laissé campé.

*Mémoires de
la Rochefou-
cault , t. III ,
p. 162.*

Il arrêtoit comme on l'a vu , depuis trois semaines , les forces & la fortune d'Harcourt ; les secours que ce Général recevoit tous les jours obligèrent Condé à reculer jusqu'à la Bernette , poste avantageux d'où il observoit ses manœuvres & les faisoit échouer. Bientôt il apprend que la Cour entretient des intelligences à Bordeaux , à Agen & dans toutes les places de la Guienne , & que cette Province est sur le point de l'abandonner , s'il ne se hâte de prévenir lui-même la défection dont il est menacé.

Condé , sans perdre un instant , forme un nouveau plan de guerre : il confie la défense de l'Angoumois & de la Saintonge au Prince de

Tarente & au comte de Doignon; il 1652.

fait embarquer une partie de son infanterie à Talmont sur des barques qui devoient la transporter à Bordeaux, & prend lui-même la route de cette Ville avec toute sa cavalerie qui montoit à vingt escadrons. En deux jours de la marche la plus rapide, il gagne Saint André, village situé à quatre lieues de Bordeaux. L'intervalle immense qu'il avoit mis entre lui & Harcourt, & plus encore la précaution qu'il avoit eue de laisser derrière lui de nombreux partis pour éclairer les mouvements de l'ennemi & lui en rendre compte, sembloient lui répondre de sa sûreté. Il crut ne rien hasarder en accordant aux hommes & aux chevaux épuisés de fatigue, un repos nécessaire; mais dans le temps qu'il s'endormoit entre les bras de la sécurité, il touchoit au moment de sa ruine. Ses partis, au mépris de ses ordres, s'étoient écartés çà & là pour piller la campagne; Harcourt étoit aux portes de Saint-André avec toute sa cavalerie beaucoup plus nombreuse & plus aguerrie.

1652.

Ibidem.

La fortune avoit beau lui présenter tous les moyens de vaincre, son génie étonné devant celui de Condé n'osoit les saisir. Au-lieu d'entrer dans le quartier du Prince, Harcourt emploie un temps précieux à former des dispositions inutiles : il partage ses troupes en deux corps, donne l'un au chevalier d'Aubeterre pour charger le colonel Balthasar, cantonné dans des Villages voisins, & se réserve l'autre pour avoir la gloire de battre lui-même Condé.

*Histoire
manuscrite du
prince de Con-
dé.*

Au premier coup de pistolet, le Prince, suivi de ses Gardes & de deux ou trois escadrons, s'étoit saisi d'une hauteur d'où il manœuvra avec tant de génie & de bonheur, qu'il arrêta Harcourt. Pendant ce temps-là sa cavalerie se rassembloit; le colonel Balthasar repoussoit le chevalier d'Aubeterre; il s'ouvroit un chemin à travers ses escadrons rompus & joignoit Condé. La nuit qui survint ne permit pas aux deux Généraux d'en venir aux mains : le Comte rebroussa chemin, & Condé

prit la route de Bergerac qu'il fortifia ainsi que Libourne & les autres places qui couvroient Bordeaux. 1652.

Mais il avoit à peine quitté l'Angoumois & la Saintonge, que son parti n'éprouva que des désastres dans ces Provinces. Saintes, défendue par une nombreuse garnison, avoit été réduite en peu de jours; Taillebourg étoit menacé du même sort. Des deux Généraux à qui Condé avoit confié la défense de ces Provinces, Tarente avoit été battu auprès de Pons par le Marquis de Montausier; Doignon se tenoit renfermé dans Brouage, lâche & immobile spectateur de la ruine du parti.

Ibidem.

*Mémoires
de Monglac,
t. III.*

Cependant la Guienne étoit ouverte & pénétrée de toute part : le comte d'Harcourt faisoit tous les jours de nouveaux progrès. Le marquis de Saint-Luc, à la tête d'un nouveau corps d'armée composé de dix régiments d'infanterie, & de quatre de cavalerie, vouloit pénétrer jusques sur les murs de Bordeaux : enfin le maréchal de Gram-

1652. mont assembloit une armée à Bayonne, d'où il devoit assaillir la Guienne, en même temps qu'Harcourt & Saint-Luc.

*Mémoires de
la Rochefou-
cault, p. 166,
& suiv.*

Il n'y avoit que des prodiges de valeur & d'activité qui pussent reculer la chute du parti. Déterminé à lutter jusqu'à la dernière extrémité, à vaincre ou à périr, Condé marche à Staffort où étoit campé le prince de Conti avec environ deux mille cinq cents hommes. Sur sa route, il apprend d'un courier que le marquis de Saint-Luc étoit en marche pour surprendre son Frère. Résolu de le surprendre lui-même, Condé laisse son corps de troupes sous les ordres de Marfin : il vole avec ses Gardes, & arrive à l'entrée de la nuit à Staffort ; il en sort sur le champ, & malgré les ténèbres, la longueur & la difficulté des chemins que l'hiver avoit rendus presque impraticables, il paroît à la pointe du jour au milieu des quartiers de S. Luc avec son avant Garde. S. Luc ignoroit la marche du Prince ; il
avoit

avoit logé son Infanterie à Miradoux, & dispersé sa Cavalerie dans les villages voisins. Condé attaque & enlève un nombreux corps de Garde qui défendoit l'entrée d'un Pont ; mais il est arrêté par quelques escadrons qui , aux premiers cris des fuyards , s'avançoient vers le Pont. Les ouvrir , les enfoncer , les mettre en déroute , tout ne fut l'ouvrage que de quelques minutes : les troupes qui accouroient au secours des vaincus , avec la confusion & le désordre inséparables d'une surprise , eussent le même sort : un grand nombre d'Officiers & de Soldats tombent entre les mains du vainqueur avec tous les équipages de l'armée.

Saint-Luc s'étoit sauvé à Miradoux , d'où il recueilloit les débris de sa défaite. Miradoux n'occupe que la moitié de la hauteur sur laquelle elle est située ; le reste lui sert d'esplanade : un fossé médiocre , un vieux mur auquel la plupart des maisons sont adossées, voilà en quoi consistoit toute la force de cette

1652,

Ibidem

1652.

bicoque. Mais on ne pouvoit y aborder qu'à travers une côte rapide , un terrain gras , fangeux , entrecoupé de haies & de défilés. En attendant le prince de Conti qui n'étoit pas encore arrivé avec le gros de l'armée & deux pieces de canon qu'il avoit envoyé chercher à Agen , le Prince s'empare de plusieurs petits postes. En même temps il a recours à une ruse qu'il n'est permis qu'à un Capitaine redoutable d'employer : il donne lui-même la liberté à quelques prisonniers , persuadé que le bruit de son arrivée étonneroit plus l'ennemi que sa défaite. En effet , dès qu'on eut appris à Miradoux que le Prince étoit devant la Ville , la frayeur s'empare de tous les esprits vaincus au seul nom de Condé ; les troupes de Saint-Luc attendent à peine la nuit pour aller chercher un asyle jusqu'à Leytoure. Condé avoit prévu cette prompte retraite ; déjà il avoit posté des corps de gardes si près de la Ville , qu'il étoit impossible que Saint-Luc lui échappât. A l'instant même que l'ennemi

PRINCE DE CONDÉ. 171

sortoit de la Ville, Condé impatient de vaincre, fond sur lui, entre l'épée à la main dans les bataillons de Champagne & de Lorraine ; les enfonce & les précipite dans les fossés de Miradoux. Les vaincus jettent leurs armes en criant *quartier, quartier* : mais bientôt, s'apercevant qu'on ne peut venir à eux à cheval, ils embrassent la seule voie de salut que leur offre la fortune ; il rentrent dans Miradoux, plutôt pour se dérober à la furie du vainqueur, que pour défendre la place. 1652.

Pendant ce temps-là Condé poursuivoit la Cavalerie de Saint-Luc, presque jusqu'aux portes de Montauban. Peu s'en fallut que cette course ne lui valût tous les avantages de la victoire la plus signalée. Le Parlement de Toulouse venoit de proscrire Mazarin ; le Languedoc entier ne demandoit pas mieux que de concourir à la ruine du Ministre. Condé écrivit aux Habitants de Montauban, presque tous Protestans, pour les faire souvenir des services que ses ancêtres avoient rendus

*Histoire du
prince de Condé,
par Coste,
in-4^e. p. 239.*

1652.

à la cause des Protestants; il leur offre une protection constante & invincible s'ils veulent se ranger sous ses étendarts. Mais on doit avouer, à la gloire des Calvinistes, que le Roi, dans un temps où tout ce qu'il y avoit de plus auguste dans la Nation s'étoit écarté de son devoir, n'eut point de sujets plus fidèles, plus soumis, plus zélés. Ils répondirent d'une voix unanime qu'ils n'attendoient de protection que du trône; que loin d'embrasser ses intérêts, ils se défendroient jusqu'à la dernière extrémité. Les troupes de Saint-Luc étoient si consternées qu'elles n'attendoient que la première sommation pour se rendre : elles manquoient de tout, armes, argent, munitions ; elles trouvèrent tout dans la générosité des Habitants.

Ibidem.

*Mémoires de
la Rochefou-
cault, p. 169.*

Cependant Condé étoit retourné devant Miradoux, bien résolu de se présenter devant Montauban dès qu'il se seroit emparé de cette Ville, ou plutôt des Régiments qui y étoient renfermés.

A son retour, M. de Marins, ma-

PRINCE DE CONDÉ. 173

réchal de camp , proposa de lui rendre la place ; mais Condé exigeoit qu'il se rendît prisonnier avec toutes les troupes , ou au - moins qu'ils ne portassent de six mois les armes contre lui. Le brave régiment de Champagne déclara qu'il périroit plutôt que de subir des conditions si honteuses ; le régiment de Lorraine suivit le même exemple. Ils n'avoient ni armes , ni munitions de guerre, ni vivres : une recherche rigoureuse chez tous les Habitants les mit bientôt en possession de tout ce qui leur manquoit.

1652.

*Mémoires
de Montglar ,
tom. III ,
p. 240.*

Cependant Condé avoit établi une batterie , à l'aide de laquelle il avoit ébranlé le mur. La disette des boulets l'eût réduit à lever le siège, si ses soldats ne les eussent été chercher jusques dans les fossés de la Ville , au prix de leur sang & moyennant quelque argent. La Garnison fit en moins de vingt-quatre heures deux sorties aussi vigoureuses que sanglantes, mais sa valeur la sauva moins que la fortune.

Déjà le canon avoit ouvert le mur,

H üj

1652.

Ibidem.

*Mémoires de
la Rochefou-
cault, p. 175,
& suiv.*

il s'écroule & entraîne avec lui plusieurs maisons dont les débris tombent sur des caves & les enfoncent ; aussi-tôt la Garnison met le feu aux portes , aux solives qui remplissent les caves : la brèche ne présente plus qu'un vaste gouffre de flammes & de fumée. Condé ne peut ordonner l'assaut , sans sacrifier une partie de l'armée & rebuter l'autre. Le Prince , sans se plaindre de la fortune , transporte sa petite batterie dans un autre endroit , & l'emploie avec tant de succès que le mur abattu présente une nouvelle brèche. Il dispoſoit l'assaut lorsqu'on vint lui annoncer que le comte d'Harcourt n'étoit plus qu'à deux lieues du camp avec une armée de dix mille hommes. Condé n'en avoit pas la moitié ; il se hâta de mettre la Garonne entre lui & un ennemi si supérieur.

La largeur & la profondeur du fleuve , enflé par des pluies continuelles , sembloient garantir Condé d'une surprise & d'une insulte. Cependant il eut recours

PRINCE DE CONDÉ. 175

aux plus grandes précautions : il jetta une partie de ses troupes au village d'Auvillars , situé sur la Garonne ; il établit son quartier à Staffort & dispersa le reste de son armée , accablée de fatigues , dans les Villages voisins ; ses partis dont il tripla le nombre , avoient ordre de veiller jour & nuit sur les mouvements de l'ennemi , posté au-delà du Fleuve.

1652.

Mais le souvenir de la dernière surprise , les ordres les plus salutaires ne faisoient aucune impression sur des troupes qui ne savoient que fuir & piller. Harcourt passe la Garonne & marche au milieu des quartiers du Prince , qui n'en apprit la nouvelle que par les fuyards ; il monte aussi-tôt à cheval , sort de Staffort & va presque seul au devant de l'ennemi : il avoit à peine fait cinq cens pas , qu'il apperçut un grand nombre d'escadrons , qui sembloient se détacher , pour fondre tout à la fois sur ses quartiers. Il envoie aussi-tôt ses Aides de camp pour ordonner à sa Cavalerie de joindre son Infanterie

1652.

Ibidem.

sous les murs de Staffort ; il laisse soixante Mousquetaires dans cette Ville , fait partir sa Cavalerie & les bagages pour le port Sainte-Marie , tandis qu'il prend la route de Bone avec son Infanterie , dans le dessein de passer la Garonne & de se réfugier à Agen.

Cette retraite est la plus hardie qu'on puisse imaginer : les troupes qui se croisoient les unes les autres , n'avoient ni postes ni rang ; la confusion , le désordre , la précipitation étoient extrêmes. Pour comble de malheur , il n'y avoit que peu de bateaux à Bone , & le trajet dura douze heures entières. Il ne tenoit qu'au comte d'Harcourt de terminer ce jour-là la guerre civile : la fortune lui présentoit , non des soldats à combattre , mais des victimes à choisir. Mais au-lieu de suivre le Prince , de le charger sur les bords de la Garonne , de le précipiter dans les flots , ou de l'obliger à rendre les armes , Harcourt s'attache à un village appelé le Pergan , où Condé avoit établi ses Gardes. Ceux-ci

frent une résistance incroyable ; ils ne capitulèrent que le lendemain, 1652.
 au nombre de trois cents hommes,
 après avoir épuisé toutes leurs munitions & tué à l'ennemi plus de monde qu'ils n'étoient de combattants. Condé, qui ne s'étoit embarqué que le dernier, vit de l'autre bord de la Garonne le régiment de cavalerie de Montespan repousser & battre les troupes du comte d'Harcourt.

Cependant les Habitants d'Ager ne voyoient qu'avec la plus sensible douleur, leur territoire devenir le théâtre de la guerre. Vaincus par la crainte & l'impatience, la plupart vouloient appeller les troupes du Roi & leur livrer leur patrie. Condé, persuadé que cette Ville, la seconde de la Guienne, lui échappera, s'il n'y établit une Garnison, gagne les Jurats, se rend maître de la porte de Grave, & y fait entrer le régiment de Conti. A cette nouvelle la Ville n'offre que des cris, des menaces, des imprécations, des barricades ; les Habitants prennent

Ibidem

178 HISTOIRE DE LOUIS II,

1652. les armes ; par-tout on arrête les troupes du Prince : Condé monte lui-même à cheval & trouve les mêmes obstacles. Cependant la nuit approchoit , Harcourt pouvoit arriver à chaque instant ; le Prince n'avoit que deux partis à prendre ; l'un d'abandonner la Ville , l'autre de la livrer au fer , au feu & au pillage. Le premier étoit honteux ; le second funeste & déplorable.

Dans ces circonstances , Condé qui ne demandoit qu'à sauver sa réputation , s'avisa de cet expédient : il pria le duc de la Rochefoucault de se présenter seul à la première barricade , & de demander une conférence aux principaux Habitants : on la lui accorda. Le Duc leur reprocha en termes modérés la faute dont ils venoient de se rendre coupables ; que c'en étoit fait d'eux , de leurs femmes , de leurs enfants , si M. le Prince écoutoit les mouvements de la colère & de la vengeance ; qu'il n'y avoit qu'un moyen de le désarmer , c'étoit de lui envoyer quelques Citoyens pour le prier

de leur pardonner. Condé reçut la députation avec bonté ; il se rendit , lui septième , à l'Hôtel-de-Ville , où il trouva les Habitants assemblés ; il leur déclara : „ Que loin de vouloir „ attenter à leur liberté , il n'avoit „ pris les armes que pour défendre „ celle de la Nation contre l'oppression & la tyrannie du cardinal „ Mazarin ; qu'en introduisant le „ régiment de Conti dans la Ville , „ il n'avoit eu d'autres vues que „ celle de les soulager des fonctions „ militaires : mais que , puisqu'ils „ vouloient se signaler dans les travaux de la guerre , il ne demandoit pas mieux que de concourir à leur zèle ; qu'ils n'avoient qu'à lever un Régiment dont il nommeroit les Officiers „. Ce discours reçu avec joie , rétablit le calme ; les barricades disparurent , & le zèle des Habitants sembloit avoir pris de nouvelles forces.

Mais Condé ne s'en fioit point à des apparences si frivoles ; il n'osoit abandonner la Ville , dans la crainte qu'elle n'ouvrit ses portes

1652.

Ibidem.

au comte d'Harcourt. Cependant il étoit en proie aux chagrins les plus dévorants, réduit à soutenir presque seul son parti accablé. L'avenir ne lui présentoit qu'une perspective encore plus terrible : les Peuples se décourageoient. Il voyoit naître dans le sein de Bordeaux deux factions ; la première , composée des Citoyens les plus riches , ne cherchoit qu'à élever l'autorité des Officiers municipaux , à secouer le joug du Prince & du Parlement ; l'autre , connue sous le nom de l'Ormée , plus nombreuse , ne respiroit que l'emportement & la sédition. Loin de la réprimer , le prince de Conti & la duchesse de Longueville nourrissoient , excitoient , à l'envi l'un de l'autre , son audace ; la division étoit à son comble entre le Frère & la Sœur.

*Mémoires de
Madame de
Motteville
à N.*

C'est aux écarts & à l'imprudence de la duchesse de Longueville qu'il faut principalement attribuer une querelle si funeste , si scandaleuse. Cette Princesse , fière d'avoir vu à ses piedstout ce qu'il y avoit de

plus grand en Europe , essaya l'empire de sa beauté sur le duc de Nemours. C'étoit moins l'envie d'attacher un homme de plus à son char , que le plaisir d'arracher une conquête illustre à la duchesse de Charillon. Nemours répondit aux agaceries de Madame de Longueville , & il n'en fallut pas davantage pour remplir l'ame du duc de la Rochefoucault de rage & de désespoir. La jalousie le porta à des excès indignes d'un homme d'honneur & de qualité ; il laissa transpirer des mystères qui eussent dû être ensevelis dans un profond oubli. Le Prince de Conti s'abandonna à des repentiments plus convenables à un amant qu'à un frère : il ne s'étoit précipité dans la guerre civile que pour plaire à sa Sœur ; dès qu'elle cessa de lui être chère , sa faute lui parut odieuse. Mazarin à force d'intrigues , d'argent & de promesses fomenta la discorde. Au lieu de concourir aux succès d'un Frère, qu'eux seuls avoient rendu coupables , l'un & l'autre ne s'occupèrent que

1652.

*Histoire de
la duchesse de
Longueville ,
seconde Par-
tie : p. 47.*

~~1652.~~ de petites intrigues : les intérêts de
 1652. Condé furent négligés, sacrifiés, &
 le fruit de tant de fautes fut enfin
 la décadence & la ruine du parti
 en Guienne.

C'étoit du sein même de la Capi-
 tale que Condé attendoit son salut.
 Jusqu'ici ses vœux avoient été con-
 fondus : le Parlement, invariable
 dans ses principes, donnoit à la
 vérité des arrêts contre Mazarin ;
 mais il ménageoit l'autorité royale.
 Cependant Gaston avoit levé une
 armée ; il falloit la faire subsister.

*Mémoires de
 Retz, t. III ;
 de Talon ,
 tom. VIII ,
 p. 70.*

Il proposa au Parlement & aux Of-
 ficiers municipaux de se saisir des
 revenus que le Roi retire de la Ca-
 pitale, en prenant des mesures pour
 conserver les rentes de l'Hôtel-de-
 Ville, & les gages des Compagnies
 souveraines ; mais cette dette sacrée
 absorboit un fond annuel de plus
 de dix-huit millions, assigné sur le
 produit de la Gabelle, des Tailles
 & des Aydes & les impositions de
 la Capitale n'en produisoient guère
 alors que la moitié. Comment le
 duc d'Orléans auroit-il pu sub-

venir en même temps aux frais énormes de la guerre civile , & aux créances des particuliers ? Les Habitants , dont la plupart ne subsistoient que des rentes créées sur la Ville , craignoient encore plus de mourir de faim , que de voir dominer Mazarin. Des motifs plus nobles dirigeoient le Parlement ; il répondit « Qu'il n'y avoit point de » danger , quelque éminent qu'il fût , » qui pût autoriser des Sujets à or- » donner la levée des troupes & la » faisie des deniers publics ; que » le droit de la guerre n'appartenoit » qu'au Roi ; que l'autorité du Par- » lement, son lustre , sa gloire dé- » rivoient du Trône ; & que , loin » d'avilir la puissance sacrée & lé- » gitime du Monarque , la Com- » pagnie ne respiroit que la fin des » troubles pour la rétablir dans son » ancien éclat.

D'après ces principes , il eût fallu se soumettre à Mazarin , puisque le Roi faisoit sa propre cause de celle de cet étranger. Gaston aima mieux se lier avec le seul homme capable

de renverser sa fortune ; il signa

1652. enfin un traité d'union avec les

*Mémoires de
la Rochefou-
cault ; de Joli ;
de Nemours ,
&c.*

*Mémoires
de Talon ,
tom. VIII ,
p. 80, & suiv.*

comtes de Fiesque & de Gaucourt ,
Agents du Prince ; en voici les prin-
cipaux articles : « Que son Altesse

» Royale , M. le duc d'Orléans &

» M. le Prince presseroient S. M.

» d'éloigner le cardinal Mazarin du

» Royaume , & ses créatures , des

» Conseils & de la Cour , conformé-

» ment à toutes les déclarations

» qu'elle avoit données ; que fils ar-

» tifices de l'ennemi de la Nation

» prévalaient , Gaston , en qualité

» d'oncle du Roi , Condé en qualité

» de Premier Prince du Sang , obli-

» gés , plus particulièrement par leurs

» naissance & leurs serments , de

» veiller au salut du Roi & de la

» Monarchie pendant le bas âge de

» S. M. , uniroient leurs forces pour

» chasser le Cardinal , auteur des

» troubles ; & qu'ils ne cesseroient

» de le poursuivre jusqu'à ce qu'ils

» eussent exécuté une résolution si

» salutaire ; qu'après avoir établi la

» paix au-dedans , ils travailleroient

» à la procurer au-dehors » : ils s'en-

gageoient à protéger les privilèges de tous les Ordres de l'Etat ; à dédommager la Noblesse, le Clergé & les Citoyens des pertes qu'ils pourroient souffrir de la prise d'armes ; à obtenir l'assemblée des Etats Généraux ; à réformer les abus de l'administration , & à n'avoir de liaisons avec les étrangers qu'autant que les Parlements les jugeroient nécessaires au service de la Patrie ; ils ne demandoient à la Nation d'autre prix de leur zèle , que la gloire de la délivrer des fléaux qui la désoloient, & de faire jouir toute l'Europe de la paix qui en étoit bannie depuis si long-temps.

Sur ces entrefaites , le duc de Nemours entra en France avec les vieilles troupes de Stenai, fortifiées de quelques Régiments Espagnols. Le duc d'Orléans entreprit de justifier en plein Parlement la marche de ces derniers, en soutenant qu'ils étoient Allemands. Cet artifice ne surprit personne : Mazarin avoit si souvent outragé la vérité dans les

1652. Arrêts, les Edits & les Déclarations émanées du Conseil, que le Public étoit accoutumé à être trompé. Mais le Parlement ne témoigna guère moins de vigueur contre les troupes de Nemours, que contre celles de Mazarin.

*Mémoires de
Retz, t. III.*

Le Duc redoutoit moins les Arrêts du Parlement que les armes du maréchal d'Aumont, du duc d'Elbœuf, du marquis de Vaubecourt, & de milord Digbi, qui, chacun à la tête d'un corps de troupes, avoient ordre de le harceler & de l'arrêter. Il surmonta cependant tous ces obstacles, tant par la faveur des Peuples, que par ses propres forces. Ce temps de trouble & d'orage offre un trait qui n'est pas indigne des regards de la postérité. Le Chancelier Séguier, si illustre par son sçavoir, ses lumières & sa politesse; l'homme jusqu'ici le plus dévoué à la Cour, & qui l'avoit le mieux servi; naturellement doux & modéré, se livra au plaisir de la vengeance contre l'ingrat Mazarin qui venoit de le sacrifier à Châteauneuf.

Il obligea le duc de Sully son gendre à donner passage au duc de Nemours sur le pont de Mantes : mais au-lieu de profiter de cet avantage pour se porter rapidement sur les bords de la Loire , & d'enfermer la Cour entre Condé & lui , le jeune Prince se rendit presque seul à Paris pour faire voir son bâton de Général à la duchesse de Chatillon. Il en sortit enfin & joignit le duc de Beaufort. Mais ce ne fut que pour montrer à toute la France les suites effrayantes de l'imprudence , de la témérité & de l'esprit de vertige en se brouillant avec le duc de Beaufort , son Collègue & son Beau-frère.

Cependant les malheurs se multiplient , s'étendent & embrassent presque toutes les Provinces. Déjà le duc de Rohan - Chabot, Gouverneur d'Anjou , a levé l'étendard de la révolte : l'ambition eut moins de part à cette démarche hardie , que la reconnoissance. Condé avoit ménagé les nœuds qui l'unissoient à l'héritière illustre d'un grand nom : il lui avoit depuis remis généreuse-

1652. ment la somme de cent mille écus ;
le prix du Gouvernement d'Anjou ,
que le Duc avoit acheté du maréchal
de Brezé.

La Cour étoit encore à Poitiers lorsqu'elle apprit cette nouvelle , d'autant plus imprévue , que le duc de Rohan passoit pour un des hommes les plus sages de la Nation. Il s'agissoit de savoir si le Roi marcheroit à lui pour le faire repentir de son audace , ou s'il acheveroit d'accabler Condé en Guienne. Châteauneuf , fortement persuadé que la ruine du Prince entraînera celle de tous les Partis , opine pour le voyage de Bordeaux. Le Conseil entier , frappé de ses raisons , se range à son avis : mais Mazarin change de résolution. Au-lieu de la route d'Angoulême , la Cour prend celle d'Angers sans daigner en faire part à l'impérieux vieillard. Châteauneuf comprit qu'il ne devoit s'attendre qu'à des affronts , à des humiliations en servant plus long-temps sous son rival & son ennemi. Il demanda & obtint sa retraite à

*Mémoires de
Motteville ;
de Monclar.*

Tours. Bientôt le chagrin conduisit au tombeau cet homme hardi, décisif, profond, ambitieux, dont la vie avoit été plus éclatante que fortunée. 1652.

Le siège d'Angers fixoit les regards inquiets de la Nation. Les grands en attendoient l'événement ; les uns pour se déclarer en faveur du Prince, les autres pour rendre hommage à la fortune de Mazarin. Mais, soit que Rohan n'eût pas assez de forces pour résister longtemps, soit qu'il ne voulût pas hasarder sa fortune & sa tête sur la foi douteuse d'un Peuple étonné & divisé, sa défense ne répondit point aux espérances qu'on avoit conçues de lui ; il rendit la place aux maréchaux de la Meilleraie & d'Hocquincourt : le Pont de Cé suivit le même exemple. *Mémoires de la Rochefoucauld.*

L'armée victorieuse remonta la Loire vers la Touraine & l'Anjou, commettant sur sa route les ravages les plus odieux. Mazarin vouloit établir le théâtre de la guerre aux portes de la Capitale pour forcer

1652.

les Habitants d'en chasser le duc d'Orléans, ou pour leur faire éprouver tous les fléaux de la guerre intestine : tout sembloit lui répondre du succès de cette marche ; il étoit le maître de tout le cours de la Loire , excepté d'Orléans.

Cette Ville, qui figure avec tant d'éclat dans notre Histoire , surprise & indignée des maux que les troupes du Roi avoient causés aux Provinces voisines , prit le parti le plus fier ; également menacée par l'armée des Princes qui accouroit du Gatinois , & par celle du Roi qui traversoit la Sologne , elle ferma ses portes à l'une & à l'autre , pour ne pas se voir en proie aux brigandages du Soldat qui ne subsistoit que de rapines.

Cette résolution arrêtoit également les progrès du Roi & ceux des Princes. Les amis de Condé pressèrent Gaston de se rendre dans la Capitale de son appanage , où il étoit aimé ; mais ce foible Prince ne put se résoudre à quitter le Luxembourg , où il formoit tous les jours des

*Mémoires de
Mademoiselle
de Montpensier , t. II.*

desseins contraires : il n'eut pas honte de se décharger des fatigues de cette expédition sur Mademoiselle de Montpensier sa fille. 1652.

Cette Princesse , âgée alors de vingt-cinq ans , brûloit du desir de partager le trône avec le Roi son cousin germain , qui n'en avoit pas encore quatorze. Persuadée qu'elle n'arrachera l'aveu d'Anne d'Autriche & de Mazarin, qu'en se rendant redoutable , elle monte à cheval suivie de quelques Dames & de cinq ou six Officiers. Elle paroît à une des portes de la Ville , tandis que Messieurs Molé & de la Vieuville se présentent à une autre de la part du Roi qui les suivoit à quelque distance. Un refus ne découragea point Mademoiselle : elle fait le tour presque entier de la Ville en dehors , le long des remparts , gagne la rivière , se jette dans un petit bateau , aborde à la porte brûlée , & oblige à force d'argent & de promesses , quelques batteliers à l'enfoncer : elle y monte avec le secours d'une échelle , &

Ibidem.

~~1652.~~ marche en triomphe à l'Hôtel-de-
1652. Ville où les Magistrats assemblés prenoient des mesures pour garder la neutralité. Les cris du Peuple les forcèrent de se soumettre à Mademoiselle. Pendant ce temps-là le Garde des Sceaux & le Sur-Intendant ne recevoient que des injures & des outrages. Le Roi se vit obligé de passer à la vue des remparts d'une Ville , qu'une jeune Princesse , qui n'avoit d'autres secours que son courage , venoit de lui enlever.

Mazarin répara cette disgrâce en donnant le commandement de l'armée à Turenne. Elle montoit à douze mille hommes ; celle des Princes à quinze mille ; mais c'étoient de part & d'autre les troupes les plus fières & les plus aguerries de l'Europe , capables de conquérir en une seule campagne , des Provinces entières.

Beaufort entreprit de profiter de sa supériorité pour enlever Gergeau ; il n'y avoit que deux cents hommes dans cette place ; qui n'est considérable que par son port sur la Loire.

Sirot,

Sirot , Lieutenant-Général , si célèbre par ses talents militaires , s'avance avec quatre bataillons , s'empare du Fauxbourg situé en deçà de la rivière , & de la moitié du Pont sur lequel il établit une batterie. Turenne qui se trouvoit par hasard à Gergeau , signala les prémices de son commandement par des prodiges de valeur ; il défendit , lui seizième , pendant plus de trois heures , l'extrémité du Pont de Gergeau , & il n'eût pas plutôt reçu du renfort qu'il chassa l'ennemi & prit son canon. Sirot , le brave Sirot , qui s'étoit battu contre trois Rois , qui avoit rempli la France du bruit de sa capacité & de sa valeur , qui n'avoit pris le parti de la révolte que par l'indifférence & l'ingratitude de Mazarin qui le laissoit languir sans emplois , sans honneurs , sans récompenses , reçut dans cette malheureuse journée une blessure qui le conduisit moins au tombeau , que le chagrin d'avoir flétri ses lauriers en portant les armes contre le Roi.

Ce désastre augmenta la haine & la

1652.

*Mémoires de
Mademoiselle
de Montpen-
sier, t. II.*

division des deux Chefs, qui n'avoient de recommandable qu'un courage téméraire & précipité. Nemours s'égayoit tous les jours aux dépens de son Collègue par les railleries les plus sanglantes. Un démenti échappé, un soufflet lancé en présence de Mademoiselle, & dans un Conseil de guerre, les arment soudain ; ils se portent plusieurs coups, & ce ne fut pas sans peine qu'on leur arracha l'épée dont ils auroient dû faire un usage plus heureux.

L'armée, abandonnée à la conduite de deux Chefs sans expérience, sans génie militaire, incapables de commander aux autres & de se commander à eux-mêmes, environnée des pièges & des ruses de Turenne & de Mazarin, ne pouvoit manquer de périr. Gaston, enfermé dans son Palais, au-lieu de la sauver par sa présence, n'en voyoit que des ordres suggérés par Gondi & toujours funestes ; il ne pouvoit consentir à voir les troupes s'éloigner de Paris. Nemours vouloit passer la Loire, sauver Montbrond & opérer une puissante diver-

tion en faveur de Condé presque accablé. Les deux Corps étoient sur le point de se séparer & de devenir l'un après l'autre la proie de Turenne. 1652.

C'est dans ces circonstances critiques que le marquis de Chavigni, devenu le Ministre du Prince depuis qu'il avoit cessé de l'être du Roi, lui écrivoit « qu'il ne pouvoit plus » lui répondre du duc d'Orléans, » toujours trompé, toujours subjugué par les artifices de Gondi; que » ce Prélat, pour prix de la pourpre qu'il avoit enfin arrachée à la » Reine, avoit pris de nouvelles » mesures avec cette Princesse pour » le perdre; que le salut du Parti » dépendoit de son voyage à Paris » ou à l'armée; que lui seul pouvoit la sauver de la fureur de ses » propres Chefs; que c'étoit aux » portes de la Capitale, dans le » cœur & non aux extrémités du » Royaume qu'il falloit vaincre; en » un mot, qu'il ne conserveroit la » Guienne & ne rétablirait les affaires qu'en étonnant la Cour par

Mémoires de la Rochefoucault, p. 181, & suiv.

» sa présence & ses succès ».

1652.

Ce conseil étoit plus facile à donner qu'à exécuter. Comment franchir, sans être reconnu, pris ou tué, l'étendue immense qui est entre la Garonne & la Seine, couverte de troupes & de places ennemies. Condé abandonnera-t-il la Guienne dans un temps où les progrès d'Harcourt, l'étonnement des Peuples, les démêlés de son Frère & de sa Sœur, lui laissent tout à craindre pour une Province qu'il avoit déjà tant de peine à défendre. Cependant le temps presse; point de jour, point d'instant qui ne pût éclairer la défaite de Beaufort & de Nemours & la défection du duc d'Orléans. Le Prince secrètement indigné de s'être vu si souvent sur le point de périr par l'indiscipline & la lâcheté des troupes de Guienne, résolut enfin de tout hasarder pour aller chercher une armée & des périls plus dignes de lui.

Il ne communiqua sa résolution qu'au duc de la Rochefoucault & au comte de Marlin. Ceux-ci ef-

frayés à la vue de tant d'obstacles n'osent ni l'approuver, ni la combattre ; ils se contentent de les lui peindre avec toute l'énergie dont ils sont capables.

1652.

Condé avoit pris son parti ; son ame haute & fière méprisoit les dangers les plus terribles quand ils pouvoient être suivis du succès. Il mande le Prince de Conti à Agen ; lui expose la situation presque désespérée du Parti, & lui fait part de la résolution qu'il a prise d'aller chercher la victoire ou la mort auprès de la Capitale. *Mon Frère, ajouta-t-il, vous allez être chargé du Commandement suprême en Guienne ; usez-en avec sagesse & circonspection ; je vous laisse Marfin & Lainé, ils vous soulageront dans les détails ; ayez confiance en leur zèle & en leurs lumières.* Il traça à ceux-ci, un plan de conduite pour le Parlement, la Noblesse, l'Armée, le Peuple, & surtout pour sa Famille dont il redoutoit les écarts dangereux : enfin il n'y eut point de précautions qu'il ne prît pour maintenir son Parti au-

1652. delà de la Loire , ou au-moins pour en reculer la chûte.

L'Histoire n'offre guère d'action plus grande , plus hardie , & qui demande autant de courage , de prudence , de secret & de présence d'esprit que celle dont il s'agit. Le voyage étoit de plus de cent vingt lieues ; il falloit le faire sur les mêmes chevaux , à moins de s'exposer à être reconnu & arrêté à chaque poste ; il falloit franchir un nombre infini de rivières , éviter toutes les Villes & pour ainsi dire tous les hommes. Si Condé marche avec un petit corps , il ne peut manquer d'être enveloppé ; s'il ne se fait accompagner que de quelques amis , quel secours peut-il en attendre au milieu de tant de pièges & de précipices. Enfin comment disparoître de la Guienne sans que la Cour , prévenue de son départ prochain , & le comte d'Harcourt qui campoit aux portes d'Agen , dont la moitié des Habitants lui étoient vendus , n'en fussent informés aussitôt.

Condé commença par tromper

son armée & la ville d'Agen ; il publia que des affaires indispensables l'appelloient à Bordeaux ; que son voyage ne seroit que de trois ou quatre jours. En même-temps il pria les Gentilshommes & les Officiers qui l'accompagnoient de demeurer auprès de son Frère jusqu'à son retour. Les préparatifs du départ furent voilés avec un profond secret ; il avoit réduit à quelques amis le nombre de ceux avec qui il vouloit partager la gloire & les dangers d'une course si pénible & si hasardeuse. Il sortit à midi d'Agen , suivi du duc de la Rochefoucault , du prince de Marillac , de Messieurs de Guitaut , de Chavagnac , de Gourville & d'un Valet de chambre appelé Rochefort. Après avoir couru quelques lieues sur la route de Bordeaux , il la quitte & marche à Langais où le marquis de Lévi l'attendoit. Ce Seigneur avoit obtenu un passe-port du comte d'Harcourt pour se retirer dans ses Terres d'Auvergne avec son équipage : le Prince & ses Compagnons le suivoient en qualité de domestiques.

1652,

*Mémoires de
la Rochefou-
cault ; de
Gourville ; de
Chavagnac.*

1652.

Condé trouva aussi à Langais Bercenes, Capitaine des Gardes du duc de la Rochefoucault, & Saint-Hippolite, deux hommes très-déterminés : chacun changea d'habit & de nom ; le Prince s'appelloit Motteville, il étoit vêtu en courier ; Chavagnac servoit de guide à la Compagnie composée de dix personnes.

Ibidem

On fit quatorze lieues le premier jour ; la course fut encore plus rapide les jours suivans : on ne s'arrêtoit jamais plus de deux heures dans les mêmes lieux, soit pour manger, soit pour dormir. On conçoit combien les hommes & les chevaux devoient être accablés d'une fatigue si excessive. A Sanguet, le cheval du Prince s'abattit sous lui sans pouvoir marcher d'avantage. Chavagnac en acheta un fort cher d'un Gentilhomme qui, ayant reconnu Condé malgré son déguisement, n'en voulut jamais recevoir le prix. En Périgord on logea chez un Gentilhomme qui, sans connoître Condé, s'égaya pendant tout le

*Mémoires de
Chavagnac,
p. 117.*

repas aux dépens de tout ce qu'il avoit de plus cher. Le Prince rougissoit, pâlissoit ; peu s'en falloit que la table ne fût ensanglantée : mais enfin il eut la force de se vaincre lui-même, & il apprit des mysteres qu'il eût peut-être ignorés toute sa vie. L'indiscret Campagnard n'avoit pas plus épargné les amis de Condé que ses parents. Dès qu'on fut à cheval, le Prince fit la guerre la plus agréable à chacun de ses compagnons sur ses bonnes & mauvaises fortunes. Le courage, la vigueur, la patience, l'enjouement de Condé soutenoient la petite troupe, qui enfin, après six jours de marche, des alarmes & des aventures sans nombre, arriva le samedi Saint au soir sur les bords de la Loire, à deux lieues de la Charité.

C'est-là que l'attendoient les plus grands périls : en traversant la rivière un cheval se cabre & manque de submerger le bateau. S. Hippolite sauva la Compagnie en coupant d'un coup de sabre le cable qui le tenoit attaché au bac. Le marquis de Lévi

1652.

*Mémoires
de Gourville,
tom. I.
De la Roche-
foucault,
p. 191.*

*Mémoires de
Chavagnac,
p. 118.*

1652. s'étoit séparé du Prince qui en même-temps avoit envoyé Gourville à Paris pour informer le duc d'Orléans de son voyage. Condé étoit demeuré lui septième pour achever une course dont les obstacles augmentoient à chaque pas.

*Mémoires de
la Rochefou-
cault, p. 191.*

Au lieu d'éviter la Charité où le comte de Buffi-Rabutin commandoit deux Compagnies de Cavalerie , Chavagnac égara le Prince & le conduisit aux portes de cette Ville. A la voix de la Sentinelle qui crie *Qui vive*, Condé prend la parole & répond que ses Compagnons & lui étoient des Officiers du Roi qui alloient joindre la Cour à Gien ; qu'il s'appelloit Motteville ; qu'il étoit lié d'amitié avec M. de Buffi, & qu'il le prioit de lui faire ouvrir les portes. Aussi-tôt un Soldat se détache du Corps-de-garde & va avertir le Gouverneur. Cependant les amis du Prince le quittent en lui disant qu'il est le maître de coucher à la Charité , mais que leur devoir les appelle auprès du Roi : Condé les suit en se plaignant de la

dureté de leur procédé, & en chargeant la Sentinelle de ses complimens pour Buffi. 1652.

Le lendemain à la pointe du jour on se trouva aux portes de Cône : les amis de Condé vouloient le dissuader d'entrer dans cette Place où il y avoit des troupes de Sa Majesté. Mais le Prince, fier du succès de son stratagème à la Charité, répondit qu'il feroit beau de se vanter un jour d'avoir traversé le Royaume entier comme le Messager de Lyon, dans un temps où tout étoit en armes contre lui : mais il étoit à peine sorti de Cône pour entrer dans le chemin qui conduit à Gien, qu'il rencontra deux Cavaliers. A la vue de ces hommes qui lui parurent suspects, Condé se jeta dans les terres, sa suite s'écarta & il n'y eut que le comte de Guisaut de reconnu. Le voyage du Prince avoit enfin transpiré, & ces deux Cavaliers étoient des couriers que la Cour envoyoit sur la route pour faire arrêter le Prince viv ou mort. A l'émotion qui parut sur le visage d'un de ces Ca-

*Mémoires de
Chavagnac ,
p. 119.*

1652.

Ibidem.

valiers, Chavagnac proposa à Guittaut de s'en défaire ; mais celui-ci ne put se résoudre à sacrifier deux hommes à des alarmes qui pouvoient n'être que vaines. A quelques pas de là les Couriers rencontrent Rochefort qui, s'étant endormi, ne venoit qu'après les autres. Ils l'entourent, lui appuient le pistolet sur le sein, & le forcent d'avouer que c'étoit M. le Prince qui voyageoit ainsi avec tant de mystère : aussi-tôt l'un des deux Couriers remet ses dépêches à son camarade & retourne à Gien pour informer Mazarin d'une découverte aussi intéressante. Mazarin, au comble de la joie, fait partir sur le champ M. de Saint Maur avec vingt maîtres choisis & un ordre par écrit de prendre Condé, & de ne lui faire aucun quartier s'il entreprenoit de se défendre.

Cependant Rochefort avoit joint son Maître & lui avoit communiqué son aventure : Condé jugea qu'il ne pouvoit poursuivre sa route vers Gien sans être découvert ; il prit

le chemin de Châtillon après avoir ~~embusqué~~ embusqué Bercennes auprès d'un pont pour tuer le courier, qui sans doute ne tarderoit pas à retourner à Gien. Le courier fut assez heureux pour éviter le piège qui lui étoit tendu. 1652.

Condé avoit encore trente-cinq lieues à faire avant que de gagner Châtillon. Arrivé au bord du canal de Briare, il se trouve tout-à-coup investi de plusieurs escadrons de l'armée Royale qui débouchoient de différens endroits pour prendre des quartiers dans les villages voisins. Son cheval étoit épuisé; lui-même succomboit sous le poids de la fatigue, de la faim & de la soif. Chavagnac se souvint alors qu'il n'étoit pas éloigné de la terre d'un Gentilhomme appelé la Brulerie; il fut le trouver dans l'espérance d'en obtenir des chevaux & des rafraichissements.

Le Château de la Brulerie étoit rempli d'Officiers des troupes du Roi qui se livroient à la joie &

1652.

à la bonne chère. La Brulerie eut la présence d'esprit de se taire ; il trouva aussi le secret de fournir des chevaux & des vivres à Chavagnac.

*Mémoires de
la Rochefou-
cault, 193.*

Mais les troupes qui augmentoient à chaque instant n'avoient pas permis au Prince de demeurer plus long-temps dans le poste où il devoit attendre Chavagnac ; il en étoit parti : Rochefort avoit pris les devants pour ordonner au concierge du château de Châtillon de tenir la porte du Parc ouverte.

Condé , réduit à la compagnie du duc de la Rochefoucault & du prince de Marillac, marchoit précédé du Fils de cent pas , & suivi du Père à la même distance , afin , qu'averti par l'un ou par l'autre en cas d'alarmes , il eût quelque avantage pour se sauver. Deux ou trois heures après , quelques coups de pistolets tirés sur la route qu'avoit prise Rochefort , frappent leurs oreilles : en même-temps ils découvrent quatre Cavaliers qui accou-

roient vers eux à toute bride. ~~Condé, résolu de se faire tuer plu-~~

1652.

tôt que de se laisser prendre, tourne à eux ; mais bientôt il reconnoît Guitaut & Chavagnac qui, au bruit des mêmes coups de pistolets, voloient à son secours avec deux de leurs amis : on continua la route, & enfin on arriva à Châtillon au milieu de la nuit.

C'est-là que Condé apprit que son armée campoit vers Lori, à l'entrée de la Forêt d'Orléans ; mais il avoit à peine goûté un instant de repos que la présence de quinze Chevaux-légers de la Garde le força de partir. Le Concierge lui donna un guide : celui-ci trompé par les ténèbres égare le Prince & le conduit aux portes de Gien ; il ne s'aperçut de son erreur qu'au lever de l'aurore. Cet accident eut dû au moins faire éviter au Prince l'embuscade de Sainte-Maure qui l'attendoit sur le chemin de Châtillon à Lori ; mais le Prince dans ce voyage mémorable devoit voir de

1652.

*Mémoires de
Chavagnac ,
p. 224. i. l.*

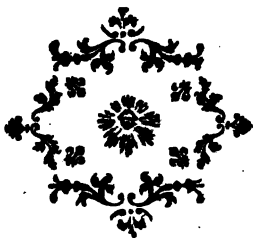
près la mort ou la prison. En effet ,
il passe à vingt pas de Sainte-Maure ;
soit que cet Officier ne le reconnût
pas , soit plutôt qu'il feignît de ne
le pas reconnoître , il ne l'attaqua
point. Condé , accablé de lassitu-
de , entra dans un petit cabaret
à cinquante pas de Lori , où il
s'endormit : une dernière alarme
l'éveilla bien-tôt. *Debout , Mor-*
sieur , à cheval lui crioit Chavagnac ,
en le renversant de son siège. Condé
fort & voit une Compagnie d'In-
fanterie s'avancer ; il gagne la
plaine , s'arrête & crie *Qui vive !* En
même-temps le Commandant se dé-
tache seul ; tombe aux genoux du
Prince , & lui baise la botte. C'étoit
Geneste qu'il avoit nourri Page , &
qui sur quelques bruits confus de
l'arrivée de Condé , ne prenant
conseil que de son zèle , étoit venu
à sa rencontre avec sa Compagnie.
Ah ! Geneste , lui dit le Prince en
l'embrassant , *vous pouvez vous van-*
ter de m'avoir fait peur ? Il entra
ensuite à Lori où la plupart des

Habitants , Officiers du Roi & de Gaston le reconnurent malgré son déguisement ; ils montèrent aussitôt à cheval & l'escortèrent jusqu'à son armée. Il en rencontra bientôt l'avant-garde ; mais quels furent la surprise , la joie , l'attendrissement des troupes , lorsque dans les traits du courier , elles démêlèrent ceux du grand Condé. Cette nouvelle répandue à l'instant dans toute l'armée , excita un transport si universel qu'il n'y eut pas jusqu'au dernier goujat qui ne vînt lui rendre ses hommages.

Ibidem

Il étoit temps qu'il arrivât ; la discorde avoit passé des Chefs aux Officiers & aux Soldats. On se bravoit , on se menaçoit , on se défioit : les deux Corps étoient sur le point d'en venir aux mains. A la vue de tant de désordres , M. de Clinchamp qui commandoit les troupes étrangères méditoit sa retraite en Flandre. Mais la présence de Condé fait bientôt oublier aux Soldats Beaufort & Nemours & leurs

210 HISTOIRE DE LOUIS II, &c.
1652. querelles ; ils ne disputoient qu'à
qui témoigneroit plus de vénération
pour un Prince qui étoit venu des
extrêmités du Royaume, à travers
des aventures & des périls sans
nombre les sauver de leur propre
fureur.



SOMMAIRE

DU SIXIEME LIVRE.

LE Prince prend Montargis ; combat de Bléneau ; Condé retourne à Paris ; il entre au Parlement , son discours ; il essuie de grands obstacles ; sa modération. Assemblée de l'Hôtel-de-Ville ; on y prend des résolutions inutiles contre Mazarin. Le Ministre transporte le théâtre de la guerre aux portes de Paris ; les Partis semblent se rapprocher. Négociation du Prince & de Mazarin ; le premier est trompé par ses Agens ; la Négociation échoue ; Condé en propose une nouvelle ; ses prétentions. Mazarin paroît céder ; jalousie de Gaston ; le traité est rompu ; la haine parvient à son comble entre Condé & le cardinal de Retz. Divers traits particuliers ; conduite bizarre du duc d'Orléans. La duchesse de Châtillon obtient des pouvoirs de Condé pour renouer la Négociation ; elle est trompée par Mazarin. Tavares est surpris par Turenne ; combat d'E-

212 SOMMAIRE DU VI^e LIVRE.

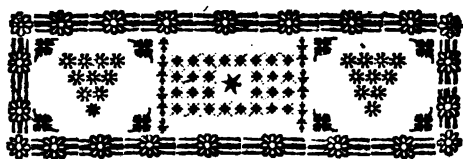
Etampes ; perte du Parti. Condé repousse l'ennemi de devant S. Cloud ; il prend S. Denis ; joie des Parisiens. Turenne assiège Etampes ; Condé implore la protection de l'Espagne ; le duc de Lorraine marche au secours d'Etampes ; caractère de ce Prince ; il se moque de tous les Partis ; son traité avec la Cour. Le siège d'Etampes est levé ; le duc de Lorraine reste dans le Royaume ; Turenne le force d'en sortir. Condé conduit son armée à S. Cloud ; la licence augmente dans Paris ; fermeté du Parlement ; le Peuple a recours à S^{te} Geneviève pour en obtenir la fin de la guerre civile. Politique de Condé ; efforts inutiles du Parlement auprès de la Reine pour en obtenir la paix. Mazarin propose au Prince un accommodement ; il ne cherche qu'à l'accabler ; combat de S. Antoine ; détails du combat ; Mademoiselle sauve le Prince & l'armée ; incendie & massacre de l'Hôtel-de-Ville de Paris ; découragement des Peuples. Le duc d'Orléans est déclaré Lieutenant-Général du Royaume ; & Condé Généralissime des armées. Le Parlement est transféré à Pontoise ; mort du duc de Nemours ; le comte de

SOMMAIRE DU VI^e LIVRE. 213

Rieux manque au Prince ; il est conduit à la Bastille ; Mazarin sort du Royaume ; la Capitale ne respire que la paix. Le duc de Lorraine vient pour la seconde fois au secours des Princes. Faute de Fuensaldagne ; Condé bloque Turenne à Ville-Neuve-Saint-Georges ; le Prince tombe malade ; il se fait transporter à Paris. Belle conduite de Turenne ; mort du marquis de Chavigni ; Négociations inutiles. Condé sort de la Capitale ; il fait la conquête d'une partie de la Champagne & du Barrois ; il est abandonné de ses Alliés ; il perd une partie de ses conquêtes. Le prince de Tarente amène des troupes au Prince ; Tavares l'abandonne. Retour de Mazarin ; il reprend Bar-le-duc & quelques autres Places ; fin de la campagne. Situation de Condé ; affaires de Guienne ; le Prince tombe malade à Namur ; les Espagnols veulent l'engager à céder la préséance à l'Archiduc ; fermeté du Prince ; il est reçu à Bruxelles avec de grands honneurs. Condé jouit de la plus haute considération en Europe. Etat de la Monarchie Espagnole ; parallele de Condé & de Turenne. Commencement de la

214 SOMMAIRE DU VI^e LIVRE.

Campagne de 1653 ; succès des François en Champagne ; invasion du Prince en Picardie ; il pénètre jusqu'à Roie. Dangers du Royaume ; sagesse de Turenne ; le comte de Fuensaldagne s'oppose à tous les projets de Condé. L'Archiduc vient au camp ; il se brouille avec le Prince ; la Cour de Madrid les réconcilie. Condé transporte la guerre en Champagne ; il assiège Rocroi ; il est abandonné du duc de Lorraine ; il prend la place. Turenne fait la conquête de Mouzon ; le maréchal du Plessis-Praslin prend Sainte-Menehould. Condé ne peut secourir cette place ; pourquoi il propose envain le siège de Bapaume ; perte de Bellegarde ; le Parti est accablé en Guienne. Traité du prince de Conti & de Madame de Longueville avec la Cour. Le Prince de Conti épouse Mademoiselle Martinozzi ; douleur de Condé. Conversion de Madame de Longueville ; Mazarin recherche Condé & veut le tromper ; réponse du Prince ; il resserre les nœuds de son alliance avec l'Espagne.



HISTOIRE
DE
LOUIS DE BOURBON,
SECOND DU NOM,
PRINCE
DE CONDÉ,
PREMIER PRINCE DU SANG,
Surnommé *LE GRAND.*

LIVRE SIXIEME.

1652.

LE zèle , l'ardeur & la joie que la
présence imprévue du Prince venoit
de faire naître dans toute l'armée ,
exprimés avec tant de force, d'éclat

1652.

1652. & d'énergie , le frappèrent ; il n'eut garde de laisser refroidir le sentiment

Mémoires de la Minorité, par L. D. D. L. R. t. II, p. 196.

de l'enthousiasme : ce sentiment rapide qui élève l'ame au-dessus de sa sphère ; la source des victoires & des triomphes. Persuadé qu'il n'a qu'à joindre l'ennemi pour le battre , il marche à Montargis , ville florissante , remplie de magasins immenses de bled & de vin. Il n'y avoit dans le Château qu'une garnison de cinq cents hommes ; mais les Habitants de Montargis préparoient , de concert avec le Gouverneur , la résistance la plus vigoureuse. Condé à peine arrivé devant

Mémoires manuscrits de l'Hôtel de Condé.

la Ville , tire sa montre & fait serment que si dans une heure les portes ne lui sont ouvertes , il abandonnera la Ville au pillage. La présence , les menaces & les dispositions du Prince , glacèrent les Habitants d'effroi. Changeant tout-à-coup de résolution , ils se saisissent du Commandant , l'arrêtent & le livrent au Prince avec la garnison.

La modération & la politique guidoient Condé ; il ne laissa point entrer

entrer l'armée dans la Ville , tant pour ne pas abandonner des magasins précieux & abondants à la rapacité du Soldat , que pour donner un exemple d'humanité , capable de séduire les autres Villes & de les attirer à son parti. Il est constant que la discipline exacte dans laquelle il contenoit son armée , contrastoit admirablement avec la licence des troupes du Roi , dont les ravages avoient dévasté ces belles Provinces que la Loire fertilise. La conquête du Château-Renard ne coûta qu'une sommation au Prince ; il passa le Loing , bien résolu de serrer de près l'ennemi , de le surprendre & de le vaincre.

1652.

Ibidem

Sur ces entrefaites arrive de Paris Gourville , qui ne s'étoit séparé du Prince à la Charité que pour prévenir la Capitale de son voyage. Il lui apportoit les applaudissements , les vœux & les conseils de ses amis ; la plupart lui mandoient qu'il n'y avoit qu'un moyen d'attacher le duc d'Orléans , la Capitale & la fortune à son char , c'étoit de demeurer à la

*Mémoires
de Gourville
t. I, p. 104.*

tête d'une armée dont le secours lui
 feroit, en quelque sorte, partager
 les honneurs & la puissance du rang
 suprême avec le Roi ; que s'il prend
 le parti de se rendre à Paris, il n'y
 rencontrera que des obstacles , des
 écueils & peut-être le naufrage ;
 que d'ailleurs il faudroit abandonner
 la conduite de l'armée à ces mêmes
 Généraux dont l'incapacité & l'esprit
 de vertige avoient presque entraîné
 la chute du Parti. Chavigni au con-
 traire le pressoit dans ses dépêches
 d'accourir à son secours ; que la
 cabale de Retz & les offres artifi-
 cieuses de la Cour prévalaient dans
 l'esprit irrésolu , incertain & jaloux
 de Gaston ; qu'il ne devoit s'attendre
 qu'à la défection de l'Oncle du Roi
 & de la Capitale , s'il ne venoit les
 subjuguier par son ascendant. L'ex-
 Ministre ajoutoit cependant qu'un
 avantage remporté dans les circon-
 stances sur les troupes du Roi , appla-
 niroit tous les obstacles dont le Par-
 lement , le cardinal de Retz. & les
 amis secrets de Mazarin le mena-
 çoient.

*Mémoires de
 la Minorité ,
 t. II.*

Il n'en falloit pas tant pour confirmer le Prince dans sa résolution : 1652.

il ne vouloit rentrer à Paris que sous les auspices de la victoire. La fortune seconda bientôt ses desirs ; il s'entretenoit encore avec Gourville lorsqu'un Officier , qu'il avoit envoyé en parti , vint lui rendre compte des forces , de la position & des desseins de l'ennemi. Il apprit que l'armée royale , qui montoit à douze ou treize mille hommes , étoit dispersée dans des quartiers d'une vaste étendue ; que Turenne campoit à Briare , Hocquincourt à Bléneau , couvrant par leur position le Roi & la Cour renfermés dans Gien ; que la rareté des fourrages & le mépris que les Maréchaux avoient conçu de Beaufort & de Nemours , les avoient ainsi engagés à séparer leurs troupes ; mais que sur le bruit de l'arrivée de M. le Prince , ils devoient les réunir le lendemain & choisir un camp plus avantageux.

D'après cet avis il n'y avoit pas un moment à perdre : il falloit vain-

*Mémoires de
Chavagnac ,
p. 127 & suiv.*

*Mémoires de
la Minorité ,
p. 197 & suiv.
de Gourville ,
p. 106.*

*Histoire de
Turenne , par
Ramsai , t. I,
p. 241 & suiv.*

1652.

cre cette nuit là même. Condé fait des dispositions rapides & les exécute plus rapidement ; il marche avec sa Cavalerie , résolu de fondre sur Hocquincourt , & ensuite sur Turenne , dont la défaite livroit entre ses mains le Roi , la Reine , Mazarin & toute la Cour.

Condé précipita tellement sa course qu'il arriva au milieu de la nuit , avec un seul escadron , aux portes d'un des sept Villages où étoient cantonnées les troupes de M. d'Hocquincourt. Il attaque le Village & l'emporte en arrivant ; il vole à un second qu'il enlève avec le même succès. Cependant les fuyards avoient porté l'alarme jusques dans Bléneau. Déjà le Maréchal avoit rassemblé neuf cents chevaux à la tête desquels il espéroit arrêter le Vainqueur ; mais le Prince s'étoit saisi de trois nouveaux quartiers ; il pénétoit dans Bléneau. Le Maréchal prit le parti de l'attendre derrière un ruisseau profond & marécageux qu'on ne pouvoit passer qu'un à un sur une digue très-étroite.

Le Prince franchit le premier un ~~passage~~ passage si dangereux ; il est suivi de 1652.
 quelques Volontaires : en même- *Mémoires de*
 temps il fait sonner la charge par *Chavagnac,*
 un grand nombre de trompettes & *p. 127.*
 de timbales dont il avoit eu la pré-
 caution de se faire accompagner, &
 qui jusqu'ici n'avoient fait aucun
 usage de leurs instruments. A ces
 cris de la victoire, la Cavalerie
 d'Hocquincourt croyant avoir toute
 l'armée ennemie sur les bras, paroît
 troublée, déconcertée. Le Maré-
 chal la rassure & la conduit à deux
 cents pas de-là dans le dessein de
 ne fondre sur l'ennemi que lorsqu'il
 le verroit éparé, débandé, occupé
 du pillage.

L'imprudence du duc de Nemours
 manqua d'être encore plus funeste
 au Prince que la conduite du Maré-
 chal. Il fit mettre le feu aux mai-
 sons du Village pour servir de signal
 aux troupes qui accouroient suc-
 cessivement. Aux ténèbres les plus
 épaisses succéda la lumière la plus
 vive : Hocquincourt compte tout
 ce qui a passé le ruisseau, dont

1652. le nombre n'excédoit pas cent maîtres : il s'ébranle aussi-tôt & vient fondre sur eux avec tous ses escadrons. A la vue de l'orage, Condé rallie sa petite troupe, en forme un escadron, vole au-devant de l'ennemi, & lui épargne la moitié du chemin. Le zèle avoit rassemblé autour du Prince tout ce qu'il y avoit de Généraux & de Gens de qualité dans l'armée : il combattoit lui-même au premier rang avec Beaufort, Nemours, la Rochefoucault, Marillac, Tavanès, Gaucourt, Guitaut, Coligni, Clinchamp, Grancey-Marey, Valon, Villars-Orondate. On s'approche, on se charge à coups de pistolet sans reculer, sans plier de part ni d'autre : mais tout à coup le premier escadron d'Hocquincourt s'ouvre & fait place à deux autres qui, après de grands efforts, obligent enfin les rebelles à reculer. Condé, sans s'étonner, gagne la tête de sa troupe ébranlée, l'arrête & lui fait présenter le front à l'ennemi. Cette fière manœuvre contint Hocquincourt.

Cependant trente Maîtres de ~~l'armée~~ 1652.

l'armée du Prince avoient passé le ruisseau : Condé en forme un nouvel escadron à la tête duquel il attaque l'ennemi en flanc , pendant que le duc de Beaufort le chargeoit de front. En un instant le corps nombreux d'Hocquincourt est entamé , renversé & mis en fuite. Condé le fait poursuivre jusqu'aux portes d'Auxerre pour achever de le dissiper : en même-temps il retourne au gros de l'armée pour le conduire à Briare contre Turenne , dont le corps ne montoit guère qu'à six mille hommes. Une victoire entière alloit rendre le Parti maître du Royaume ; mais la fortune ne lui réservait pas un si grand triomphe.

Le premier objet qui frappa le Prince , à la vue des Villages en feu , fut son armée dispersée , acharnée au pillage. Il est constant que si Turenne eût paru dans cet instant de désordre & de confusion , non-seulement il eût arraché la victoire à Condé , mais il eût entièrement défait ses troupes. L'obscu-

1652.

rité de la nuit, la foiblesse & l'étonnement des siens , la prudence surtout , cette vertu d'un grand homme , ne lui permirent pas de hasarder le salut de la Cour dont il étoit devenu l'unique ressource. Il avançoit cependant au milieu des ténèbres avec toutes les précautions que l'expérience lui dictoit. Le Fai, l'un de ses Aides-de-camp, qu'il avoit envoyé à son infortuné Collègue pour savoir de lui le point où il pourroit le joindre , étoit tombé entre les mains de Condé. L'inquiétude de Turenne augmentoit , & il prit le parti de s'arrêter dans une plaine entre Ozouer & Bléneau. A l'aspect des feux qui dévoroient les Villages , & des vestiges sanglants de la déroute d'Hocquincourt , le Vicomte s'écrie : *Ah ! M. le Prince est arrivé, il est arrivé.* On avoit voulu lui persuader que la surprise du Maréchal étoit l'ouvrage de Nemours ; mais il étoit persuadé qu'une victoire si rapide ne pouvoit être que celui de Condé. Ces mots échappés au Général augmentent l'alarme & la

*Histoire de
Turenne, t. I.
p. 143.*

frayeur parmi les troupes. Les Officiers généraux l'exhortent de voler 1652.
au secours du Roi & de la Reine ; mais Turenne fortement occupé de l'idée d'arrêter l'ennemi & de rendre sa victoire imparfaite & inutile, n'oppose que le silence aux instances. Bientôt on éclate en murmures & en reproches : on le soupçonnoit presque d'agir de concert avec le Prince , dont il ne venoit, pour ainsi dire , que d'abandonner les drapeaux. Turenne n'en poursuivit pas moins sa marche , & il ne fit halte qu'à la vue d'un poste que la fortune sembloit avoir menagé exprès pour son salut & celui de la Cour.

C'étoit une plaine d'une vaste étendue à l'entrée de laquelle régnoit un bois à droite & un marais à gauche. On ne pouvoit déboucher dans la plaine du côté de Bléneau, où Condé rassembloit son armée, que par une chaussée également longue & étroite , tracée entre le bois & le marais. Turenne s'empara de la tête de la chaussée , & y porta

1652. six escadrons ; il rangea son infanterie en bataille le long du bois , à la distance d'une portée de mousquet. Le jour qui commençoit à poindre lui permettoit de discerner tous les objets.

Cependant la nouvelle de la surprise & de la défaite d'Hocquincourt étoit parvenue à Gien. Le Roi , la Reine , Mazarin éveillés aux cris de la terreur , apperçoivent des fenêtres du Château toute la côte couverte de fuyards dont la consternation annonçoit que tout étoit perdu. Le trouble , la frayeur s'emparèrent de tous les esprits ; on ne pensoit qu'à fuir : déjà les équipages filoient sur le pont ; le Roi se préparoit à passer la Loire sans savoir où il trouveroit un asyle , tant les grandes Villes étoient indignées des ravages que ses troupes avoient exercés ; tant elles détestoient le joug de l'étranger qu'Anne d'Autriche sembloit n'élever que pour braver la Nation. Mazarin, qui étoit sur le point de tomber entre les mains de l'ennemi qu'il avoit si cruel-

lement outragé , avoit peine à dissimuler ses inquiétudes & son abattement. Il n'y eut qu'Anne d'Autriche dont la fermeté ne se démentit point : elle passa à sa toilette les mêmes heures qu'elle y consacroit tous les jours ; elle parut la même à table , & il ne lui échappa rien qui ne caractérisât l'ame d'un Roi. Le calme auguste de cette Princesse au milieu d'une tempête dont les nuages la couvroient & l'enveloppoient déjà , formoit un contraste parfait avec les mouvemens agités & convulsifs de tout ce qui l'environnoit.

Néanmoins Condé hâtoit la marche de son armée ; il accouroit plein de joie , d'ardeur & de confiance : mais , si la vue des troupes de Turenne qu'il croyoit trouver épou-

*Histoire
de Turenne ,
t. I , p. 245.*

vantées & fugitives , si ces troupes rangées en bataille avec tant d'ordre & d'avantage, ne le firent pas renoncer à l'espérance de la victoire, il comprit au-moins qu'elle lui coûteroit bien cher. Turenne avoit laissé la chaussée libre ; la Cavalerie qui en défendoit la tête s'étoit réunie à l'Infanterie

1652.

rangée , comme on l'a vu , le long du bois. Condé n'eut garde de déboucher dans un chemin qui n'eût été pour lui que celui de sa défaite. Cependant , comme il n'avoit besoin que de terrain pour se former & vaincre , il jette son infanterie à droite & à gauche dans le bois , dont l'armée du Roi n'étoit éloignée que de quatre-vingts pas : un feu terrible de mousqueterie éclaircit les premiers rangs. Turenne qui n'avoit pas compté que les coups de l'ennemi dussent porter si loin , recule environ cent pas : le Prince prend ce mouvement retrogradé pour un effet de la terreur , & un commencement de fuite : persuadé qu'il touche à la victoire la plus signalée , il porte six escadrons au-delà du défilé ; l'armée entière les suit. Le Vicomte jugea qu'il étoit perdu s'il en laissoit passer davantage : soudain il fond l'épée à la main avec douze escadrons sur ceux du Prince : celui-ci n'eut que le temps de mettre le défilé entre lui & les Royalistes. Cet obstacle fatal

qui empêchoit les deux armées de se joindre , la contenance hardie du Vicomte & la rapidité de ses manœuvres , firent échouer tous les efforts du Prince ; tout se réduisit à de vives escarmouches qui durèrent toute la journée. L'artillerie du Roi , plus nombreuse , mieux servie , mieux postée par la situation des lieux , fit aussi de plus grands ravages dans les troupes du Parti ; elle lui tua ou blessa trois ou quatre cents hommes , au nombre desquels on comptoit le comte de Grancey-Marey , maréchal de camp. 1652.

Turenne recueilloit déjà les fruits de sa prévoyance & de sa sagesse : le maréchal d'Hocquincourt ne se voyant plus poursuivi , avoit enfin rassemblé les débris de son naufrage & joint son Collègue. Vers le même temps , c'est-à-dire sur le midi , le duc de Bouillon lui amena de Gien tous les Gens de la Cour en état de combattre. Ces renforts rendoient les deux armées à peu près égales ; mais Turenne n'avoit garde de tenter le sort d'une bataille : trop heureux

1652.

d'avoir arraché l'armée d'Hocquincourt à une défaite entière, & surtout d'avoir empêché la Cour de tomber entre les mains du Vainqueur ; il n'attendoit que le déclin du jour pour diriger sa retraite à Gien. Son Infanterie disparut la première ; la Cavalerie la suivit bientôt. Condé reconnut le maréchal d'Hocquincourt qui étoit venu lui-même replier les derniers postes ; il l'envoya prier d'avancer sur sa parole. Ce Général parut devant le Vainqueur, honteux, confus, humilié. Le Prince le consola & le combla de caresses, assaisonnées de quelques railleries. Hocquincourt osa rejeter la honte de sa défaite sur le Vicomte ; il l'accusoit de n'avoir pas marché assez tôt à son secours ; mais Condé dont l'avantage eût été décisif sans le génie de Turenne, plein d'estime & d'admiration pour ce grand homme, ne répondit aux plaintes injustes du Maréchal, que par des plaisanteries qui le firent rougir.

*Mémoires de
la Minorité,
p. 205.*

Tel fut le succès du combat de

Bléneau , si célèbre dans nos annales. 1652.

Anne d'Autriche déclara le soir même en présence de toute la Cour , que Turenne venoit de remettre une seconde fois la Couronne sur la tête

*Histoire de
Turenne, t. I,
p. 247.*

de son Fils. On conçoit combien ces expressions exagérées & inspirées par Mazarin , devoient rendre les Princes odieux à un jeune Monarque , si indignement prévenu & trompé.

Au-reste , le nombre des François qui périrent ce jour là ne fut pas considérable de part ni d'autre : il n'y en eut guère que six cents de tués du côté du Roi & autant de pris. Ceux-ci demandèrent avec empressement au Prince la grace de servir sous ses drapeaux ; il en forma

*Mémoires de
Chavagnac ,
p. 129.*

un régiment de Dragons qui fit des prodiges le reste de la guerre. Mais l'artillerie d'Hocquincourt , tous ses bagages , trois mille chevaux , un grand nombre d'étendarts & un butin immense enrichirent le Vainqueur qui ne perdit guère que quatre cents hommes.

Condé ramena son armée à Châtillon : le lendemain il reçut de

nouvelles dépêches du marquis de
 1652. Chavigni, dans lesquelles celui-ci
 lui mandoit que Paris alloit échap-
 per au Parti, s'il ne venoit lui-même
 contenir le cardinal de Retz & la
 Magistrature. Le Prince instruit d'ail-
 leurs eût pu douter de l'affertion de
 Chavigni ; mais l'envie de jouir des
 applaudissements que méritoit un
 voyage aussi hardi que périlleux,
 suivi d'un avantage si rapide, si
 signalé, donna un nouveau poids
 aux raisons du Marquis. Condé
 quitta son armée dans des circonf-
 tances où la victoire & la réputation
 le mettoient en état de dicter des
 Loix à la Cour tremblante & affoi-
 blie. Cette faute, la seule qu'il eût
 faite depuis qu'il avoit pris les ar-
 mes, fut l'une des principales causes
 des revers & de la décadence du
 Parti. Condé crut pourvoir au salut
 de ses troupes en amenant avec lui
 Beaufort & Nemours, dont la riva-
 lité avoit été si funeste ; mais Ta-
 vannes, Valon, Clinchamp, à qui
 il laissa le commandement de l'ar-
 mée, étoient-ils dignes d'être oppo-
 sés à Turenne ?

*Mémoires
 de Monglat,
 t. III, p. 262.*

Le Prince arriva à Paris le 11 Avril. Gaston , accompagné de tout ce qu'il y avoit de plus illustre dans la Capitale , fut au-devant de lui jusqu'à Juvisi ; mais , dans le temps qu'il le combloit de carresses & d'éloges , son cœur étoit cruellement dévoré de jalousie & de chagrin : l'éclat de Condé le fatiguoit , l'éclipsoit ; sa présence étoit l'écueil de son autorité. Déjà il avoit recommandé au cardinal de Retz de susciter au Prince tous les dégoûts dont la haine , la malignité , l'envie & l'intrigue sont capables. Gondi n'avoit pas besoin d'être pressé sur cet article ; son audace augmentoit à proportion de ses dignités ; il prit des mesures avec le maréchal de l'Hôpital & M. le Fèvre de la Barre , Prévôt des Marchands , pour fermer les portes de la Capitale à Condé , sous prétexte que , ses armes ayant été condamnées , par le Roi & le Parlement , on ne devoit pas recevoir un rebelle. Mais la victoire de Bléneau l'avoit justifié aux yeux de la multitude. La réputation du Prince

1652.

Mémoires de Retz , t. III , p. 144.

Mémoires de Talon , tom. VIII , p. 130.

1652. absent l'emporta, & il ne resta au Cardinal que le regret & la honte d'avoit pris des mesures devenues ridicules par l'événement.

Ibidem.
pag 136, &
surv.

Le lendemain de son entrée à Paris, Condé, accompagné du duc d'Orléans, de MM. de Nemours, de Beaufort & de la Rochefoucault, se rendit au Palais. Ce Prince, déclaré quelques mois auparavant criminel de lèse-Majesté, prit séance au milieu des Juges de la Nation, & se réhabilita ainsi lui-même.

Ce nouveau triomphe sur les Loix fut pourtant mêlé de quelque amertume. M. de Bailleul, qui, en l'absence de Matthieu Molé, présidoit au Parlement, dit tout haut qu'il étoit pénétré de douleur en voyant dans le sanctuaire de la Justice un Prince qui avoit encore les mains teintes du sang des Sujets de S. M.

Mémoires de
Retz, t. III,
p. 146.

Ce reproche, il est vrai, fut désavoué tout d'une voix. Les jeunes Magistrats s'écrièrent que M. le Prince n'avoit point défait les troupes de S. M., mais celles que le cardinal Mazarin avoit fait entrer en

France malgré les arrêts du Parle-
ment. Condé prit ensuite la parole; 1652.

il dit « qu'il n'avoit quitté le camp
» que pour rendre de solennelles
» actions de grâces à la Compagnie
» de la surseance qu'elle lui avoit
» accordée au sujet de la déclaration
» publiée au nom du Roi contre
» lui; que loin de vouloir troubler
» le repos du Royaume, il n'en
» avoit jamais respiré que le bon-
» heur & la gloire; que malgré l'in-
» gratitude, les fers & la proscrip-
» tion dont on avoit payé ses tra-
» vaux & ses services, il étoit tou-
» jours prêt à répandre jusqu'à la
» dernière goutte de son sang pour
» le Roi & la Patrie; qu'il ne cher-
» choit dans les périls de la guerre
» que les avantages de la paix; qu'il
» mettroit les armes bas dès que
» Mazarin seroit sorti du Royaume,
» & que les Déclarations émanées
» du Trône & les Arrêts de la Com-
» pagnie publiés contre lui, au-
» roient été exécutés ». Ce petit
discours fut reçu avec transport :
le Président Novion interrompit les

*Manuscrits
de l'Hôtel de
Condé.*

1652.

*Mémoires
de Talon ,
t. VIII,
p. 140.*

applaudissements en rendant compte du mépris avec lequel la Cour avoit refusé d'entendre les remontrances dont la Compagnie l'avoit chargé. Dans cet instant là même , arrive un ordre du Roi qui enjoint au Parlement de lui envoyer les informations faites contre le Cardinal , & d'enregistrer sur le champ une nouvelle Déclaration qui supprimoit celle du 6 de Septembre 1651. C'étoit annuler , révoquer , anéantir toutes les procédures faites contre le Ministre. Ce coup d'autorité ne produisit que de l'aigreur : la Capitale s'accoutuma à regarder Condé comme le défenseur de la liberté publique.

Cependant les suffrages n'étoient pas tellement réunis en sa faveur , qu'il ne se vît souvent en but aux contradictions de l'envie : & sur-tout aux éclats de zèle des Chefs de la Magistrature qui , emportés loin de leur sphère par les intrigues de la Fronde , les malheurs & les circonstances du temps , déploroient l'égarément des esprits & les calamités

de la guerre. On proposa à la Cham-
bre des Comptes, en présence du 1652.

Prince, de ne point faire parvenir
de remontrances au Trône qu'il n'eût
donné l'exemple de la soumission. *Mémoires de
Retz, t. III,
p. 150.*

Le premier Président de la Cour des
Aides, M. Amelot, alla plus loin :
il lui dit en face qu'il étoit étonné
de voir assis sur les fleurs-de-lys un
Prince qui, après avoir si souvent
triomphé des ennemis des fleurs-de-
lys, s'étoit ligué avec eux ; qui,
tout sanglant encore de la défaite
des troupes du Roi, sembloit ne
s'être rendu dans des lieux pleins
de la Majesté suprême, que pour faire
trophée de sa victoire. Il n'y avoit
presque point de jour que Condé
n'éprouvât des dégoûts encore plus
cruels. Cependant ce Prince, qu'on
a peint si fier, si emporté, à qui
il étoit si aisé de se venger, ne pou-
voit se résoudre à la plus légère
violence. L'impunité enhardit les
gens dévoués à la Cour & au car-
dinal de Retz : bientôt les particu-
liers, non contents de lui résister
osèrent l'attaquer & le déchirer pres-
que ouvertement.

Ibidem.

1652.

Il est sans doute de la prudence d'un Chef de Parti, de souffrir ou de dissimuler tout ce qu'il ne peut réprimer sans un danger éminent ; mais aussi quand il s'agit de conserver une autorité précaire & chancelante, il doit quelquefois avoir recours à des coups de vigueur : un seul frappé à propos, l'expulsion d'un seul ennemi, eût contenu les plus hardis. Condé se fût vu le maître des Compagnies, de la Capitale, du duc d'Orléans, du cardinal de Retz même ; mais il avoit toujours regardé la qualité de Chef de Parti comme un titre odieux & indigne de lui. Il ne s'étoit jetté dans la faction que forcé par les conjonctures les plus fatales, & pour trouver un port au milieu de tant d'orages.

Idem.

*Mémoires
de Talon,
t. VIII ; de
Joli, t. II.*

Il s'en falloit bien que ses Partisans témoignassent autant de patience & de modération ; les obstacles les irritoient. Las de voir les desseins du Prince traversés, combattus & souvent déconcertés par des hommes qui ne savoient faire ni la guerre ni la paix, ils n'avoient pas honte

de soulever le Peuple contre la Magistrature. Condé avoit beau dés-
avouer ces excès honteux & deman-
der lui-même la punition des cou-
pables, on n'en affectoit pas moins
de le faire passer pour l'auteur des
séditions qui s'élevoient presque tous
les jours.

1652.

Dans ces circonstances, Condé, ayant à gouverner les Compagnies dont la gloire & l'autorité périf-
soient au milieu de la discorde & des
armes; à réprimer le cardinal de
Retz, dont les troubles nourrissoient
& augmentoient l'audace & l'ambi-
tion; à ménager le duc d'Orléans,
dont l'incertitude & la foiblesse cau-
sèrent enfin la chute du Parti; &
à conduire une faction qui en étoit
moins une que l'assemblage de plu-
sieurs, Condé, dis-je, ne savoit
qu'elle route suivre à travers tant
d'écueils. S'il sort de Paris pour com-
battre Turenne en rase campagne,
qui lui répondra que Paris n'ouvrira
pas ses portes au Roi? Si au con-
traire il va prendre le commande-
ment d'une armée dont la moitié

1652. dépend de Gaston , n'est-il pas en droit de craindre que ce Prince , dont il connoît la légèreté & l'inconstance , ne rappelle ses troupes & ne le livre à la merci de l'ennemi ?

*Mémoires de
Retz , t. III,
p. 150.*

Un fardeau si pénible , des travaux si ingrats , si infructueux , étonnoient & déconcertoient le Prince ; il sentit renaître son inclination pour la paix : mais ses ennemis lui firent encore un crime de ce desir , & sur-tout du sacrifice qu'il faisoit de sa haine contre le Ministre. Ses Négociations avec la Cour ne lui nuisirent pas moins auprès des factieux que les intrigues de Retz , les fourberies de Mazarin , la foi chancelante du duc d'Orléans , & l'incertitude du Parlement.

Ibidem.

Cependant les Citoyens les plus distingués étoient assemblés pour délibérer sur les moyens de rétablir la paix , la concorde & l'ordre dans le Royaume. Quatre cents Députés des Compagnies Souveraines , des Communautés Séculières & Régulières & du Corps des Marchands , remplissoient

remplissoient la Grande Salle de l'Hôtel-de-Ville. Quatre Conseillers 1652.

de la Grand'Chambre reçurent à la porte le duc d'Orléans & le Prince, & les conduisirent à des fauteuils qu'on leur avoit préparés sous un dais. Gaston porta la parole le premier, & s'en acquitta avec beaucoup de dignité : Condé harangua aussi la Compagnie, & lui promit de joindre ses troupes à celles du Roi, dès que le cardinal Mazarin auroit rempli les vœux de la Nation en sortant du Royaume, & de ne remettre l'épée dans le fourreau qu'après avoir obtenu une paix nécessaire au-dedans, & avantageuse au-dehors. Les deux Princes se retirèrent ensuite.

*Mémoires de
Joli, t. II,*

On ouvrit les avis les plus sanglants contre le Cardinal. Il paroît que la haine publique avoit pénétré jusques dans les Cloîtres les plus austères, car personne n'opina avec plus de chaleur & d'animosité que les Chartreux. Un Apothicaire fut d'avis d'écrire à toutes les Villes du Royaume pour les inviter à s'assembler à l'exemple de la Capitale, & à faire les

1652.

*Mémoires
de Talon ,
t. VIII ,
p. 147.*

remonstrances les plus vigoureuses au Roi contre le perturbateur du repos public. Son opinion alloit prévaloir lorsqu'un Magistrat représenta que cette union des Villes renouvellerait aux yeux de la postérité l'idée funeste & terrible de la Ligue. Il n'en fallut pas davantage pour modérer le zèle de l'Assemblée ennemie , à la vérité , de Mazarin mais invinciblement attachée à la personne du jeune Monarque. Il fut arrêté qu'on s'en tiendrait à des remonstrances au Roi de la part de toutes les Compagnies établies dans la Capitale : on en verra le succès lorsqu'on aura jetté les yeux sur les opérations militaires.

*Histoire de
Turenne, t. I,
p. 248.*

Le départ de Condé de l'armée l'avoit plus affoiblie que la perte d'une bataille. Turenne, fidèle au plan de Mazarin de fixer le théâtre de la guerre civile aux environs de Paris , pour en inspirer l'horreur & le dégoût aux Habitants , quitta Gien dès que le Prince eut pris la route de la Capitale. Il conduisit le Roi à Auxerre ; de là , à Sens &

ensuite à Corbeil. Le succès de ~~_____~~ 1652.
cette marche de plus de quarante
lieues, dans laquelle il eut trois
rivières à passer à la vue de Ta-
vanes qui le suivoit, le combla
de gloire. Tavanès se jeta sur la
ville d'Etampes, où il trouva tous
les bleds de la Beauce en magasin :
il y en avoit assez pour faire sub-
sister une armée pendant plus de
deux ans.

Mais Turenne frappoit un coup
plus décisif en campant à Chatres,
aujourd'hui Arpajon, d'où il cou-
poit la communication de Paris avec
l'armée des Princes. Condé enfermé
dans la Capitale, sans argent, sans
troupes, se trouvoit à la merci des
cabales qui lui étoient opposées. Il
n'eût tenu dès-lors qu'au Cardinal
d'entrer à Paris sous les pas du Roi ;
un Parti puissant, composé de plu-
sieurs Magistrats & des Citoyens les
plus riches, ne demandoit qu'à l'in-
troduire : mais ce Ministre naturelle-
ment circonspect, n'osa tenter un
coup dont le succès ne lui paroissoit
pas infaillible. Il préféra le séjour

244 HISTOIRE DE LOUIS II,
de Saint - Germain - en - Laye.

1652.

*Mémoires de
Retz ; de Ta-
lon ; de Joli ;
de Némours ;
de la Minori-
té ; de Moes-
ville, &c.*

C'est là que le Roi donna Audience aux Députés des Compagnies qui allèrent successivement faire entendre aux pieds du Trône le cri de la Nation. Mais ils eurent beau conjurer la Reine d'éloigner le Cardinal , en lui protestant que la Capitale entière n'attendoit que la disgrâce de cet étranger pour tomber à ses genoux. Anne d'Autriche demeura inflexible : elle aima mieux hasarder l'Etat que la fortune de son Ministre.

Cependant Condé , réduit à quelques misérables recrues , se hâta de les jeter dans Saint-Cloud , dans Neuilli , dans Charenton pour écarter Turenne des Fauxbourgs de la Ville : mais c'étoit moins par la terreur des armes que par les rigueurs de la faim , que la Reine avoit entrepris de dompter Paris. Elle abandonna la Campagne aux ravages les plus terribles. Le Parlement , sensible aux maux publics, proposa aux Chefs des deux Partis d'éloigner leurs troupes de dix lieues

de la Capitale. Condé y consentoit, mais Mazarin n'avoit garde d'accepter un parti qui suspendoit & éloignoit sa vengeance. 1652.

Jusqu'ici tous les efforts des deux Partis n'avoient abouti qu'à aggraver les calamités des Peuples. Les pertes & les succès étoient balancés ; on pouvoit traiter de part & d'autre sans honte, & presque sur le pied de l'égalité. Les Princes envoyèrent à S. Germain le duc de Rohan, le marquis de Chavigni & M. Goulas, Secrétaire des commandemens de S. A. R. pour négocier. Gaston ne demandoit que l'exil du Cardinal. Condé, lié par des traités avec la Guienne, l'Espagne & beaucoup de Seigneurs, avoit de grands intérêts à ménager ; & la Reine ne lui eût guères accordé volontiers que l'ampistie.

*Mémoires de
la Minorité,
p. 211.*

Condé n'avoit rien tant recommandé à ses Agens que de ne point communiquer avec le Cardinal ; mais la première démarche qu'ils firent fut de s'aboucher avec lui. Pendant que le Prince & Gaston

1652.

*Mémoires de
Retz, t. III,
p. 164 & suiv.*

protestoient tous les jours en plein Parlement de ne point signer de traité dont le premier article ne fût l'exil de Mazarin, celui-ci jouissoit du plaisir de donner en spectacle les négociateurs des Princes, conférant avec lui & le traitant en premier Ministre. Chavigni fit plus, il oublia tous les intérêts de Condé pour ne s'occuper que des siens ; il réduisit toutes les prétentions du Parti à l'établissement d'un Conseil de Régence, semblable à celui que Louis XIII avoit institué par son testament pendant la minorité de son fils. C'est à cette unique condition qu'il promettoit d'arracher les armes des mains des Princes, & d'obtenir d'eux de négocier la paix générale avec le Cardinal. Après la conclusion de ce grand ouvrage, le Cardinal devoit revenir en France avec ses titres & son pouvoir. La conduite de Chavigni étoit d'autant plus révoltante, que Condé s'étoit réservé à lui-même & au duc d'Orléans, la gloire de donner la paix à l'Europe. Il désavoua

son infidèle Négociateur ; mais il ne conserva encore que trop de confiance pour un homme qui lui avoit fait perdre les fruits de la victoire de Bléneau ; dont l'ambition, la vanité & la timidité régloient toutes les démarches ; qui, tantôt demandoit qu'on poursuivît la guerre civile à outrance, & qui tantôt vouloit qu'on implorât la clémence du Roi à genoux.

La Négociation de Chavigni étoit à peine échouée que le Prince en proposa une nouvelle. Condé expliquoit ses prétentions sans détour ; il parloit en maître, & protestoit que, ce jour expiré, il n'écouteroit plus rien de la part de la Cour : voici les conditions qu'il exigeoit.

Mémoires de Gourville, t. I, p. 110.

1° Que le cardinal Mazarin eût à sortir ce jour là même du Royaume pour se retirer à Bouillon.

Mémoires de la Minorité, p. 213.

2° Que M. le duc d'Orléans & M. le Prince fussent chargés par le Roi de terminer la guerre avec l'Espagne, à des conditions honorables pour la France.

3° Qu'on donnât à M. le prince

1652. de Conti le Gouvernement de Provence à la place de celui de Champagne.

4° Qu'on accordât celui d'Auvergne au duc de Nemours.

5° Au duc de la Rochefoucault, ceux de Saintonge & d'Angoumois; ou bien une somme de cent vingt mille écus, avec un brevet d'honneur, tel qu'en jouissoient les Maisons de Luxembourg, de Foix, de Rohan & de Bouillon.

6° Qu'on honorât le prince de Tarente de la même distinction, & qu'on le dédommageât des pertes qu'il avoit essuyées à la prise & à la démolition de Taillebourg.

7° Qu'on rétablît le duc de Rohan dans son Gouvernement d'Anjou, & qu'on y ajoutât le pont de Cé avec le ressort de Saumur.

8° Qu'on accordât au maréchal de la Force le Gouvernement de Bergerac & de Sainte Foi, & la survivance au marquis de Castelnau son fils.

9° Que les comtes de Marfin & d'Oignon fussent honorés du bâton

le Maréchal de France ; le marquis de Montespan du titre de Duc & Pair, & le marquis de Silléri d'un brevet de Chevalier des Ordres du Roi. 1652.

10° Que le Président Viole eût l'agrément d'une charge de Secrétaire d'Etat , ou de Président à Mortier.

11° Qu'on diminuât les Tailles de Guienne.

Moyennant tous ces avantages, Condé promettoit de mettre les armes bas & de consentir au retour du Cardinal en France , à son rétablissement , & à toutes les graces dont S. M. voudroit le combler. On voit que si le Prince demandoit beaucoup pour les autres, il ne se réservoit pour lui-même que la gloire de donner la paix à l'Europe.

Soit que Mazarin fût étonné du ton fier de Condé , soit qu'il désespérât de maintenir sa fortune tant qu'il auroit à combattre un ennemi si formidable, il accepta toutes les conditions qui lui étoient imposées. On alloit signer, lorsque l'intérêt

Ibidem.

250 HISTOIRE DE LOUIS II,
d'un particulier l'emporta sur le bien
Public.

1652.

Le duc de Bouillon n'avoit abandonné le Prince que pour obtenir de la Reine un dédommagement immense de la Principauté de Sedan. Le duché d'Albret, qui faisoit partie du patrimoine de la Maison de Condé, lui avoit été promis. Le Duc, craignant de n'être jamais satisfait sur sa prétention, à moins qu'on en fit un article du traité, pria le Cardinal de ne le point signer que le duché ne lui eût été cédé. Condé ne demandoit pas mieux que de le remettre au Roi, moyennant un équivalent.

Cependant le traité, dont toutes les conditions étoient arrêtées, transpire, & les factions opposées au Prince, jalouses de son autorité, se réveillent. Le cardinal de Retz, dont la paix alloit enchaîner les talents dangereux, qui ne cherchoit dans la guerre que la perte de Mazarin & celle de Condé; Chavigni dont les vaines espérances tant de fois trompées, ne ralentissoient ni l'inquiétude

Idem

ni l'ambition, agirent auprès du duc d'Orléans avec tant de succès, qu'ils lui firent honte d'un traité qui couvrait le Parti de gloire. Le foible Gaston écrivit à Mazarin qu'il vouloit rendre le calme au Royaume sans qu'il en coûtât rien au Roi ; qu'il iroit trouver S. M. à S. Germain, & qu'il donneroit lui-même l'exemple de la soumission. Il n'en fallut pas davantage pour rendre Mazarin à lui-même : l'édifice de la paix s'écroula encore une fois.

Mais la Cour attendit vainement le duc d'Orléans à Saint-Germain : Gondi n'avoit garde de lui permettre de terminer des troubles qui cimentoient sa grandeur : cependant la haine éclate avec une nouvelle fureur entre Condé & Retz. Le premier attribue toutes les démarches du Prélat à des trahisons déjà récompensées par le chapeau de Cardinal : il l'accuse de Mazarinisme auprès du Parlement & du duc d'Orléans. Celui-ci récrimine à son tour : il soutient que M. le Prince n'a point entamé de négociation avec

1652. la Cour, dont le rétablissement de Mazarin n'ait été la première condition ; que pendant qu'il amusoit les Compagnies de l'espérance de chasser du Royaume l'ennemi de la Nation , il autorisoit ses Agens à traiter publiquement avec lui. La guerre de plume , suspendue depuis près d'un an , reprit une nouvelle vigueur. Le Public fut inondé de pièces satiriques , ouvrages de la passion , de la calomnie & de l'animosité. Condé eut le courage de dévorer tout ce qui se publioit de plus fâcheux contre lui : le trait suivant prouve combien il en favoit profiter.

*Mémoires de
Retz , t. III,
p. 160 & suiv.*

Un jour qu'il étoit profondément occupé d'une de ces brochures , Marigni entra dans son cabinet sans qu'il s'en apperçût. Marigni , l'un des plus beaux esprits du temps , n'avoit pas moins bien servi le Parti par ses ouvrages , que Tavanès ou Marfin par leur épée. Ce Gentilhomme prit la liberté d'interrompre le Prince : *Il faut , Monseigneur , lui dit-il , que le livre que V. A. tient*

entre ses mains soit bien intéressant, ~~puisqu'il l'attache si fort.~~ **1652.**
 Oui, répondit Condé, il m'intéresse vivement ; il me fait connoître mes fautes & mes défauts dont mes amis n'osent me parler. En même temps il lui montra le livre intitulé : *le vrai & le faux du prince de Condé & du cardinal de Retz*, dans lequel il s'en falloit bien que l'Auteur eût ménagé Condé.

Prioli de rebus Gallicis, Lib. XII.

Cette modération si rare, si magnanime dans un jeune Prince, dans un Chef de Parti, ne brilla jamais avec tant d'éclat que dans des conjonctures où il avoit tant d'insultes à repousser & à venger. On lui proposoit tous les jours d'éteindre cette guerre dans le sang de son ennemi. Condé, non content de rejeter avec une vertueuse indignation des conseils si odieux, veilloit pour ainsi dire lui-même à la sûreté du cardinal de Retz. Il apprit qu'un Gentilhomme de son Parti, appelé Augerville, étoit venu exprès de Guienne pour le délivrer du Prélat, & que l'assassin attendoit sa victime dans la rue de Tournon. Aussi tôt

Mémoires de Retz, t. III, p. 278.

1652.

Condé, ne prenant conseil que de sa générosité, vole dans la rue & joint le Gentilhomme. *Augerville*, lui dit-il en lui jettant des regards enflammés & menaçants, *si dans deux heures vous êtes encore à Paris, je vous fais pendre.*

*Ibidem.
& suiv.*

Quelques jour après le Prince passant auprès du Palais-Royal, entouré de ses Gardes & de sa Cour, le duc de Rohan l'aborde, empressé, ardent, *Je viens de laisser*, lui dit-il, *le cardinal de Retz à l'Hôtel de Chevreuse presque seul : votre bonne fortune le livre entre vos mains : enlevez, châtiez un homme dont l'insolence & l'audace nous ont été si funestes.* Monsieur, lui répondit Condé en riant, *le cardinal de Retz est toujours trop fort ou trop foible, & il continua son chemin. Il eût rougi d'une victoire sur un Prêtre sans armes.*

Cependant Gaston, au lieu de concourir au succès d'un Parti dont il étoit reconnu le Chef, ou bien de donner, comme il l'avoit promis, l'exemple de la soumission, ne faisoit qu'étaler le spectacle d'une foi-

blesse honteuse. Sans cesse environné ~~de Condé & de Retz~~, qui se succé- 1651.
doient mutuellement auprès de lui,
il recevoit tour-à-tour, & souvent
dans le même jour, les impressions
les plus contraires. On le voyoit
passer continuellement de la chambre
où étoit renfermé le Cardinal dans
le cabinet où l'attendoit le Prince,
éprouvant des agitations différentes,
selon les divers mouvements dont
il venoit d'être affecté. Il n'étoit
pas aisé de conjecturer quelles réso-
lutions il prendroit, il l'ignoroit
lui-même; mais il étoit aisé de pré-
voir qu'il n'en formeroit que de
funestes à lui-même & aux autres.

Ibidem.

Une nouvelle négociation avoit
déjà succédé à celle qui venoit d'é-
chouer. D'après l'expérience fatale
que Condé avoit faite tant de fois
des ruses du Cardinal, on est étonné
de voir un Prince, dont le génie
étoit si vif & si perçant, l'ame si
fière, se prêter aux insinuations ar-
tificieuses de Mazarin. Mais il ne
faut point perdre de vue qu'il n'a-
voit pris les armes que malgré lui;

1652.

que, loin de vouloir détruire ou limiter l'autorité Royale, il en eût été l'appui le plus ferme sans l'ingratitude du Ministre. Quels avantages n'avoit donc pas le dépositaire de la Puissance suprême, sur un Chef de Parti qui gémissoit de l'être ? Mazarin, le premier homme, sans contredit, de son siècle & de son pays pour donner des espérances, jeter des lueurs, proposer des tempéramens, trouver des moyens, s'éloigner, se rapprocher, profita admirablement des circonstances : il engagea le Prince dans un abîme de négociations dont on apperçoit à peine le fil & l'issue. Richelieu eût regardé ces avances comme foibles, honteuses & indignes du trône : Mazarin, peu délicat sur les moyens, les envisageoit comme le chef-d'œuvre de l'art & de la politique. Elles lui donnoient le temps d'accabler son ennemi du poids de l'autorité Royale, qui prévaut toujours à la longue dans les Etats bien constitués.

Ibidem.

Le comte de Gaucourt, issu d'une

des plus anciennes & des plus illustres Maisons du Royaume, qui servoit également Condé dans les armées & le cabinet, Négociateur infatigable, fut chargé des pouvoirs du Parti. On convint des principaux articles; mais l'opiniâtreté avec laquelle Mazarin insista, chicana sur les plus légers, ne décélèrent que trop son ame fausse. L'espérance de la paix s'évanouit encore.

Elle paroissoit désespérée lorsqu'une dame jugea qu'un si grand bien devoit être l'ouvrage de la beauté & des graces : d'autres femmes s'étoient rendues célèbres par des cabales & des passions redoutables. Les malheurs de la France étoient le fruit odieux & amer de leurs intrigues, de leurs caprices & de leurs rivalités. La duchesse de Châtillon aspirait à une gloire plus pure; heureuse si l'amour seul de l'Etat l'eût guidée; mais la vanité, le ressentiment, l'intérêt n'eurent pas moins de part à un projet d'ailleurs si noble que le patriotisme. Elle brûloit d'envie de faire voir aux

Mémoires de la Minorité,
p. 222.

1652. yeux de l'Europe l'empire que ses charmes , soutenus de l'art le plus séducteur , lui avoient acquis sur l'amie d'un Héros si long-temps indocile au joug de l'amour. Elle vouloit en même temps se venger de la duchesse de Longueville qui avoit tenté de lui enlever la conquête du duc de Nemours , en privant la Sœur de la confiance du Frère ; en dictant un traité qui la réduisit à passer le reste de ses jours avec un époux qu'elle haïssoit enfin , la terre de Marlou , dont elle venoit d'obtenir le don du Prince , n'étoit pas le seul avantage qu'elle dût se promettre de ses soins. Quelles graces , quels bienfaits n'étoit-elle pas en droit d'attendre de la Cour , si à tant d'alarmes , de périls & d'orages , elle faisoit succéder le calme de la paix.

La confiance de Condé & sa complaisance furent sans bornes : il lui remit sans réserve tous ses intérêts & ceux de ses amis. Quand Minerve seroit descendue du Ciel , une branche d'olivier à la main , elle n'eût

pas été reçue à Saint-Germain avec plus d'honneur que la Duchesse. 1652.

La Cour, inquiète des suites d'une guerre qui consumoit les forces de l'Etat, & la réduisoit à être spectatrice des progrès des Espagnols, la combla de carresses & de distinctions ; Mazarin renchérit encore sur cet accueil : mais à la lecture des pouvoirs de la Négociatrice, le Ministre, étonné, confondu de leur étendue, & jugeant des autres par lui-même, ne put croire le cœur du Prince susceptible de si grands sacrifices : il écouta cependant la Duchesse & la combla des promesses les plus magnifiques ; mais il la trompoit comme il avoit fait tant d'autres.

Pendant que Madame de Châtillon, de retour à Paris, remplissoit l'ame de son Amant des illusions les plus agréables ; lorsque Condé croyoit être à la veille de pacifier le Royaume & de le gouverner, Mazarin, par ses manœuvres ; Turenne, par ses exploits, ne pensoient qu'à le lui faire abandonner.

1652.

Nous avons laissé l'armée des Princes renfermée entre les murs d'Etampes, perdant les fruits de la victoire de Bléneau dans l'inaction & la mollesse, & laissant Turenne, maître de la campagne, désoler à son aise les environs délicieux de la Capitale.

*Mémoires de
Mademoiselle
de Montpen-
sier, t. II,
230 & suiv.*

Cependant Mademoiselle, fière d'avoir soumise, presque seule, la ville d'Orléans & de l'avoir conservée au Parti, avoit pris la route de Paris pour y jouir de la reconnaissance de Condé & des applaudissements de la Faction. L'armée des Princes qu'elle rencontra lui prodigua des honneurs qui ne sont dus qu'au trône. Mesdames de Fiesque & de Fontenac, qui avoient partagé avec elle les fatigues & les dangers de cette expédition, participèrent aux hommages qu'on lui rendoit. On les reçut Maréchales de Camp à la tête de l'armée avec les distinctions les plus capables de flatter la vanité.

Mais pendant que Tavares donnoit aux étrangers qui servoient sous

lui la plus haute idée de la galanterie françoise, Turenne méditoit de la lui rendre funeste sous prétexte d'accueillir Mademoiselle avec les mêmes honneurs que le Parti contraire, il range une partie de son armée en bataille dans une vaste plaine, entre Etampes & Chartres. Cependant il part, suivi de l'autre, dans l'espérance de surprendre l'ennemi au milieu du désordre & de la débauche, inséparables alors d'une fête militaire. Une marche rapide, des chemins détournés, les ombres de la nuit, un profond silence, la fortune d'accord avec la prévoyance, tout seconde son entreprise. Mademoiselle étoit à peine sortie d'Etampes par la porte de Paris, que Turenne, qu'on croyoit à Chartres, paroît à la porte d'Orléans, fond sur un grand corps de rebelles, le presse, l'enfonce, le précipite dans un fauxbourg où il acheve de l'écraser. Tel fut le réveil terrible qui succéda au songe le plus agréable. Deux ou trois mille hommes, presque tous Allemands, passèrent des

bras de la débauche dans ceux de
1652. la mort.

Histoire de Turenne, t. I, p. 252. Cependant une faute de M. d'Hocquincourt mettoit Tavanès à portée de réparer un si grand désastre. Le Maréchal avoit pris les devants avec l'avant-garde de l'armée Royale ; il étoit déjà à Etrich que son Collègue n'avoit pu encore arracher le Soldat du pillage. Tavanès n'avoit qu'à sortir avec son armée par la porte de Paris , il coupoit les troupes ennemies & battoit les deux Maréchaux l'un après l'autre. Mais ce coup d'œil , cette résolution rapide & décisive qui caractérisent le grand homme de guerre , manquoient à Tavanès ; il avoit plus de valeur que de génie. Il laissa le Vicomte rassembler tranquillement son arrière-garde , & ne le poursuivit que lorsqu'il ne pouvoit plus l'empêcher de joindre Hocquincourt : il lui tua cependant six ou sept cents hommes dans sa retraite ; foible dédommagement de la perte qu'il avoit essuyée , & sur-tout de la victoire éclatante qu'il avoit laissée si honteusement échapper.

L'imprudence du maréchal d'Hoc-
quincourt fit tant d'impression sur 1652.

Mazarin qu'il résolut de ne confier qu'au sage & fortuné Turenne le soin glorieux de terminer la guerre civile. Le premier eut ordre de se rendre sur les frontières de Flandres pour observer les mouvements des Espagnols ; l'autre demeura à la tête d'une armée de douze mille hommes, la plus aguerrie de l'Europe. La désertion, la débauche, le désastre dont on vient de rendre compte, avoit réduit celle des Princes à huit mille hommes qui ne se croyoient en sûreté qu'à la faveur des murs d'Etampes. C'étoit dans cette poignée de Soldats mal payés que consistoient toutes les forces du Parti en-deçà de la Loire.

Pendant ce temps-là la Cour resserroit de plus en plus la Capitale pour lui faire ressentir plus vivement le poids & les incommodités de la guerre. Condé, faute de troupes, ne pouvoit arrêter ces petits succès : il avoit eu peine à trouver dans Paris deux cents hommes de recrues qu'il avoit éta-

1652. blis dans le poste de Saint - Cloud.

1652. Mazarin envoya Messieurs de Miossens & de S. Maigrin avec des troupes réglées & de l'artillerie pour les chasser. Condé haranguoit le Parlement lorsqu'il apprit cette nouvelle. Sur le champ il monte à cheval , parcourt les principales rues de la Ville , & invite les Habitants à le suivre. Tout ce qu'il y avoit de Gens de qualité à Paris en état de combattre le joignirent au Bois-de-Boulogne au nombre de trois cents chevaux , & ils furent suivis de dix mille Bourgeois. L'ennemi déjà repoussé devant Saint-Cloud n'osa les attendre. Condé voyant briller le zèle , la joie & l'ardeur des Parisiens , résolut d'en profiter ; il les conduisit à Saint-Denis où il y avoit une garnison de trois cents Suisses. Il n'arriva aux portes de la Ville qu'à la chute du jour ; mais à la première décharge de mousqueterie la Noblesse qui environnoit le Prince fuit épouvantée & jette le désordre & la frayeur dans l'Infanterie qui la soutenoit. Jamais il n'y eut de déroute

*Mémoires de
la Minorité ,
p. 298 & 9.*

déroute plus infâme. Condé de-
meura lui septième sur le bord du

1652.

fossé ; malgré cette désertion , il entra le premier dans la Ville à travers quelques vieilles breches : son courage arrêta les fuyards qui , ne se voyant pas poursuivis , revinrent d'eux-mêmes auprès de leur Général , alléguant chacun une raison particulière de leur terreur panique. Condé tourna l'affaire en plaisanterie : cependant il força , en moins de deux heures , la garnison qui s'étoit réfugiée dans les Tours de l'Abbaye , & épargna à la Ville , emportée d'assaut , les horreurs du pillage. Le Prince eût rougi de compter cette conquête au nombre de ses exploits. Cependant il ne tint pas aux Bourgeois qui l'avoient suivi qu'on ne lui déferât les honneurs du triomphe. Fier de pouvoir se vanter d'avoir été à la guerre avec le grand Condé , le Parisien faisoit retentir toute la Ville des éloges de son Général ; il vantoit son courage invincible avec d'autant plus

1652.

d'intérêt qu'il le citoit pour témoin de sa propre valeur & des prétendus périls qu'il avoit effuyés. Les victoires de Rocroi & de Lens avoient peut-être moins frappé la multitude que la prise de Saint-Denis emporté à ses yeux , tant il est vrai que le hasard , les préjugés , le bonheur des circonstances , l'enthousiasme , donnent souvent plus de part à la faveur populaire que les talents les plus rares , & les plus belles actions.

Mais l'ardeur du Peuple ne se soutint pas long-temps. Saint-Denis, attaqué par les troupes du Roi, résista pendant trois jours sans qu'il fût possible au Prince d'arracher, pendant ce temps-là , les Parisiens de leurs foyers. Une course militaire avoit épuisé leur zèle & consumé leur vigueur.

Pendant ce temps-là , Turenne formoit le projet d'enfouir dans Etampes les forces & les espérances du Parti. L'entreprise étoit hardie ; il s'agissoit d'assiéger une armée.

presque égale : mais le partage du commandement entre Tavanès *, Valon & Clinchamp, leur jalousie mutuelle, leur inexpérience, la disette des fourages, la situation d'Etampes commandé de tous côtés par des hauteurs; la foiblesse de la Place qui n'étoit défendue que par un simple mur, dont les Généraux avoient négligé de réparer les brèches; & bien plus encore la réputation que l'audace du projet devoit donner aux troupes du Roi : voilà les raisons qui conduisirent devant Etampes un Général dont les mesures étoient presque toujours couronnées par le succès.

Ce siège célèbre fixa les yeux de la France. L'inquiétude, la crainte, l'impatience, l'espérance partageoient & agitoient tous les esprits : les ennemis de Turenne condamnoient son entreprise comme téméraire; ils prédisoient que les

*Histoire de
Turenne, t. I,
p. 255.*

* Le premier commandoit les troupes du Prince, le second celles du duc d'Orléans, & le troisième les auxiliaires des Pays-Bas.

1652.

murs d'Etampes seroient le terme de ses victoires & l'écueil de sa réputation : mais Condé , plus digne de juger un grand homme , pensoit autrement. Il ne perdit pas un instant pour obtenir de l'Espagne une armée capable de sauver le Parti , dont la destinée étoit renfermée dans Etampes.

Jusqu'ici Madrid ne lui avoit fourni que des secours rares & foibles , plutôt pour entretenir le feu de la guerre civile , que pour l'aider à vaincre. La crainte d'un événement décisif, qui obligeroit la Reine à céder aux dures loix de la nécessité , & à remettre toutes les forces de la France entre les mains d'un Prince qui avoit déjà porté des coups mortels à l'Espagne , la faisoit fremir. On avoit déjà agité dans un Conseil , tenu à Bruxelles , s'il ne seroit pas plus avantageux de réduire tout d'un coup Condé , faute d'assistance , à venir chercher un asyle dans les armées Espagnoles , que de l'entretenir de l'espérance d'abattre la fortune du Cardinal. Il n'y eut que la crainte

de lui voir tourner contre l'Espagne le ressentiment qu'il nourrissoit contre Mazarin, qui arrêta les Ministres de Philippe IV. Mais l'Archiduc qui préparoit la conquête de Gravelines & de Dunkerque, n'eut garde d'affoiblir ses forces pour secourir Condé. Il jetta les yeux sur le duc de Lorraine. La conduite de ce Souverain, qui soutint, trahit, protégea & abandonna presque en même temps le Parti, ne peut être développée qu'en faisant connoître son caractère.

1652.

*Mémoires
manuscrits
de l'Hôtel de
Condé.*

L'Histoire n'en fournit point de plus varié, de plus mêlé de bien & de mal, de talents & de défauts, de vertus & de vices, de grandeur & de foiblesses. Né avec un génie facile, aisé, pénétrant, avec ce courage brillant, & cette affabilité qui semblent héréditaires dans la Maison de Lorraine, Charles III avoit acquis de rares & de profondes connoissances dans l'art de la guerre & la science de la politique. On le comptoit parmi les guerriers les plus illustres de son siècle. C'étoit

non - seulement le Prince , mais l'homme de l'Europe le plus enjoué & le plus populaire : il n'étoit fier qu'avec des Rois. Jamais Souverain ne fut plus tendrement chéri de ses Sujets , & ne les rendit plus misérables. L'inquiétude , l'ambition , la bizarrerie , le caprice , l'inconstance & l'avarice du Duc , creusèrent l'abîme de maux qui engloutit la Lorraine pendant presque tout le cours d'un règne aussi long que malheureux. Placé , par la situation de ses Etats , entre les puissantes Maisons de France & d'Autriche , la hauteur de son ame ne lui permit jamais de descendre à cet art sage & heureux , à cette politique déliée & circonspecte , les seules armes de la foiblesse contre la force. Attaqué , surpris , accablé , arrêté par Louis XIII , dont il avoit dédaigné l'amitié & lassé la patience , deux fois il avoit perdu ses Etats , & deux fois son courage , son adresse & l'amour de ses Sujets l'en avoient remis en possession. Mais les victoires de Condé sembloient l'en

avoir écarté pour toujours. Il erroit ~~alors~~ alors, tantôt sur les bords de la Meuse, tantôt sur ceux du Rhin, tantôt sur ceux du Danube, avec une armée de dix mille hommes, qui lui tenoit lieu d'Etats, de Sujets, de Sceptre & de Pérou. Il en vendoit le secours à l'Empereur, plus souvent à l'Espagne, & quelquefois aux François, les vainqueurs & ses oppresseurs. Les subsides qu'il retiroit de ce trafic du sang humain, plus considérables que les revenus qu'il auroit recueillis de ses Provinces désolées, envahies & détruites, entroient dans ses coffres pour n'en jamais sortir. Ses troupes ne subsistoient que du pillage auquel il abandonnoit indifféremment les terres de ses alliés & de ses ennemis. Epoux infidèle, Négociateur rusé & perfide, Maître ingrat, ses femmes, ses alliés, ses sujets ne pouvoient compter, ni sur la foi, ni sur les traités, ni sur les promesses d'un Prince dont l'intérêt fut toujours le Dieu.

Dans le temps que l'Espagne, qui

1652.

l'avoit souvent abandonné , le pres-
 soit de rendre aux François les maux
 qu'il en avoit reçus , la France , qui
 lui détenoit ses Etats, négocioit avec
 lui. Charles jouit quelques temps
 de la gloire de se voir recherché
 par des Puissances dont il avoit reçu
 tant d'outrages. L'état du Royaume ,
 gémissant , épuisé , en proie à tous
 les malheurs de la guerre civile ,
 l'invitoit à recouvrer son patrimoine :
 mais l'avarice l'emporta sur l'hon-
 neur , & s'il écouta Mazarin , ce ne
 fut que pour tromper ce Ministre
 dont le grand art consistoit à trom-
 per les autres. Mazarin lui ouvrit
 lui-même les passages de la fron-
 tière , & lui fournit des vivres ,
 soin dont les troupes du Duc le
 soulagèrent bientôt. A la vue d'un
 concert si imprévu , Condé crut
 avoir un ennemi de plus à com-
 battre.

*Mémoires de
 Rich., t. III,
 p. 192.*

Cependant Turenne assiégeoit
 Etampes. La Cour s'étoit rendue à
 Melun , d'où elle secondoit la valeur
 par tous les secours de la prévoyan-
 ce. Elle envoya au camp jusqu'aux

chevaux des carosses du Roi & de la Reine pour faire le service de l'artillerie. 1652.

Si la Place fut attaquée avec vigueur, on peut dire qu'elle fut défendue avec opiniâtreté. La présence de l'ennemi fit disparaître la jalousie, les rivalités & les prétentions : on déféra à l'autorité de Tavanès ; on lui accorda la prééminence du commandement, & Tavanès se comporta en homme qui avoit un grand parti à sauver. Il n'y eut presque point de jour qu'il n'ordonnât ou ne conduisît lui-même les sorties les plus sanglantes. C'est dans ces combats livrés & soutenus de part & d'autre avec la valeur la plus rare, que périrent quantité de gens de marque, & entre autres le chevalier de la Vieuville, aussi célèbre par les graces de l'esprit & de la figure, que par le courage. Mais bientôt le feu prodigieux de la Place épuisa toutes les munitions de guerre, & l'armée assiégée eût été obligée de capituler, si Condé, qui de Paris animoit sa résistance,

*Mémoires de
Chavagnac,
p. 136.*

1652. Etampes un grand convoi de poudre & de plomb par les mains du comte d'Escars.

*Mémoires
de Monglat,*

*t. III, p. 273,
& suiv.*

Le feu recommença de part & d'autre avec plus de fureur. Turenne impatient de vaincre, appelle le Roi au camp, persuadé que la Majesté du Souverain, plus puissante que l'artillerie, ébranleroit la plupart des assiégés qui ne portoient qu'à regret les armes contre lui. L'arrivée du jeune Monarque fut annoncée avec éclat. Le Vicomte envoya sommer Tavanès de suspendre son feu, attendu la présence de son Maître ; mais Tavanès n'avoit pas oublié tout ce qu'il lui en avoit coûté deux ans auparavant au siège de Bellegarde, lorsque la Garnison, soulevée contre lui au seul nom du Roi, l'avoit obligé de rendre la Place. Instruit par l'exemple du passé, le Comte oppose la ruse à l'artifice : au lieu d'aller recevoir lui-même les ordres & le Hérault de S. M. il feint d'être malade & envoie à sa place un Allemand qui igno-

roît le françois. Le Hérault & l'Officier se querellent faute de s'entendre ; le feu de la Place redouble, & Louis XIV, depuis si respecté de ses Sujets, & qui l'étoit si peu alors, alla respirer à Melun un air plus salubre & plus pur qu'au camp. 1652.

La disette de fourage, les maladies contagieuses, le fer & le feu minoient peu à peu les assiégés, & creusioient le tombeau qui alloit enfin engloutir & dévorer le Parti, si le duc de Lorraine n'eut paru. Ce Prince, entré en France sous les auspices de l'amitié & de l'hospitalité, déroba ses résolutions secrètes aux yeux pénétrants du Ministre, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Dammartin. C'est alors que n'ayant plus rien à craindre de l'armée du

*Mémoires de
Retz, t. III.
p. 193 & suiv.*

maréchal de la Ferté, il laisse tomber le masque & publie qu'il marche au secours des Princes. Cette déclaration inespérée relève le Parti presque abattu : il n'y eut point d'honneurs & de caresses que les Princes ne lui prodiguassent ; ils furent le prendre au Bourget, suivis

276 HISTOIRE DE LOUIS II;

1652.

Ibidem,
p. 208.

des ducs de Beaufort, de Nemours; de Rohan, de la Rochefoucault & de trois cents hommes de qualité : ils l'amènèrent en triomphe dans la Capitale. Le duc d'Orléans vouloit l'introduire au Parlement ; mais le Parlement déclara qu'il ne recevrait jamais sur les fleurs-de-lys l'ennemi des fleurs-de-lys ; & peu s'en fallut qu'il n'ordonnât aux Communes *de courre sus* aux troupes de ce Prince, & de les traiter comme celles de Mazarin.

Les plaintes du Parlement étoient étouffées par les applaudissements d'une populace insensée. La joie & l'espérance brilloient dans les yeux de Condé ; il alloit disposer d'une armée de dix mille hommes dont la Cavalerie passoit pour redoutable. Déjà il préparoit un pont de bateaux à Villeneuve-Saint-George pour la transporter de l'autre côté de la Seine & enfermer Turenne entre ces troupes & celles d'Etampes. Ce Général alloit enfin être réduit à combattre deux armées dans les vastes plaines de la Béeuce, ou bien

à chercher un asyle jusqu'à Lyon.

~~_____~~

Mais Condé n'eut pas plutôt

1652.

entretenu le duc de Lorraine qu'il

*Mémoires de
la Rochefou-
cault, t. II,
p. 228.*

comprit combien il falloit rabattre

de ses espérances. Charles lui disputa

d'abord la préséance. Condé, jaloux

des droits de sa naissance, témoigna

tant de fermeté qu'il fallut céder.

*Mémoires de
Monteville, t. V, p. 484.*

Mais le Duc éluda toutes les confé-

rences que le Prince lui proposoit

pour concerter ensemble les moyens

de battre Turenne. Jamais le ca-

ractère singulier de ce Souverain,

ce mélange bizarre de plaisanteries,

de légèreté, d'inconstance, de ruse

& d'avarice, n'éclata peut-être

d'avantage que dans ces circon-

stances, où l'Espagne & tous les

Partis qui déchiroient la France,

a voient les yeux fixés sur lui. Toutes

les fois que le duc d'Orléans, son

beau-frère qu'il n'estimoit pas, lui

parloit des opérations de la guerre,

il ne répondoit qu'en dansant ou en

chantant. Le cardinal de Retz, qui

présumoit beaucoup de la force de

son éloquence, le pressant un jour

de hâter la marche de ses troupes,

278 HISTOIRE DE LOUIS II,

1652. Monsieur, lui dit le Prince les genoux en terre & le chapelet à la

*Mémoires
du marquis de
Beauveau.*

main, *j'ai toujours ouï dire qu'il falloit
prier Dieu avec les Prêtres.* Mesdames
de Chevreuse & de Montbazon ne
furent pas traitées avec plus d'é-
gard : *Dançons, Mesdames, dançons,*
leur disoit Charles, en faifissant une
guittare, *je ne connois point de passe-
temps plus agréable pour les Dames.*
Ces railleries outrées, cet air mo-
queur & goguenard, ces reparties
souvent assaisonnées du sel le plus
piquant, cachotent une infidélité
réelle. Le Duc négocioit avec la
Cour, son armée ne faisoit que
deux lieues par jour & séjournoit
dans ses logements pour piller plus
à son aise. Elle passa enfin la Marne
à Lagni & vint s'établir dans le poste
de Villeneuve-Saint-George, d'où
elle exerça les ravages les plus
odieux jusqu'aux portes de Paris.
Mais tel étoit l'esprit de vertige de
la Capitale, qu'elle se consoloit des
brigandages d'un Allié si terrible,
dans l'espérance qu'il l'aideroit à
chasser bientôt le cardinal Mazarin.

*Mémoires de
Madame de
Motteville,
t. IV, 134,
& suiv.*

La frivolité & la misère de la Nation présentoient en même-temps le spectacle le plus frappant, pendant que les malheureux Cultivateurs fuyoient avec leur famille, mendiant leur pain, maudissant le fléau de la guerre. Les arts agréables, le commerce, l'industrie trouvoient un asyle dans le camp des oppresseurs, & y établissoient une foire brillante. Les femmes les plus distinguées de la Capitale n'avoient pas honte de se rendre en foule dans des lieux où régnoient la licence militaire, le tumulte, le désordre & la débauche. Ce seul trait suffit pour caractériser la gaieté hardie, emportée & dissolue de nos ancêtres. Mais bientôt la crainte, les alarmes, de nouveaux malheurs succédèrent à ces plaisirs rapides & bruyants.

Mazarin n'eut pas plutôt vu ses espérances démenties & trahies par le duc de Lorraine, que sans s'amuser à des plaintes inutiles, il se propose d'acheter à quelque prix que ce soit la retraite ou l'inaction des Lorrains. Pour cela il s'adresse au Roi

1652.

*Mémoires de
Mademoiselle
de Montpen-
sier, t. II.
p. 161. & suiv.*

1652. d'Angleterre, réfugié en France. Une même destinée, beaucoup d'esprit, d'enjouement, d'affabilité & de goût pour les plaisirs; la sympathie des caractères unissoient de l'amitié la plus étroite ces deux Souverains détronés. Cependant l'or servit mieux Mazarin que l'éloquence de Stuard. Le duc de Lorraine ne mit qu'une condition à sa retraite : c'est que M. de Turenne leveroit le siège d'Etampes. Ce plan remplissoit toutes les vues des Espagnols; il sauvait l'armée des Princes & prolongeoit la guerre intestine. Mais ce qui touchoit bien autrement le Duc, c'est qu'il mettoit à couvert les trésors dont il avoit dépouillé la France, & qu'il ramenoit son armée chargée de butin dans les Pays-bas, sans avoir perdu un seul homme.

*Mémoires
de Beauvau;
de Retz; de
la Rochefou-
cault.*

En conséquence d'un traité qui lui déroboit la gloire de prendre Etampes, dont le siège lui avoit coûté près de quatre mille hommes, Turenne se retira. Mais comme il connoissoit le caractère léger, artificieux & rusé du duc de Lorraine,

il s'approcha de lui pour le combattre s'il osoit éluder les conditions d'un traité que Mazarin achetoit si cher. 1652.

Cependant l'infidélité du Duc transpire. Le Parti éclate en reproches contre un Prince qui l'abandonne, le trahit & le livre à la merci du Ministre, qu'il s'étoit vu à la veille d'accabler. Condé frémissait de douleur & d'indignation. Son armée, errante dans les plaines de la Beauce, sans asyle, sans retraite, ne pouvoit manquer d'être enveloppée par celle de Turenne, maître de la campagne. Dans ces circonstances presque désespérées, Condé va trouver le duc de Lorraine & négocie si habilement qu'il obtient de lui de ne point quitter les bords de la Seine que les troupes d'Etampes ne soient en sûreté. Charles III fit même plus ; il promit de joindre ses forces à celles du Parti.

Pendant que Mazarin, étonné, confondu, déplorait la perte de son argent & de ses travaux, Turenne préparait la vengeance. Il

Ibidem

~~Il~~ passe la Seine à Corbeil, franchit la
 1652. rivière d'Yeres, traverse la forêt
 de Senard, celle de Grosbois &
Histoire de beaucoup de défilés, & il paroît à la
Turenne, t. I. portée du canon des Lorrains, au
p. 259. moment qu'ils s'y attendoient le
 moins.

Idem. Le duc de Lorraine étoit campé
 en grand homme de guerre: la droite
 de son armée couverte d'un bois, la
 gauche appuyée à la Seine, le front
 retranché & hérissé de redoutes & de
 canons, présentoient de terribles ob-
 stacles à l'ennemi; il ne lui man-
 quoit que plus de terrein pour
 étendre sa Cavalerie & celle que
 Condé étoit allé chercher lui-même
 à Etampes, pour avoir part à la
 bataille qui paroïssoit inévitable. Tu-
 renne n'avoit garde d'attendre le
 Prince: déjà il donnoit le signal du
 combat lorsque le Roi d'Angleterre
 l'envoya prier de suspendre sa réso-
 lution. Cependant Stuard s'abou-
 choit avec le duc de Lorraine, &
 essayoit de le gagner à la France,
 en lui promettant la restitution en-
 tière de ses Etats, & d'autres avan-

tages. Charles rejeta ses offres ; il 1652.
 prolongeoit la négociation dans
 l'espérance de voir bientôt Condé
 arriver : mais Turenne trancha la
 difficulté en envoyant le marquis
 de Gadagne au Duc avec les pro-
 positions suivantes par écrit. 1° Qu'il
 eût à cesser sur le champ de tra-
 vailler au pont qu'il établissoit sur
 la Seine (c'étoit pour recevoir la
 Cavalerie de Condé). 2° Qu'il sor-
 tît le jour même de Villeneuve S.
 George , & dans quinze du Royau-
 me. 3° Qu'il donnât sa parole d'hon-
 neur de ne jamais secourir les Prin-
 ces. Gadagne rencontra le duc sur *Ibidem*
 une hauteur où il faisoit dresser une P. 262.
 batterie : il lui présenta les condi-
 tions qui lui étoient prescrites , ajou-
 tant du ton le plus fier : *Il faut les*
signer tout à l'heure ou combattre. Le
 Duc ne les eut pas plutôt lues qu'il
 cria à ses Canoniers , *tirez , tirez* :
 mais il avoit donné auparavant de
 bons ordres pour ne pas être obéi.
 Son armée étoit tout ce qui lui res-
 toit de sa fortune passée , & il n'avoit
 garde de la hasarder pour une que-

1652.

relle qui lui étoit étrangère. Il signa donc le traité le plus honteux : le vil intérêt l'emporta sur la gloire.

Pendant que les Lorrains défilent devant l'armée Royale, au milieu des sarcasmes & des railleries, la tête de la Cavalerie du Prince paroissoit de l'autre côté de la rivière ; l'Infanterie suivoit à la distance de plusieurs lieues. Condé, appréhendant qu'elle ne devînt la proie de Turenne, fut la chercher jusqu'au milieu des détachements ennemis qui couvroient la campagne, résolu de la sauver ou de périr avec elle : il la trouva aux environs de Villejuif & la conduisit à S. Cloud.

*Mémoires de
Mademoiselle
de Montpensier, t. II,
p. 164.*

O le méchant ! ô le traître ! s'écrioit douloureusement Gaston, en apprenant la retraite de son Beau-frère. La multitude portoit encore son ressentiment plus loin. Personne n'osoit s'avouer Lorrain à Paris, dans la crainte d'être noyé ou affommé. Les Anglois réfugiés en France, dont le Roi avoit ménagé un traité si fatal au Parti, n'étoient pas plus en sûreté : ils furent obligés de se

tenir long-temps renfermés chez eux. ~~_____~~

La Majesté du trône , l'infortune 1652.

ne garantissoient pas Charles II des *Ibidem.*

malédiction publiques. On le déchiroit impitoyablement ; on l'accusoit d'avoir trahi en même temps le sang, l'amour & la reconnoissance en sacrifiant les intérêts du duc d'Orléans son oncle , de Mademoiselle , dont il recherchoit l'alliance , de Condé qui lui avoit donné jusqu'à cent mille livres à la fois pour l'aider à subsister dans sa misère ; comme s'il n'eût pas dû préférer la cause de Mazarin , dont le Roi son parent , son allié , son hôte & son protecteur , avoit eu le malheur de faire la sienne.

Ainsi cette première expédition du duc de Lorraine en France , ne fut célèbre que par l'inconstance , la bizarrerie , les infidélités multipliées , la rapacité de ce Prince & les ravages affreux de ses troupes , qui laissèrent de profondes traces dans l'esprit des Peuples. L'interruption du commerce & des arts , la ruine des campagnes , le voisin

1652.

*Mémoires
de Talon ,
tom. VIII ,
seconde par-
tie , p. 8.*

nage des armées qui engloutissoient la subsistance destinée aux nombreux Habitants de la Capitale , ajoutoient chaque jour à la misère publique. Le pain valoit huit ou dix sous la livre , & l'on comptoit déjà cent mille ames qui avoient besoin de charités générales & particulières pour vivre.

Cette guerre civile est pourtant l'une des plus modérées que l'on connoisse. Les Chefs , de part & d'autre en adoucirent le poids autant qu'il fut en leur pouvoir. Le sang ne coula point sur les échafauds ; il n'y en eut de versé que dans les sièges & les combats. Point de ces crimes affreux , de ces excès déshonorants, de ces vengeances atroces , de ces cruautés raffinées qui ont tant de fois fait gémir l'humanité. Mais si elle ne fut pas , comme tant d'autres , l'assemblage de tous les maux possibles, elle en produisit d'assez grands pour éclairer la postérité , & lui inspirer le dégoût & l'horreur des troubles domestiques.

Une jeune Reine , célèbre par la

gloire & l'éclat de son regne ,
 essayoit alors de faire de la philo-
 sophie , qu'elle avoit fait monter
 avec elle sur le trône , l'usage le
 plus noble & le plus consolant pour
 le genre humain. Touchée des maux
 de la France son alliée , & autrefois
 la compagne de ses victoires ,
 Christine offrit sa médiation aux
 deux Partis. Le Parlement d'un côté,
 Condé de l'autre , l'acceptèrent avec
 joie : mais la fierté d'Anne d'Autriche
 dédaigna des avances si généreuses.
 La fortune de Mazarin ne pouvoit
 être rétablie , ni sa personne res-
 pectée & redoutée , qu'autant que
 les Peuples seroient vaincus & dom-
 ptés par le fléau de la faim. Le
 désordre , le schisme & la division
 augmentoient dans la Capitale :
 ceux-là mêmes qui s'étoient le plus
 déchainés contre la présence & les
 secours du duc de Lorraine , se
 plaignoient amèrement de sa retraite
 & de sa défection. Leur objet n'é-
 toit que de décrier de plus en plus
 la conduite des Chefs du Parti. Le
 Peuple de son côté , ému , indigné
 de la marche ambiguë & circonf-

1652.

Ibidem.

p. 11.

Mémoires de
Retz, t. III,
p. 204

1652.

peste de la Magistrature , exige qu'elle s'unisse sans réserve aux Princes pour faire ensemble la guerre ou la paix. Des plaintes, des instances, on passe aux menaces, aux séditions. Cette tendre vénération, dont on avoit donné tant de marques au Parlement, avoit disparu au milieu du tumulte & de la licence des armes. Il n'y avoit presque point de jour qu'une foule de factieux, attroupés sur les avenues du Palais, n'insultassent les Magistrats les plus distingués & ne les traitassent de Mazarins. A ce mot funeste, à ce cri de la haine & de la fureur, il n'y avoit que la fuite la plus prompte, le secours & la protection des Princes qui pussent les arracher des mains d'un peuple insensé, qui ne reconnoissoit plus ni le frein de l'autorité, ni la sainteté des Loix. Telle fut cependant la fermeté du Parlement menacé, attaqué, que le duc d'Orléans lui ayant demandé d'être revêtu d'un pouvoir absolu pour réprimer tant d'excès, ce Corps auguste répondit : que la plus grande mar-
que

Ibidem.
p. 198,

que d'attachement qu'il pouvoit donner à son Altesse Royale étoit de ne point configner dans ses registres les desirs indiscrets & ambitieux qu'il venoit d'expliquer. Il refusa avec la même hauteur la garde militaire qu'il lui offroit pour sa sûreté.

1652.

*Mémoires
de Talon,
t. VIII,*

Cependant le Peuple voyant que tous les moyens humains échouoient contre la fortune de Mazarin , veut qu'on s'adresse au Ciel pour obtenir la perte de cet étranger & le rétablissement de la paix. Le Parlement consentit aux desirs de la multitude : il ordonna , par un Arrêt dont on ne fait usage que dans les tems de calamité , que la Châsse de Sainte Geneviève seroit descendue & promenée en procession pour fléchir la colère divine. La pompe fut auguste , & le concours & la ferveur des Peuples incroyables. La politique , la nécessité réduisirent Condé à un personnage bien étranger à sa conduite , à son caractère , à ses principes & à ses mœurs. On vit ce Prince, dont l'ame n'avoit été rem-

*Mémoires
de Motteville,
t. V, p. 232*

1652.

plie jusqu'ici que des illusions de la gloire , de l'ambition & des plaisirs , fendre la presse , se jeter au milieu des Prêtres , courir à toutes les reliques & leur faire humblement baiser son chapelet. Mais quand la Châsse de Sainte Gèneviève vint à passer , c'est alors , que ne mettant plus de bornes à son zèle , il se prosterna devant elle , & la baisa cent fois avec transport. Les honnêtes gens admiroient en riant cet excès de piété , tandis que la multitude émue , attendrie , combloit le Prince d'éloges & de bénédictions.

Il n'avoit jamais eu plus besoin de la faveur populaire pour se garantir des cabales , des pièges , des artifices & des menaces de Retz & des Partisans nombreux de la Cour. La présence de son armée l'eût sans doute affranchi de tant d'inquiétudes & d'alarmes ; mais il n'osoit l'introduire dans la Ville , de crainte qu'elle ne se débandât & ne se dissipât. Le voisinage de la Capitale ne lui étoit encore que trop pernicieux ; la discipline s'énermoit de jour

en jour. Les Officiers quitoient leur Corps pour venir se livrer dans 1652.
Paris à la mollesse & à la débauche. *Mémoires de
Chavagnac.*
Les femmes publiques accouroient
en troupe au camp , & leurs caresses
empoisonnées affoiblissoient plus le
Soldat que les fatigues & les travaux
de la guerre.

Condé n'étoit guères alors digne-
ment secondé que par Mademoiselle.
Cette Princesse, éblouie de la gloire
du Héros , l'attaqua par l'endroit le
plus sensible de son ame. Elle leva
des troupes en sa faveur , & les en-
tretint à ses dépens ; elle l'aida de
ses trésors. On prétend que l'enthou-
siasme du Parti eut moins de part à
tous ces efforts qu'un penchant plus
doux. Madame la Princesse luttoit
alors contre la mort , des suites d'une
couche ; on attendoit à chaque mo-
ment la nouvelle de son trépas. La
voix publique destinoit Mademoi-
selle au Prince , & ces bruits flat-
toient sa sensibilité. Elle eût alors
préféré une tête victorieuse à une
tête couronnée. Ces sentiments ne
s'évanouirent point avec la conva-

*Mémoires de
Mademoiselle
de Montpen-
sier , t. II ,
p. 168.*

1652.

l'effluence de Madame la Princesse : ils élevèrent son ame & produisirent peut-être ces prodiges de résolution & de magnanimité qui sauverent le Parti.

Cependant les Princes , fatigués des cris des Citoyens qui invoquoient la paix , permirent au Parlement d'essayer encore une fois de toucher l'ame de la Reine ; ils le rendirent même dépositaire de tous leurs intérêts. Mais la Compagnie fit voir qu'elle n'en connoissoit point d'autres que ceux de l'Etat. Dans les conférences qui furent ouvertes à Melun , elle réduisit toutes ses demandes à l'expulsion du Cardinal.

*Mémoires
de Talon ,
t. VIII ; de
Retz , t. III ,
p. 205.*

La Reine parut moins haute & moins inflexible : mais elle déclara qu'elle ne consentiroit à se priver des services utiles & glorieux de son Ministre , qu'à condition que les Princes ne formeroient plus de prétentions ultérieures ; qu'ils renonceroient à tous les traités avec les Etrangers ; qu'ils licentieroient leurs troupes ; que le prince de Conti & Madame de Longueville évacue-

toient Bordeaux & la Guienne ;
 que M. le Prince remettroit ses Places dans l'état où elles étoient avant le commencement de la guerre , & qu'il se rendroit avec Gaston auprès du jeune Monarque pour l'aider de ses conseils. Mazarin ne s'attendoit pas à voir Condé se soumettre à des loix qui alloient anéantir sa puissance & le réduire presque à l'état d'un simple Courtisan. Mais quel fut son étonnement lorsqu'il apprit que le Prince ne demandoit qu'à signer : il n'eut garde alors de laisser poursuivre la négociation. En traitant avec le Parlement , la Compagnie ne mettoit point de bornes à son exil , au lieu que Condé avoit toujours consenti à son retour en France trois mois après la conclusion de la paix générale. De nouveaux ressorts préparés avec art produisirent une nouvelle négociation entre le Prince & le Ministre : Madame de Châtillon en fut la médiatrice. Condé , ayant à ménager cinq cents mille Citoyens ennuyés de la guerre , pouvoit-il ne pas se prêter à des avances tant de

1652.

*Mémoires
 de Montpensier , t. II ,
 p. 167.*

1652.

fois démenties par l'événement? Mais dans le tems que le Cardinal ne parloit presque plus que le langage de la concorde & de la soumission , il dirigeoit sur la tête du Prince les nuages de la tempête la plus terrible.

L'armée , réduite à cinq mille hommes , étoit campée , comme on a vu , à Saint-Cloud. Le Pont , dont Condé étoit le maître , le mettoit à portée de braver le génie & toutes les forces de Turenne , en transportant ses troupes tantôt d'un côté de la rivière , tantôt de l'autre , selon qu'il étoit menacé. Quoique le Vicomte eût onze mille hommes , il lui en eût fallu encore autant pour attaquer en même-temps Condé sur les deux bords de la Seine , l'envelopper & l'accabler. La Reine prit le parti hardi de dégarnir toutes les frontières : elle forma une nouvelle armée , égale à celle de Turenne , dont elle donna la conduite au maréchal de la Ferté.

Le Vicomte avoit déjà préparé un pont à Epinai pour transporter les

troupes de son Collègue de l'autre ~~_____~~
 côté de la Seine. La Ferté devoit 1652.
 assaillir le Prince dans son camp ,
 tandis que l'armée du Vicomte , ran-
 gée en bataille sur la rive opposée ,
 chargeroit tout ce qui se sauveroit
 du combat. Les mesures des deux
 Généraux étoient si sagement con-
 certées qu'il ne devoit pas échapper
 un seul rebelle du carnage.

A la vue du pont d'Epinaï , le
 Prince pénétra le plan de Turenne.
 Le plus sûr moyen de prévenir sa
 ruine eût été de chercher un asyle
 à Paris ; mais cette Ville n'avoit
 jamais été plus aigrie contre lui.
 D'un côté, l'or & les intrigues de
 Mazarin ; de l'autre , la lassitude de
 la guerre qui n'avoit été qu'une
 source féconde de misère ; la haine
 excitée par les ravages des troupes
 de la faction , dont le pillage étoit
 la seule subsistance ; la jalousie in-
 quiète & active de Retz ; les calom-
 nies avoient soulevé & animé pres-
 que tous les esprits.

Dans ces circonstances , Condé
 ne voyoit que le poste de Charen-

ton capable de le garantir de sa perte.

1652. Il jetta les yeux sur cette langue de terre formée par la jonction des rivières de Marne & de Seine. Il n'avoit que trois chemins à prendre : celui de Paris, en même-temps le plus court, le plus sûr & le plus facile; celui de Meudon & de Vaugirard, d'où il auroit gagné le Fauxbourg de Saint-Germain, & de-là le pont de la Tournelle, & ensuite Charenton; & enfin celui du Bois de Boulogne, des Fauxbourgs & des dehors de Paris.

*Mémoires de
Chavagnac.* La crainte d'un refus insultant ne permit pas seulement au Prince de demander aux Parisiens passage à travers la Ville. Effrayé de l'idée d'un combat, dont il eût pu être spectateur des fenêtres de son Palais, exposé au feu de l'artillerie ennemie, le duc d'Orléans ne voulut pas que l'armée prît la route de Meudon, de Vaugirard & du Fauxbourg de Saint-Germain. Il ne restoit donc plus qu'à défiler le long des Fauxbourgs, c'est-à-dire, à prêter pendant plus de cinq lieues le flanc.

à deux armées, dont la plus foible étoit une fois plus forte que celle du Parti. 1652.

Cependant le temps presse, l'ennemi approche, & le danger augmente. Les troupes du Prince s'ébranlent à l'entrée de la nuit du premier au deux de Juillet, sur trois colonnes. Tavanès conduisoit la première, Nemours la seconde, & Condé la dernière. Turenne, averti de la retraite de l'ennemi au moment qu'il décampoit, accouroit avec vingt-deux escadrons pour l'arrêter dans sa marche, & donner le temps aux deux armées de fondre sur leur proie.

Les colonnes avoient traversé le Bois-de-Boulogne & le Cours de la Reine; elles précipitoient leurs pas à travers les Fauxbourgs de Saint-Honoré, de Mont-Martre, de Saint-Denis, de Saint-Martin & de Saint-Antoine; l'avant-garde touchoit déjà aux portes de Charenton lorsque le Prince, qui n'étoit encore parvenu qu'au Fauxbourg de Saint-Denis, apperçoit la tête de la Cavalerie en-

*Mémoires
de Mademoi-
selle, t. II,
p. 174.*

1652.

nemie. Pendant qu'il monte sur la hauteur de Montfaucon pour l'observer, il écrit au duc d'Orléans de lui ménager une retraite dans la Ville. Gaston, pour toute réponse, lui fait dire par un de ses Gentilshommes de laisser le commandement de l'armée au duc de Nemours & de se retirer. *Me retirer ;* s'écria Condé saisi d'une généreuse indignation ! *Non , non , je n'abandonnerai jamais mes amis ; je veux vaincre ou mourir avec eux.*

Cependant les troupes du Roi grossissoient. Condé, désespérant de gagner Charenton, sans être absolument défait, mande à Tavanès de rebrousser chemin vers le Fauxbourg Saint-Antoine, en l'assurant qu'il l'y joindroit bientôt. Il ne le fit qu'après avoir eu la douleur de voir son arrière-garde attaquée, entamée & renversée ; il n'en sauva la plus grande partie qu'en sacrifiant quelques bagages qu'il fit jeter dans les fossés de la Ville : enfin il gagna le Fauxbourg de Saint-Antoine sur les sept heures du matin.

Mais sa perte n'en paroïssoit pas moins certaine. De quelque côté 1652. qu'il tournât les yeux ; il ne voyoit que des périls affreux , des pièges inévitables. D'un côté Turenne , suivi d'une armée la plus aguerrie de l'Europe , soutenu des troupes fraîches & lestes de son Collègue ; de l'autre la milice bourgeoise de Paris , rangée en bataille sur la demi-lune du rempart de Saint-Antoine , dont la contenance n'étoit pas moins menaçante que celle de l'ennemi , & autour de lui des troupes fatiguées , effrayées , consternées , enveloppées , n'envisageant que les fers ou la mort.

Mémoires de la Rochefoucault ; de Navailles ; de Chavagnac ; de Montpensier ; de Motteville Histoire de Turenne

La fortune sembloit avoir ménagé exprès toutes les circonstances capables de rendre cette journée à jamais célèbre & lamentable dans la mémoire des hommes. Paris entier accouroit sur ses remparts pour voir de plus près la destruction de plusieurs milliers de Citoyens. Mazarin conduisoit le jeune Roi & toute sa Cour sur la hauteur de Charonne , d'où , comme de dessus un théâtre ,

1652.

il alloit jouir du spectacle de la victoire & de la vengeance. Il n'y eut qu'Anne. d'Autriche qui n'eût pas la force d'affister à un combat dont l'issue ne pouvoit que coûter à la France bien du sang & des larmes. Cette Princesse en pleurs , prosternée aux pieds des autels , dans l'Eglise des Carmélites de S. Denis , s'abandonnoit à la douleur , aux gémissemens , aux regrets , & peut-être aux remords ; car enfin , la France affoiblie , épuisée , déchirée par les mains de ses enfans , étoit le fruit de sa foiblesse & de son opiniâtreté. Cependant l'inquiétude & la perplexité n'occupoient pas tellement son ame qu'elle n'eût pris la précaution d'envoyer son carosse auprès du champ de bataille pour lui amener Condé prisonnier. C'étoit avec les palmes de la victoire qu'elle comptoit essuyer ses larmes.

Le Prince , plein de l'horreur de sa situation , ne déploya jamais une ame plus magnanime. Un Génie protecteur sembloit l'élever au-dessus de lui-même. *Je ne veux* , dit-il

à MM. de Nemours , de la Roche-
foucault , de Marillac , de Tavanès , 1652.
de Clinchamp , de Valon & de Gu-
taut qui l'entouroient , *je ne veux
vous dissimuler ni la grandeur du péril ,
ni la foiblesse de nos ressources. Il faut
périr aujourd'hui ; mais ne périssons
pas sans signaler notre vengeance : com-
battons jusqu'au dernier soupir. Pour
moi si je ne peux vaincre , je saurai
mourir : c'est un exemple au-reste , &
non un ordre que je prétends donner.*

La fortune , qui , depuis le com-
bat de Bléneau , ne l'avoit regardé
que d'un œil irrité , sourit à son
audace. Elle n'eut pas moins de part
au salut de l'armée que la valeur
du Général. Elle lui offrit d'abord
quelques retranchemens , ouvrages
de la foiblesse & de la crainte que
les Habitants du Fauxbourg de Saint-
Antoine avoient élevés pour arrêter
les brigandages des Lorrains. Ces re-
tranchemens , les barrières établies
pour percevoir les droits du Roi ,
deviennent entre ses mains des bas-
tions , des remparts. Construire de
nouvelles barricades , ordonner des

1652.

coupures , percer les maisons , les garnir de Mousquetaires , disposer son artillerie , sa cavalerie , son infanterie dans les postes les plus avantageux , voir d'un coup d'œil & exécuter rapidement tout ce qu'il y avoit à faire ; voilà ce que Condé fit presque en arrivant dans ce Fauxbourg qu'on regardoit comme le terme fatal de sa grandeur & de sa gloire.

Mais pour se former une idée claire & précise de ce combat si terrible , il faut jeter les yeux sur les lieux qui en furent le théâtre. Le Fauxbourg de Saint-Antoine , l'un des plus vastes de la Capitale , forme une patte d'oie. Trois rues immenses aboutissent aux portes de la Ville , comme à leur centre. Elles sont coupées & traversées par une infinité d'autres qui communiquent entr'elles.

Turenne , parfaitement instruit de la situation du terrain , avoit fait des dispositions si sages qu'il ne devoit lui échapper aucun ennemi. Il avoit rangé son armée en bataille sur une

Partie du Vil-
lage de Chaus-
sonne

*Hauteur de Cha-
ronne, où le Roi
et toute la cour furent
témoins de la Bataille*

le Marquis de S. Margm

ARMÉE
LE VICOMTE

FAUX

Village de
Pincourt

la Roquette

1900

[1900]

Ligne courbe , depuis Charonne jusqu'à la Seine , renfermant le Prince dans des pièges inextricables , & ne lui laissant d'autre issue que la rivière & Paris , dont les portes étoient gardées par la haine & la jalousie. 1652.

Turenne avoit préparé trois attaques principales. La première , à droite , aux ordres du marquis de Saint-Maigrin , embrassoit la rue de Charonne & les rues adjacentes : le duc de Navailles conduisoit la seconde à gauche , dans la rue de Charenton. Le Vicomte ne s'en reposa que sur lui-même de celle du milieu qui menaçoit la grande rue. Son armée étoit composée de toutes les troupes du Roi , Infanterie & Cavalerie ; des régiments de Picardie , de Champagne , de Normandie & de la Marine , ces vieux & illustres corps , depuis si longtemps l'ornement & la défense de la Patrie , dont un Citoyen ne peut prononcer le nom sans attendrissement.

Condé eût eu besoin de deux fois

1652.

plus de troupes qu'il n'en avoit, pour défendre le Fauxbourg ouvert dans toute son étendue : mais c'étoit à la prévoyance du Chef, au courage & au zèle du Soldat à suppléer au nombre. Il jetta les yeux sur Tavanès pour l'opposer à Saint-Maigrin ; Nemours fut chargé d'arrêter Navailles ; Valon & Clinchamp eurent Turenne à combattre. Le Prince avoit rassemblé autour de lui un escadron de cinquante Gentilshommes ou Officiers les plus déterminés qu'il y eut en Europe, & qui lui étoient presque tous personnellement attachés. C'étoit avec cette troupe d'élite qu'il devoit soutenir les siens, repousser l'ennemi, & voler par-tout où le péril & la gloire l'appelleroient.

Dans ce combat livré & soutenu pour les intérêts d'un Etranger, où l'on voit les fleurs-de-lys opposées aux fleurs-de-lys, les Citoyens aux Citoyens, les Frères aux Frères, les mêmes évolutions, les mêmes armes, les mêmes habits, le même langage, le même air de visage ;

jamais on ne dut redouter davantage de fatales méprises. C'est pour distinguer les siens dans la mêlée, que Condé leur fit arborer au Chapeau un bouquet de paille, & Turenne un morceau de papier.

1652.

Quoique celui-ci eût entre les mains tant de moyens de vaincre, il ne se pressoit point d'attaquer un ennemi redoutable par lui-même, & que le désespoir alloit rendre encore plus terrible. Il aimoit mieux attendre son Collègue & partager avec lui les honneurs de la victoire, que de l'acheter seul au prix de trop de sang. Cependant il resserroit les troupes du Prince, & les fatiguoit par de vives escarmouches; les menaçant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Mais tout-à-coup une défiance odieuse s'élève dans l'ame de Mazarin : il soupçonne Turenne de vouloir épargner le Premier Prince du Sang. Impatient de vaincre, le Ministre envoie ordre sur ordre au Général de franchir le petit espace qui le sépare d'une poignée de rebelles, & de les tailler en pièces.

1652.

Le Vicomte céda à des instances dont le duc de Bouillon son Frère ne lui laissa pas ignorer le secret. Il détacha un gros bataillon pour insulter les retranchements ennemis, & frayer le chemin de la victoire aux troupes du Roi. Condé n'eut pas plutôt vu l'ennemi approcher, qu'il fait une sortie de son retranchement suivi de son escadron : il se mêle l'épée à la main dans le bataillon, l'ouvre, l'enfonce, le renverse, le taille en pièces & regagne fièrement son poste avec tous les drapeaux & les Officiers qu'il a pris.

Ce choc n'étoit que le prélude de l'action sanglante qui commençoit en même temps de toutes parts. Déjà le marquis de Saint-Maigrin, ayant à ses ordres les régiments des Gardes Françaises & de la Marine, soutenus des Gendarmes & des Chevaux-légers de la Garde, avoit emporté les retranchements de la rue Charonne ; il poursuivoit témérairement la victoire à travers le feu croisé qui partoît en même temps des maisons percées, des

fenêtres & des murs des jardins. De nouvelles barricades l'arrêtent ; 1692.

elles sont encore forcées. Les Gendarmes & les Chevaux - légers , emportés par un courage bouillant & impétueux devancent l'Infanterie & pénètrent jusqu'au marché. Ils y trouvent Condé , qui les repousse & les précipite jusqu'aux derniers retranchements qu'il reprend. C'est - là que le marquis de Saint - Maigrin , illustre par son courage , ses talents & ses services , périt à la veille d'être Maréchal France *. Le marquis Mancini , que de grandes qualités , & la faveur de son Oncle appelloient à la plus haute fortune , les marquis de Rambouillet , le Fouilloux ; & presque tous les Officiers de l'attaque de Saint-Maigrin , eurent une destinée aussi malheureuse que leur Général.

Plus loin , sur la gauche , les régiments de Turenne , d'Uxelles ,

* La Reine le fit enterrer à S. Denis.

1652. de Carignan, de Clarc & de Riche-
lieu, donnoient l'assaut aux mai-
sons & aux jardins où Condé avoit
embusqué une partie de ses troupes.
On combattit de part & d'autre avec
un acharnement qui tenoit de la
fureur. Les troupes du Roi ne firent
des progrès qu'aux dépens de la vie
de presque tous les Officiers. Loin
d'être effrayé, le Soldat ne respire
que la vengeance, & ne prenant
d'ordre que de son courage & de
son ressentiment, il avance sur les
cadavres, & pénètre jusqu'à dix pas
de l'ennemi. On jette de part &
d'autre le mousquet ; on se charge
à coups de pistolet, de pique, de
sabre, & de pierres qu'on arrache
avec effort des débris des maisons
écroulées. Jamais la valeur n'em-
ploya des moyens plus sanglants &
plus destructeurs. Cependant le petit
nombre épuisé cédoit au plus grand,
lorsque Condé paroît avec le ré-
giment de l'Altesse, appartenant au
duc d'Orléans. Les siens reprennent
courage, la face du combat chan-
ge ; les Royalistes sont repoussés, &

les régiments de Clarc & de Riche-
lieu entièrement défaits.

1652.

Condé avoit à peine rétabli l'ordre , qu'il apprend que le duc de Nemours , après les efforts les plus héroïques , ne pouvoit plus résister au duc de Navailles qui avoit emporté les retranchements , la barrière & la barricade. Condé accourt , il rencontre le marquis d'Eclainvilliers , Maréchal de camp , qui précédoit le Duc à la tête de la Cavalerie , & lui ouvroit le chemin de la victoire. Le Prince arrête Eclainvilliers , le charge , taille en pieces sa troupe & le fait lui même prisonnier. Navailles recula alors , mais fièrement & en bon ordre. Condé lâcha sa proie pour voler dans la grande rue du Fauxbourg où de plus grands périls l'attendoient.

C'étoit Turenne en personne qui , à la tête de ses principales forces , avoit emporté & détruit les retranchements , les barrières & les barricades. Tous les matériaux enlevés , dispersés , jettés au loin , laissoient un vaste passage à travers cette rue

1652.

également longue & large. Envain Valon & Clinchamp s'efforcent de l'arrêter par une pluie de plomb & de feu qui part des maisons & qui couvre l'air, Turenne avance toujours, battant, renversant, dissipant tout ce qui ose s'opposer à lui. Il étoit temps que Condé parût : ses troupes, fatiguées de la veille de la nuit, des travaux de la marche & de la chaleur qui étoit excessive, couvertes de blessures, respiroient à peine de tant d'assauts & de combats : mais en le regardant elles oublient tous leurs maux & puisent une nouvelle vigueur & de nouvelles forces dans ses yeux. L'ennemi est repoussé presque jusque dans la plaine.

Turenne répare bientôt cet échec. Il prend des bataillons frais & les mène dans la grande rue. Les derniers efforts des rebelles les avoient épuisés : peu à peu ils cèdent du terrain. Le Vicomte les presse, les enfonce & les poursuit jusqu'à l'Abbaye de Saint-Antoine. Condé, voyant les siens accablés,

presque en déroute , gagne la tête des Fuyards , comme s'il eût voulu leur chercher lui-même un asyle 1652.
 jusque dans les fossés de la Ville. Cependant il marche au petit pas , forçant ainsi ses troupes , qui d'abord le suivoient pêle mêle , à se former malgré elles. Arrivé aux halles , tout à coup il tourne tête & se précipite sur l'ennemi qui déjà crioit *Victoire*. L'audace & la rapidité de cette manœuvre imprévue l'étonne , le déconcerte , l'épouvante ; vaincu à son tour , il est rejeté jusqu'aux extrémités de la grande rue. C'est dans cette vicissitude de succès & de revers , de périls & de perte , que Condé & Turenne , ces deux Généraux , non-seulement les premiers de leur siècle , mais comparables à tout ce que l'Histoire ancienne & moderne nous offre de plus illustre , déployèrent leur grande ame. On les voyoit couverts de sueur , de fumée & de sang , l'œil calme , le front serein , donner leurs ordres au milieu d'une grêle de balles , à la portée du pistolet

1652. l'un de l'autre. De moindres rés-
sources , des efforts plus multipliés ,
des périls plus longs , plus affreux ,
intéressent peut-être davantage en
faveur de Condé : il combattoit pour
la liberté & pour la vie , tandis que
Turenne ne combattoit que pour
la victoire.

Cependant le Vicomte n'osant
plus espérer d'enfoncer un corps que
la présence de Condé rendoit in-
vincible , forme un autre projet.
Il détache une partie des troupes
de son attaque & en fortifie le duc
de Navailles qui , depuis qu'il n'a-
voit plus Condé en tête , avoit
gagné beaucoup de terrain. Turenne
ne suspendoit ses efforts que jus-
qu'à ce que le Duc pût , à la fa-
veur des rues intermédiaires , couper
les troupes du Prince de la porte de S.
Antoine , & les prendre en flanc &
en queue , pendant qu'il les attaque-
roit lui-même de front. Il est con-
stant que cette manœuvre lui assu-
roit la victoire. Condé , informé
des succès de Navailles , prend le
chemin de la rue de Charenton ;
il

il entame un nouveau combat avec le Duc & le repousse ; mais ce succès ne devoit être compté pour rien , à moins qu'il ne reprît les barricades que l'ennemi avoit fortifiées. On ne pouvoit en approcher qu'à la merci du feu des maisons dont le Duc s'étoit emparé , & où il avoit jetté l'élite de ses Mousquetaires. Il falloit faire cesser leur feu par un feu supérieur.

Sur ces entrefaites le duc de Beaufort arrive de Paris. Il avoit fait toute la matinée de grands efforts pour obliger les Parisiens à ouvrir leurs portes aux troupes du Parti. Mais son crédit avoit échoué contre les intrigues de Retz. Honteux & désespéré de l'inutilité de ses soins , il venoit combattre & mourir avec Condé. Toute l'armée retentissoit des éloges de Nemours , dont la valeur ne le céda ce jour-là qu'à celle du Prince. Beaufort , jaloux en héros de la gloire de son rival , demande au Prince de l'Infanterie pour reprendre les barricades. Condé ne lui en accorda qu'avec peine.

1652. Le Soldat , qui ne pouvoit pénétrer à ce poste redoutable , sans passer pour ainsi dire par les armes , au lieu de marcher se range en haie le long des maisons.

Il y avoit encore un escadron des troupes du Prince à la vue de la barricade , qui , ne pouvant plus en soutenir le feu , se retiroit au gros du Corps. Le duc de Beaufort le prend pour un escadron ennemi. Il invite Nemours , la Rochefoucault , Marillac & tous les Volontaires à le suivre pour l'attaquer. On avance au milieu du feu des retranchements & des maisons , & on ne le reconnoît pour ami que lorsqu'on alloit le charger. Les troupes du Roi qui défendoient la barricade , étonnées de l'audace des assaillants , paroissent ébranlées. On vole à eux ; on les chasse de leurs postes. Beaufort , Nemours , la Rochefoucault , Marillac se précipitent de cheval & se jettent dans la barricade , qu'ils prétendent garder seuls. Les Mousquetaires , toujours maîtres des maisons , les voyoient de la tête aux

pieds : en moins de quelques minutes Nemours reçut jusqu'à treize coups dans ses armes ; la Rochefoucault fut blessé au visage d'un coup qui lui fit perdre à l'instant même l'usage de la vue. Ils paroissoient dévoués à la mort.

1652.

Le Prince , témoin de la valeur & du danger de ses amis ne s'en reposa que sur lui-même du soin de les dégager. Il rallie les Volontaires , se met à leur tête , fend l'air au galop au milieu du feu qui parloit des toits & des fenêtres , & qui couvroit la rue , & les arrache enfin du sein de la mort. Il en coûta la vie à plusieurs de ceux qui l'accompagnèrent : MM. de Montmorenci-d'Hacquest , de Castres , de Flamarins , de la Roche-Griffart , de Bossu , des Fourneaux , de la Martinière , de la Mothe-Guion , de la Hilliere , de Sester & plusieurs autres , tombèrent à ses pieds. La lassitude , l'épuisement & le carnage étoient si grands de part & d'autre que chaque armée s'arrêta comme de concert , songeant plus à respirer

1652.

de tant de périls qu'à en braver de nouveaux. Cette espèce de trêve étoit plus avantageuse à Turenne, dont les troupes, presque par-tout repoussées & battues, paroissoient plus étonnées, plus découragées. Elle lui donnoit d'ailleurs le temps d'attendre la Ferté son Collègue qui conduisoit une armée fraîche & leste, une artillerie capable elle seule de renverser le Fauxbourg de Saint-Antoine & ses intrépides défenseurs.

Ainsi Condé, pour fruit de tant d'exploits, n'avoit retardé sa perte que de quelques instants. Nulle espérance de toucher les Parisiens, qui, du haut de leurs murs, regardoient ces combats furieux du même œil que les anciens Romains ceux des Gladiateurs renfermés dans l'Arène. Le guichet de la porte de Saint-Antoine n'étoit ouvert que pour les morts & les blessés qu'on transportoit en foule dans la Ville. Tout paroissoit désespéré; le Fauxbourg alloit être le tombeau du Parti. Condé n'avoit plus d'autre consola-

tion que celle d'expirer les armes à la main sur les débris sanglants de son naufrage , lorsqu'une jeune Princesse vint dénouer heureusement une action dont l'intérêt laisse à peine respirer le spectateur. 1652.

Condé n'en avoit point imploré le secours. Le courage seul , une tendre commisération , l'honneur inspirèrent Mademoiselle de Montpensier. Tourmentée de l'idée affreuse de voir périr presque à ses yeux un Héros dont la gloire remplissoit son ame ; elle étoit sortie des Tuileries pour plaider auprès du duc d'Orléans la cause d'un Prince trahi , opprimé , livré à ses ennemis. Elle trouva Gaston environné de la calomnie , de l'imposture & de l'artifice. Le cardinal de Retz & sa cabale l'obsédoient. Ce Prélat avoit persuadé Gaston que la paix étoit faite entre Condé & Mazarin ; que le Prince l'avoit sacrifié avec tous ses amis à la vengeance du Ministre ; que le combat n'étoit qu'un jeu de la politique , un vain spectacle , une comédie concertée

*Mémoires
de Montpen-
sier , t. II,
p. 175 , jus-
ques & compris
la page 190.*

1652.

& jouée entr'eux ; que Condé ne demandoit un asyle à Paris que pour livrer la Ville à l'armée de Mazarin. Les Emissaires du Pontife répandoient les mêmes bruits au Palais & dans les principaux quartiers. L'artillerie qui tonnoit dans le Fauxbourg , le sang qui ruisseloit , les cadavres qu'on apportoit ne désabusoient ni le Peuple , ni Gaston encore plus crédule que le Peuple. Ce Prince n'entendoit retentir à ses oreilles que ces mots infâmes, préférés par ses principaux Officiers, pensionnaires de Mazarin, *sauve qui peut*. L'implacable Retz jouissoit du plaisir inhumain de voir périr le Premier Prince du Sang & les plus grands Seigneurs du Royaume , plus encore par la noirceur de ses complots , que par les armes du Ministre.

Beaufort , Rohan , Chavigni avoient en vain essayé de réveiller, dans le cœur flétri de Gaston , le cri de l'honneur & le sentiment de l'amitié. Leur éloquence avoit échoué contre la peur & la pusil-

lanimité. Ils n'attendoient plus rien lorsque Mademoiselle aborda l'Auteur de ses jours. Cette Princesse, naturellement haute, fière, emportée & courageuse, dévora son indignation pour ne faire parler que ses larmes & ses caresses, ces armes que la nature a rendues si puissantes entre les mains d'une fille. Elle presse, elle exhorte, elle conjure son Père de se montrer à cheval dans les rues de la Capitale, & de voler au secours de son Allié. Gaston ne répond aux instances les plus vives & les plus tendres que par des monosyllabes entrecoupées de soupirs & de vaines plaintes. Bientôt il n'oppose plus à tous les efforts de sa fille qu'un silence glaçant, des refus honteux & insultants. Combien en coûta-t-il à Mademoiselle, pendant plus de quatre heures qu'elle eut à lutter contre la faiblesse d'un Prince qui n'avoit jamais tremblé que pour sa vie. Il n'en falloit pas tant pour faire périr Condé & tous ses amis. La Princesse, voyant que la gloire de sauver son

1652.

1652.

Parti, sa propre armée, ne tou-
choit point l'ame étroite de Gaston,
elle s'en charge elle-même. Elle
attrache, plutôt qu'elle n'obtient,
un ordre par écrit qui l'autorisoit à
faire ouvrir les portes de la Ville,
& à faire prendre les armes aux
Bourgeois en faveur de l'armée, ré-
duite aux plus déplorables extré-
mités.

Mais cet ordre ne pouvoit avoir
d'exécution qu'autant qu'il seroit
appuyé par le maréchal de l'Hôpi-
tal, Gouverneur de la Capitale,
& le Corps municipal, chargés du
commandement civil & militaire.
Le Maréchal présidoit alors à une
Assemblée qu'il n'avoit convoquée
à l'Hôtel-de-Ville que pour faire
approuver la neutralité, c'est-à-
dire, pour assurer la défaite de
Condé & le triomphe de Mazarin.

Mademoiselle arriva à l'Hôtel-de-
Ville, escortée, environnée d'une
foule de femmes de qualité, dont
les pères, les maris, les enfants &
les frères combattoient auprès de
Condé. Un spectacle si nouveau, si

touchant , avoit attiré sur ses pas une multitude de peuple qui rem-
plissoit la Place de la Grève. 1652.

« Messieurs , dit la Princesse , S.
» A. R. retenue chez elle par ses in-
» dispositions , m'a chargée de ses
» ordres pour vous prier de faire
» ouvrir les portes de la Ville & de
» secourir son armée. Le temps
» presse : il y va de la vie d'un Prince
» pour lequel il n'y a pas de Fran-
» çois qui ne doive sacrifier la
» sienne. Il y va du salut de la Ca-
» pitale. M. le Prince pris ou tué ,
» qui pourroit la mettre à l'abri de
» la vengeance de Mazarin & du
» pillage de ses troupes ? Sauvons ,
» Messieurs , sauvons à l'Etat un
» grand homme qui l'a fait triom-
» pher tant de fois. Sauvons au Roi
» la plus grande & la plus florissante
» Ville de son Empire ».

En même temps les femmes dont
elle étoit accompagnée , éplorées ,
gémissantes , tendent des bras sup-
pliants vers l'Assemblée. L'Hôpital
étonné demande du temps pour dé-
libérer. Mais chaque instant pou-

voit être le dernier du Prince. Le Peuple qui avoit suivi Mademoiselle, impatient fait retentir l'air de cris & de menaces. La frayeur arracha à l'Assemblée des pouvoirs si étendus, que Mademoiselle se vit en quelque sorte ce jour-là revêtue de la puissance suprême. Elle en usa d'abord pour sauver la vie à six cents hommes des troupes du Prince, qui, partis la nuit de Poissy pour le joindre, & poursuivis jusques dans les fossés de la porte Saint-Honoré par un détachement de l'armée de la Ferté, alloit être taillé en pieces. Elle s'achemina ensuite vers la rue Saint-Antoine. Chaque pas qu'elle fit dut lui donner l'idée la plus déplorable & la plus terrible des maux de la guerre. Elle rencontra d'abord le duc de la Rochefoucault le visage inondé de sang, les yeux hors de la tête, soufflant, haletant, soutenu par Marillac son fils & Gourville en pleurs. Ce guerrier si illustre par son courage & ses lumières, s'arrêtoit de temps en temps, exprès pour donner plus long-temps le

spectacle de ses malheurs & attendrir le peuple en faveur du Prince, exposé aux mêmes revers. Personne n'ignore qu'au moment qu'il excitoit tant de compassion son cœur n'étoit occupé que de Madame de Longueville, dont l'image, malgré ses infidélités, le suivoit par-tout. Il faisoit en l'honneur de cette Princesse ces vers si connus qu'il grava depuis au bas de son portrait :

1652.

Faisant la guerre au Roi j'ai perdu les deux yeux ;
Mais pour un tel objet je l'eusse faite aux Dieux.

Plus loin Mademoiselle apperçut Guitaut, Valon, Clinchamp, Jerzai & presque tous les Colonels, couverts de coups, perdant tout leur sang. Bientôt elle ne vit plus que des morts & des mourants portés sur des échelles, des civières & des planches ; des blessés qui, se traînant à peine, & foulant aux pieds la douleur, ne s'occupoient que des destinées de leur Général. On les voyoit s'arrêter au milieu de la multitude, lever les yeux & les mains au Ciel, en attestant les proc

Ovj

1652.

diges de valeur & de conduite du grand Condé. Ce spectacle arrachoit les larmes de ce Peuple quelquefois audacieux , emporté , léger & crédule , lorsqu'il est entraîné hors de la sphère du devoir & de la soumission ; mais presque toujours bon , humain , compatissant & généreux lorsqu'il est abandonné aux mouvements de son propre cœur.

Parvenue à la place de la Bastille , le premier soin de Mademoiselle fut de faire sçavoir au Prince qu'elle lui apportoit enfin son salut & celui de l'armée. Elle ne demandoit pour fruit de tant de zèle que la joie & la consolation de le voir quelques instants. La retraite de Turenne délivroit en ce moment le Prince d'une partie de ses inquiétudes ; il fut joindre sa libératrice. L'état où il se présenta laissa les traces les plus profondes dans l'ame de la Princesse. Il étoit couvert de fumée , de poussière & de sang ; les cheveux mêlés , hérissés & dans un désordre épouvantable ; ses armes brisées , sa cuirasse couverte de coups de

feu ; son épée faussée & sans fourreau. *Ah ! Mademoiselle*, lui cria-t-il en jettant loin de lui cette épée, l'instrument de tant de prodiges, *vous voyez devant vous le plus infortuné des hommes. Je suis au désespoir ; j'ai perdu tous mes amis. MM. de Nemours, de la Rochefoucault, de Clinchamp, de Valon sont blessés à mort : pardonnez à ma douleur.* A ces mots un torrent de pleurs inonde son visage : les sanglots lui coupent la parole. Sans doute que Condé, dans ces moments si chers à l'humanité, où il déploie une ame si sensible, si tendre, est plus grand que lorsqu'il épouvantoit de ses regards & de ses coups des bataillons entiers. Mademoiselle, émue, pénétrée jusqu'aux larmes, essaya de calmer sa douleur profonde. Elle ne le soulagea qu'en lui protestant que les blessures de ses amis n'étoient point mortelles : elle le conjura en même temps de hâter sa retraite dans la Ville. *Non, non* reprit Condé en essuyant ses pleurs, *je ne me retirerai point en plein jour devant des Mazarins : dites à Monsieur*

1652.

que je lui réponds de la sûreté de ses troupes. Cependant il fit entrer le bagage qu'on avoit laissé au bord du fossé , & monta au haut du clocher de Saint-Antoine pour observer l'ennemi & démêler les motifs de son inaction.

Les premiers objets qui le frappèrent furent les maréchaux de Turenne & de la Ferté, environnés de tous leurs Officiers Généraux , conférants ensemble à cheval , à la tête de leurs armées. Peu-à-près il vit les troupes du dernier s'étendre , se développer & gagner d'un pas rapide les bords de la rivière , pendant que celles du Vicomte se dispoisoient à de nouvelles attaques. Condé comprit que la Ferté n'avoit fait ce mouvement que pour porter son armée à l'endroit où le Fauxbourg communique à la Ville , & envelopper les troupes affoiblies & diminuées du Parti entre les siennes & celles de son Collegue. Il n'y avoit que la retraite la plus prompte qui pût le garantir d'une perte certaine.

Pendant qu'il descend à pas pré-

cipités , pour arracher son armée d'entre les mains de l'ennemi, Ma-
demoiselle, excitée par l'intérêt de 1652.
la curiosité, montoit sur la plate-
forme de la Bastille, d'où elle dé-
couvroit le spectacle le plus grand :
trois armées rangées en bataille ; le
Roi de France & toute sa Cour im-
mobiles sur la hauteur de Charonne ;
les remparts de Paris chargés d'une
multitude innombrable de specta-
teurs. Mais la manœuvre de la Ferté
l'arracha bientôt de l'extase, de
l'admiration. Plus elle le voit ap-
procher , plus son inquiétude re-
double. C'est alors que ne prenant
plus conseil que de son zèle & de
son audace, elle fait pointer l'ar-
tillerie du Château sur les armées
ennemies & sur la Cour. On prétend
qu'elle mit le feu de ses propres
mains au canon.

Le bruit n'en eut pas plutôt re-
tenti que Mazarin jette un cri de
joie & de triomphe. Il s'applaudit
du succès de ses intrigues qui enfin
avoient prévalu dans la Capitale ,
dont les Citoyens joignoient leurs

1652.

armes à celles du Roi pour le défaire de son ennemi. Mais un boulet qui roula jusqu'à ses pieds le défabusa bientôt. Au-reste , Mazarin sçut se posséder dans un moment si accablant. Persuadé qu'il n'y avoit que Mademoiselle capable à Paris d'un coup si hardi , il se contenta de dire froidement au Roi : *Voilà un boulet qui a tué son mari.*

Mademoiselle avoit déjà volé aux portes de la Ville ; elle ordonna à l'Officier de garde de les ouvrir. Celui-ci , gagné sans doute par la Cour , refusoit d'obéir ; il n'y eut que la crainte d'une mort prompte & honteuse , dont la jeune Princesse le menaça , qui le fit changer de sentiments. Aussi-tôt elle ordonne à quelques compagnies Bourgeoises, à qui elle se fioit le plus , de s'étendre sur la demi-lune , pour arrêter l'ennemi par de vives escarmouches.

Pendant ce temps-là les troupes du Prince entroient dans la Ville , avec autant d'ordre que de célérité. Condé leur avoit assigné pour

retraite les bords de la petite rivière des Gobelins. La tête avoit gagné l'autre rivé de la Seine, lorsque les escadrons de la Ferté, qui avoient déjà pénétré presque jusqu'aux pieds de l'Arsenal, l'appercevant & la prenant pour des Compagnies Bourgeoises, se mettent à crier : *Aux Badauts, aux Badauts*. Cette raillerie leur coûta cher ; elle leur attira des décharges de mousqueterie d'autant plus meurtrières que les chaleurs de l'été avoient réduit la Seine à un lit très-resserré. Mais l'artillerie de la Bastille, qui enlevoit des rangs entiers, & qui jettoit le désordre & l'épouvante dans les autres, obligea bientôt les armées Royales à disparaître.

1652.

*Mémoires de
Chavagnac ,
p. 145*

Condé ne rentra que le dernier dans la Capitale, environné de l'élite de ses braves, & précédé des drapeaux, des étendarts & des Officiers qu'il avoit pris. Il montoit un cheval qui, par son allure superbe, sa tête haute & fière, sa bouche écumante, son pas bondissant, sem-

Ibidem.

1652.

bloit participer au triomphe de son maître. Le Prince tenoit à sa main son épée nue & sanglante. Le Peuple, qui si passe souvent d'une extrémité à l'autre, faisoit retentir l'air de cris de joie & d'admiration. Gaston, ce même Gaston qui l'avoit si longtemps & si honteusement abandonné voloit dans ses bras, & Condé le serroit dans les siens. Il ne voyoit plus en lui que le Père de Mademoiselle à qui il devoit son salut : l'armée partageoit un accueil si touchant. On arrêtoit le Soldat dans les rues ; on lui servoit malgré lui des rafraîchissements : on prodiguoit aux blessés les soins, les secours, l'argent & les caresses. Etoit-ce donc là ce même peuple deux heures auparavant si froid, si insensible, si inhumain ? Etoit-ce-là ce même Général, ces mêmes troupes dont il sembloit avoir juré la perte.

Ainsi finit la mémorable journée de Saint-Antoine. Elle coûta la vie à deux mille hommes des troupes du Prince ; le reste ne se retira que

couvert de blessures. Le régiment de l'Altesse , à la tête duquel Condé 1652.

avoit combattu presque par-tout , étoit réduit à trente ou quarante maîtres. La perte de Turenne fut évaluée au double. On prétend que Louis XIV , au-lieu de gémir de l'effusion de tant de sang françois , versé inutilement à ses yeux pour la querelle d'un Etranger , ne vit presque que les grandes actions de Condé , & qu'il témoigna plus d'admiration de sa valeur que de ressentiment de sa révolte. Turenne lui-même, si digne de vaincre , donnoit les plus grands éloges à la conduite de son rival. *Ah ! Madame , disoit-il à la Reine , en lui rendant compte des détails de l'action , votre Majesté ne m'avoit envoyé que contre un prince de Condé , mais il s'est multiplié , & j'en ai eu plusieurs à combattre. Que manquoit-il au Prince pour être le plus grand des hommes , sinon de faire un usage plus légitime de son grand caractère ?*

Les rayons de gloire dont il étoit entouré avoient ébloui la multitude

1652.

au point qu'elle voulût orner les voûtes de la Cathédrale des trophées qu'il avoit remportées dans le combat : elle croyoit ne consacrer que les dépouilles sanglantes de Mazarin. La victoire avoit justifié Condé. Ce n'étoit plus ce même Prince ambitieux dont Retz avoit rendu la foi & les projets si suspects , mais le défenseur , le génie tutélaire de Paris. Les factions qui lui étoient opposées , vaincues , accablées du même coup que Mazarin, se taisoient devant lui. Mais il n'étoit pas de la destinée de Condé de conserver long-temps les vœux & les suffrages d'un peuple plus mobile que les flots de la mer. Un événement atroce , cruel , inhumain , le seul presque qui ait démenti le caractère de douceur de la nation dans cette guerre , & dont la calomnie le nomma l'auteur , suffit pour lui enlever les fruits de la bataille de Saint - Antoine.

Le Parlement , constant & invincible dans le principe qu'il avoit adopté de terminer en même temps

la guerre civile & le règne de Mazarin, n'avoit cessé de rappeler la Cour à ses vrais intérêts, & de traverser les entreprises du Prince. Mais la Reine ne voyoit dans tant de remontrances, dictées par l'amour de l'Etat & la nécessité, qu'un attentat sur son autorité & son inclination. Elle n'avoit amené, écarté, pressé, ralenti les négociations au gré de la politique tortueuse de Mazarin, que pour aggraver les maux de la Capitale, & sur-tout pour avoir le temps d'accabler la poignée de rebelles qui osoit lui prescrire des loix. Les Citoyens, lassés & indignés de tant d'opiniâtreté, demandoient une Assemblée générale à l'Hôtel-de-Ville pour concerter les moyens de fléchir la Reine, ou de la combattre avec plus d'avantage. Mais les Princes, qui connoissoient le dévouement du Gouverneur & des Officiers municipaux aux ordres de Mazarin, craignant que la Capitale ne leur échappât, avoient trouvé le moyen d'éloigner cette Assemblée.

1652.

Le succès du combat de Saint-Antoine donna de nouvelles vues à Condé. Il crut entrevoir qu'à la faveur du peuple il ne lui feroit pas impossible de faire déposer le maréchal de l'Hôpital, le Prévôt des Marchands & les Echevins pour substituer ses Créatures à leurs places, & obtenir de la Ville un acte d'union & d'affociation à ses intérêts. On prétend que le duc de Bouillon, initié alors aux Conseils du Roi, lui avoit mandé qu'il ne devoit compter sur aucun traité avec la Cour, qu'autant qu'il lui feroit voir par un coup d'autorité qu'il étoit le maître de la Capitale.

*Mémoires de
Retz, t. III,
p. 211.*

Ibidem.

Tels étoient les moyens que le Prince avoit préparés pour s'assurer le succès de son entreprise. Il devoit, à la tête de ses Partisans, marcher à l'Archevêché pour y surprendre le cardinal de Retz, l'enlever & le conduire aux portes de la Ville, avec ordre de n'y rentrer jamais, sous peine de la vie. Il ne doutoit point que l'Assemblée, étonnée de ce coup de vigueur, ne concou-

rût bientôt à toutes ses vues ; mais la fortune , qui l'avoit si bien servi 1652. deux jours auparavant , tourna contre lui-même un projet dont la réussite paroissoit infaillible.

Dès le matin un grand nombre d'Officiers de l'armée étoient entrés dans la Ville & s'étoient mêlés au peuple, dont ils devoient conduire & modérer les mouvemens. Le peuple remplissoit toutes les rues qui s'étendent du Luxembourg & de l'Hôtel de Condé à la Grève. Tout retentissoit à l'ordinaire d'imprécations & de menaces contre Mazarin & ses amis. Quelqu'un s'avisa alors de mettre de la paille à son chapeau pour se distinguer , disoit-il , des Mazarins : son exemple entraîne la multitude ; en un instant tous les Habitants de la Ville , hommes , femmes , enfans , guerriers , magistrats , prêtres , religieux , étrangers sont obligés d'arborer ce signal de la discorde , pour ne pas se voir traités de Mazarins , insultés & injuriés.

Condé apprit sur le midi au

Luxembourg l'état des choses. Il
1652. sortit sous prétexte d'appaiser la fermentation , mais en effet pour s'en prévaloir contre le cardinal de Retz. Le duc d'Orléans court après lui & l'assure qu'il a des avis certains que la sédition n'étoit allumée que pour le faire périr. Condé persista , mais Gaston , qui cherchoit peut-être à lui faire oublier , par un zèle affecté , l'indifférence dont il lui avoit donné des marques si cruelles , l'arrêta malgré lui & le retint à dîner.

Le Prince ne sortit du Luxembourg qu'à quatre heures du soir , avec le duc d'Orléans , pour se rendre à l'Assemblée de la Ville , composée d'environ quatre cents Députés de tous les Corps , Séculières & Régulières. On leur offrit sur leur chemin un bouquet de paille qu'ils n'eurent garde de refuser. L'Hôpital , homme ferme & intrépide , en voyant approcher le duc d'Orléans avec ce bouquet , osa lui reprocher en face d'apporter dans la maison du Roi la marque
 du

du soulèvement & de la rebellion.

Gaston méprisa le reproche, & re- 1652.

mercia la Ville de la retraite & du secours qu'elle avoit accordés aux troupes armées contre le cardinal Mazarin. Le Prince de Condé ajouta qu'il étoit temps que tous les bons François s'unissent à eux contre l'ennemi public. Ils se retirèrent ensuite pour laisser la liberté des suffrages. Ils étoient à peine sortis, qu'un Trompette apporta à l'Assemblée une lettre du Roi, conçue dans les termes les plus affectueux. Le jeune Monarque exhortoit la Compagnie à persévérer dans les sentiments de zèle & d'obéissance qu'il lui connoissoit pour l'autorité légitime.

Comme il s'agissoit de délibérer sur des intérêts si opposés, le maréchal de l'Hôpital dit qu'il n'y avoit pas assez de temps pour recueillir les voix d'un si grand nombre d'Opinans, & qu'il falloit remettre l'affaire au lendemain. Quelques amis des Princes, membres de la Compagnie, alarmés de cette proposition, trouvèrent le secret de faire entendre

1652. **au peuple , ramassé devant la Ville ,**
que l'Assemblée n'étoit composée
que de Mazarins.

*Mémoires de
 la Rochefou-
 cauld ; de Joli ;
 de Retz ; de
 Nemours ; de
 Motteville.*

Il n'en fallut pas d'avantage pour souffler l'esprit de vertige & de fureur parmi des hommes accoutumés à la licence & aux séditions , & déjà très-aigris par la présence du Trompette du Roi. Tout-à-coup la Grève retentit de ces terribles paroles : Qu'on ait à livrer sur le champ tous les Mazarins , & à signer l'union avec les Princes. Trois coups de mousquets tirés en même temps dans les fenêtres de l'Hôtel - de - Ville , succèdent aux cris : ce fut le signal de l'orage. Les Séditieux volent aux portes de l'Hôtel : la Garde les repousse & tue quelques-uns des plus hardis. A la vue des cadavres de leurs camarades , leur animosité ne connoît plus de bornes. Pendant que les plus résolus d'entr'eux entretiennent le combat , les autres vont chercher de la paille & du bois dans les bateaux & sur les ports voisins pour brûler les portes de l'Hôtel. Cependant les assiégés battent la chamade , arborent un drapeau

blanc & jettent de l'argent dans la Place, avec un acte d'affociation 1652.

aux Princes. Mais la canaille, abandonnée à elle-même, ne répond à ces avances que par de nouveaux coups. Bientôt les foibles défenseurs de la Ville sont forcés & dispersés. Des tourbillons de feu & de flamme s'élèvent dans les airs & enveloppent l'Assemblée. C'est alors qu'on n'entend plus que les cris affreux & perçants du désespoir. L'image de la mort s'offre à tous les yeux sous l'aspect le plus effrayant. Les uns se confessent, les autres prennent les armes pour avoir la consolation de ne pas mourir au moins sans vengeance. Ceux-ci se déguisent & cherchent un asyle jusque dans les greniers, les caves & sur les toits. On en vit plusieurs qui, égarés par la frayeur, se jetoient entre les bras de leurs assassins : mais le fer qui brilloit à leurs yeux les obligeoit à rentrer dans les salles, avec des gémissements lamentables. Il y en eut qui se précipitèrent sur les degrés de l'Hôtel ;

1652.

d'autres qui s'élancèrent dans la Place par les fenêtres des appartements inférieurs & les soupiraux des caves. Mais ils n'étoient accueillis qu'à coups de mousquets.

Cependant la grande porte de l'Hôtel-de-Ville , consumée , dévorée par l'activité du feu, s'écroule & tombe : une autre plus petite est enfoncée , & les salles sont inondées d'une foule de brigands armés de leviers , de baïonnettes , d'épées , de pistolets & de poignards. Ils s'encourageoient les uns les autres au meurtre , au crime. Mais la vue du butin modéra & suspendit leur avide fureur. Ils s'abandonnèrent au pillage , & sauvèrent au poids de l'or tous ceux qui étoient assez heureux pour en avoir, ou pour en promettre beaucoup.

Il y avoit plus d'une heure que l'Hôtel-de-Ville , emporté d'assaut , en proie aux flammes , présentoit le spectacle le plus déplorable ; lorsque le Curé de Saint - Jean , dont l'incendie gagnoit l'Eglise , entreprit de désarmer les séditieux.

L'intrépide Pasteur fort, précédé de son Clergé qui faisoit retentir l'air des chants les plus touchants, tenant entre ses mains le signe auguste & sacré de la rédemption des hommes. Il avançoit à travers les cris, le tumulte, les hurlements & les blasphêmes. Mais, ô rage ! ô sacrilège ! la religion n'a pas plus de pouvoir sur ces forcenés que l'humanité. On fait feu sur les Ministres des choses Saintes, & la Procession, attaquée, repoussée, dispersée par des armes impies, ne trouve d'asyle que dans la fuite.

Tout sembloit conspirer contre les victimes enfermées dans l'Hôtel-de-Ville. La Milice bourgeoise, rangée en bataille sur le Pont - Neuf, au-lieu de sauver l'élite de ses Concitoyens, & d'écarter une poignée de scélérats enhardis par l'impunité & l'avarice, regardoit d'un œil froid & tranquille leurs dangers. Les Habitants des rues adjacentes de la Grève repoussioient les particuliers qui, entraînés par la voix du sang &

1652. de l'amitié, accouroient au secours de tant d'infortunés.

*Mémoires de
Mademoiselle
de Montpen-
sier, t. II,
p. 206 & suiv.*

Le bruit de ces excès parvint enfin au Luxembourg. Quelles furent l'indignation & la douleur des Princes en apprenant qu'une populace insolente & féroce portoit indifféremment ses mains barbares sur leurs amis & leurs ennemis. Condé veut secourir les siens aux dépens de ses propres jours. Gaston se met au-devant de lui & l'arrête. Mademoiselle offre son ministère : on l'accepte. Prévenue que la sédition est l'ouvrage des ennemis du Prince, & que c'est le mener à la mort que de le conduire au milieu du tumulte, elle refuse opiniâtrément la main que Condé lui présente pour l'accompagner. Elle sort enfin suivie du duc de Beaufort, des Gentilshommes & des Gardes du duc d'Orléans & du Prince.

Les pressentiments de Mademoiselle n'étoient que trop fondés. Il en eût peut-être coûté la vie à Condé s'il eût suivi les mouvements

de son zèle. En arrivant à la Grève, 1052.
 un homme fend la presse & aborde
 son carosse. Il avoit un poignard sous
 le bras , ses yeux égarés étince-
 loient de fureur. *Où est le Prince ?*
 s'écria-t-il en jurant & promenant
 de tristes & d'affreux regards sur la
 Princesse & la Compagnie. Mais ne
 voyant point l'objet de son attentat ,
 il se retira & disparut dans la foule.

Ibidem.

Cependant Mademoiselle n'ap-
 portoit que des secours trop tardifs
 & presqu'inutiles. Les ténèbres de
 la nuit, l'envie de mettre à couvert
 son butin , avoient dispersé presque
 entièrement cette troupe d'incen-
 diaires & d'assassins. Elle n'aperçut
 plus que les traces horribles de
 leur emportement. Une partie de
 l'Hôtel-de-Ville étoit réduite en
 cendres ; l'autre pillée & ravagée.
 une vaste & affreuse solitude régnoit
 dans ces lieux remplis un instant aupa-
 ravant de tant de confusion , de tumulte
 & de terreur. Elle trouva pourtant
 encore M. le Fevre de la Barre ,
 Prévôt des Marchands , tremblant ,
 prosterné dans un réduit ; elle lui

1652. sauva la vie. Il ne tenoit qu'au maréchal de l'Hôpital , caché dans un autre coin , d'éprouver la générosité de la Princesse ; mais il aima mieux confier sa vie à quelques malheureux de la lie du peuple , qu'il gagna à force d'argent , qu'au duc de Beaufort qui accompagnoit Mademoiselle , il le regardoit comme l'auteur de la sédition. Il fut trouver le Roi à Saint-Denis avec le Corps Municipal.

De plus de quatre cents Citoyens que leur malheureuse destinée avoit conduits ce jour-là à l'Hôtel-de-Ville , il y en eut vingt-cinq ou trente de tués , & un plus grand nombre de blessés ; les autres eurent long-temps devant les yeux l'image affreuse de la mort , qu'ils n'avoient évitée que par une espèce de miracle *.

Cependant la face de Paris , le siège de la plus auguste & de la

* Les principaux furent M. le Gras , M^e des Requêtes ; MM. Ferrand , Savari , & le Fevre , Conseillers au Parlement ; M. Miron , M^e des Comptes ; un ancien Echevin , appelé Hion , &c.

plus ancienne Monarchie, étoit horriblement défiguré. La tristesse , 1652.
l'effroi , l'inquiétude étoient peints sur tous les visages. Les premiers de la Ville , renfermés chez eux , déploroient des temps si malheureux. Tous ceux qui jusqu'ici n'avoient pu entendre prononcer le nom de Mazarin sans frémir, aimoient encore mieux une servitude tranquille & ruineuse sous ce Ministre , qu'une liberté orageuse. On détestoit des troubles qui ne produisoient que des crimes & des malheurs. Les ennemis de Condé se servirent admirablement de la disposition des esprits pour achever de les dégoûter de la guerre intestine. Heureux le Prince si d'un côté les amis de Mazarin , de l'autre les émissaires de Retz , n'eussent entrepris & presque réussi à le faire passer pour l'auteur secret de l'attentat qui soulevoit ainsi la Capitale.

Dès le lendemain de cette action horrible , des bruits sourds & calomnieux se répandent dans la Ville contre le Prince. La méchanceté.

1652. les dicte, la crédulité les adopte. On invente des circonstances; on cite de prétendus témoins; on bâtit sans honte & sans pudeur, un roman que l'on reçoit sans examen. C'étoit, disoit-on, la vengeance & l'ambition qui avoient égaré & emporté Condé à cet excès d'inhumanité. Il vouloit punir les Parisiens de lui avoir si long-temps refusé une retraite, & se rendre maître de tous leurs trésors pour continuer la guerre civile avec plus de succès; & il n'avoit abandonné & sacrifié ses amis à l'Hôtel-de-Ville que pour faire périr plus sûrement tous ses ennemis.

Tel étoit le langage de l'imposture. Condé avoit beau désavouer cette action, même avec exécration; il avoit beau poursuivre les scélérats, les faire arrêter, les mettre entre les mains du Parlement pour être appliqués à la torture & expirer dans les tourments, il étoit de l'intérêt de trop de monde qu'on le crût coupable, pour que le public se laissât désabuser.

*Actions mé-
morables du
prince de Con-
dé, par le P.
Bergier, page
246 & suiv.*

Ainsi le caractère connu du Prince, l'homme le plus magnanime de son siècle, dont l'ame étoit la moins susceptible de vengeance & de cruauté ; qui avoit toujours respecté le sang de ses ennemis, dans le temps qu'ils ne respiroient que l'effusion du sien, ne le mit pas à couvert de ces soupçons injustes. Il passa longtemps pour être l'auteur du massacre, auprès de ces hommes foibles qui tiennent opiniâtrément à de vieilles erreurs. Il n'y a eu que le temps qui l'ait vengé de l'iniquité & de la calomnie. Ce même cardinal de Retz, qui l'accusoit alors tout haut, & qui ne se fortifioit peut-être dans les Tours de Notre-Dame que pour le rendre de plus en plus odieux, le justifie dans ses mémoires. L'Historien du cardinal Mazarin impute cette action au duc de Beaufort. Il prétend que le Duc, en sortant de l'Hôtel-de-Ville, avoit dit tout haut à la populace qu'il n'y avoit à l'Assemblée que des Mazarins qui cherchoient à faire périr les Princes. Le duc de la Rochefoucauld

1652. & M. le Prince , voulant faire plus de peur que de mal à l'Assemblée , se servirent du ministère de Beaufort , & que celui-ci porta les choses jusqu'aux extrémités les plus effrayantes pour se défaire du maréchal de l'Hôpital dont il envioit la place.

*Mémoires de
Toli , t. II ,
121.*

Mazarin lui-même ne fut pas à l'abri des soupçons. On l'accusa d'avoir attisé le feu de la sédition par des émissaires qui s'écrioient dans la Grève : *à moi Bourgogne , à moi Condé* , pour faire entendre que les Officiers de ces Régiments , appartenants au Prince , présidoient aux crimes , & pour en rejeter l'odieux sur leur Chef. On ajoute qu'il fit expédier les ordres sanguinaires relatifs à cette horrible exécution , par M. Ariste , premier Commis de M. le Tellier.

Mais les écrivains qui chargent ainsi le Ministre , ne seroient-ils pas guidés par cette maxime si fautive , que ceux qui profitent des événements les ont fait naître. Quand même la

douceur des mœurs de Mazarin ne ~~contrasteroit pas~~ avec le sang froid inhumain qu'exige un complot si noir ; il étoit trop habile pour employer des moyens capables de le perdre lui-même auprès de la Reine, s'ils eussent été découverts ; & la postérité ne rend pas moins de justice à son innocence qu'à celle de Condé. 1652.

A qui donc imputer l'attentat ? Au Peuple qui ne voyoit plus dans les Magistrats des Pères & des protecteurs, mais des ennemis ; qui, las de trembler devant eux, les faisoit trembler à leur tour. Dans ces circonstances si funestes, le Peuple, accoutumé à la licence, aux séditions, avoit-il besoin d'instigateurs ? Les paroles échappées au duc de Beaufort ne suffisoient-elles pas pour allumer l'incendie. On est même porté à croire que Beaufort ne souhaitoit pas que la multitude allât si loin, & qu'il eût été le premier à réprimer des excès si barbares, s'il eût pu les prévoir.

• Le lendemain de ce jour qui porta

1652. le deuil , l'amertume & l'épouvante dans tous les cœurs , le Palais fut presque désert. De cent cinquante *Mémoires de* Magistrats dont le Parlement étoit *Retz, t. III,* alors composé , il ne s'en trouva que *p. 222.* vingt dans toutes les Chambres. Le duc d'Orléans & Condé n'oublièrent rien pour rassurer les esprits. Gaston harangua la Compagnie & tâcha de lui prouver que le désordre n'avoit d'autre source que la fureur du Peuple , qu'il fauroit bien contenir par la suite. Condé ajouta qu'il avoit fait jetter les principaux séditieux dans les prisons de la Conciergerie ; qu'il y avoit parmi eux deux Officiers de ses troupes , & qu'il prioit Messieurs de ne les envoyer au supplice qu'après avoir appris d'eux , par le secours de la question , les auteurs & les complices d'une action si infâme. Peu-à-peu le calme succéda à l'agitation. La Magistrature reprit ses fonctions, & le Peuple ses travaux. Mais l'amour , la confiance & le zèle étoient éteints dans tous les cœurs. Les Princes eurent besoin du ressort de la crainte pour soutenir

une autorité ébranlée & chancelante. On ne leur disputa plus rien en face ; mais on travailla en secret à les priver de tout, & bientôt le Parti n'exista plus que dans les Chefs & la poignée de Soldats qui leur étoit dévouée. Une nouvelle Assemblée, composée de tous les Corps de Ville ayant encore sous les yeux l'image des malheurs de la première, prévint les vœux des Princes en leur accordant , non-seulement l'acte d'union qu'ils avoient demandé , mais en déposant de leurs charges , comme déser-teurs de la Ville , le Gouverneur , le Prévôt des Marchands & les Echevins. Beaufort fut substitué à l'Hôpital , & Broussel à M. le Fevre de la Barre ; de nouveaux Echevins furent élus à la place des anciens.

Mémoires de la Minorité ; de Motteville ; de Joli ; de Nemours ; de Montpensier ; de Monglat , &c.

Cependant le succès du combat de Saint-Antoine avoit diminué la fierté de la Reine. Elle déclara enfin aux Députés du Parlement que , quoique l'exil du Cardinal ne fût qu'un vain prétexte , dont la Faction autorisoit sa révolte , elle consentoit à ce sa-

1652.

crifice , & qu'elle n'attendoit plus que les Agents du Parti pour convenir avec eux des autres conditions du traité. Les Princes répondirent froidement qu'ils iroient présenter leurs hommages au Roi dès que Mazarin feroit sorti du Royaume. La Reine s'en prit aux Députés de cette réponse , qui lui parut d'autant plus amère, qu'elle avoit espéré plus d'indulgence pour son Ministre de la part des Princes que de celle du Parlement. Elle laissa les Députés à Saint - Denis dans une espèce d'exil , pendant qu'elle conduisoit le Roi à Pontoise.

L'aigreur de la Reine excita de nouveaux murmures dans la Capitale. Condé alla chercher lui-même à Saint-Denis les Députés du Parlement , & les ramena en triomphe à Paris. Gaston aspirait depuis longtemps à un titre capable de balancer le pouvoir Suprême. Il s'adressa au Parlement dans un temps où la crainte avoit fait une si terrible impression sur l'esprit des Magistrats, qu'en opinant en faveur de la fac-

tion, ils craignoient encore de n'être pas en sûreté de la part des séditeux. 1652.

Voici qu'elle fut la substance de l'arrêt qu'il obtint à la pluralité de soixante-quatorze voix contre soixante-neuf:

« Que le Roi étant prisonnier entre
 » les mains du cardinal Mazarin,
 » M. le duc d'Orléans & M. le
 » Prince seroient suppliés d'em-
 » ployer toute leur autorité pour
 » l'arracher à des mains étrangères
 » & ennemies ; que le premier se-
 » roit reconnu en qualité de Lieu-
 » tenant-Général du Royaume, &
 » l'autre en qualité de Généralissime
 » de toutes les armées, jusqu'à ce
 » que les déclarations émanées du
 » Trône & les arrêts de la Cour euf-
 » sent été exécutés contre le Car-
 » dinal ; qu'en attendant le succès
 » des efforts des Princes, les Capi-
 » taines des Gardes du Corps répon-
 » droient à la Nation de la personne
 » sacrée de Sa Majesté ».

*Mémoires de
 Retz, t. III.*

On admira dans cette action l'éloquence & la dextérité du célèbre Jérôme Bignon, Avocat-Général. Il insinua qu'il n'appartenoit pas au

1652.

*Mémoires
de Talon,
tom. VIII.*

Parlement de disposer du titre de Lieutenant-Général du Royaume ; mais que S. A. R. pouvoit le prendre en vertu des prérogatives de sa naissance qui le constituoient premier Magistrat du Royaume après le Roi. Il cita l'exemple de Henri IV. qui , n'étant que Roi de Navarre & premier Prince du Sang , n'avoit point fait difficulté de prendre cette qualité.

Ibidem.

Gaston , au comble de ses vœux , demanda d'être aidé d'un Conseil composé des Princes du Sang , des Pairs du Royaume , des grands Officiers de la Couronne & des Députés des Cours Souveraines & de l'Hôtel-de-Ville. Les vrais principes étoient tellement confondus & méprisés que ceux même qui auroient dû les sceller de leur propre sang se faisoient gloire de les fouler aux pieds. Le Chancelier Séguier , qui avoit présidé depuis si long-temps au Conseil du Roi , n'eut pas honte de prendre séance dans celui de la Fronde. La flétrissure de ce Magistrat eût été éternelle s'il n'eût réparé

ce moment d'erreur & de vertige par treinte ans de regrets & de services rendus au Roi & à l'Etat. 1652.

Cependant la Cour émue & étonnée d'un Arrêt qui transporte l'exercice du pouvoir souverain au duc d'Orléans & à Condé, le casse par un Arrêt du Conseil. Elle transfère le Parlement à Pontoise : mais il n'y eut guère que quinze ou seize Présidens & Conseillers qui obéirent ; les autres , éclairés de trop près , continuèrent de s'assembler & de fulminer des Arrêts tant contre Mazarin que contre leurs Confrères qu'ils traitoient de déserteurs. Le Parlement établi à Pontoise ne ménagea guère davantage le Ministre. Les deux Tribunaux ne laissoient respirer le Cardinal que pour se foudroyer l'un & l'autre. Au reste cette guerre poursuivie avec tant d'animosité ne coûta ni sang ni larmes à la Nation. La Reine frappa un coup plus décisif encore en déclarant que le Siège de la Monarchie étoit partout où le Monarque résidoit au milieu des Compagnies souveraines

1652.

& des Grands du Royaume ; & qu'en conséquence les deniers destinés au paiement des dettes de l'Etat ne seroient délivrés qu'aux lieux que le Roi choisiroit pour sa demeure. On ne sauroit croire combien cette démarche enleva d'Habitants à Paris & de Partisans à la Fronde.

Mais le titre de Lieutenant-Général , qui devoit être entre les mains de Gaston le signal de la victoire & de la puissance , ne fut aux yeux de presque toute la Nation qu'un titre inutile & odieux. Il révolta les gens de bien , & ne contribua pas moins à la chute du Parti que la lassitude des Peuples & l'incendie de l'Hôtel-de-Ville. Les autres Parlements , plus libres que celui de Paris , se moquèrent d'un pouvoir illégitime & usurpé. Le Royaume entier n'attendoit que la retraite vraie ou simulée de Mazarin pour tomber aux pieds de son Souverain. La Capitale , plus punie , plus malheureuse que les autres Villes , souhaitoit avec plus d'ardeur d'être délivrée d'un fléau qui en

*Mémoires de
Retz , t. III ,
p. 230.*

avoit amené tant d'autres.

C'étoit cependant avec le seul appui d'une Ville fatiguée, épuisée, divisée, déchirée qu'il falloit soutenir tout le poids de la guerre. Les Princes avoient gagné en titres ce qu'ils avoient perdu en puissance. Mais est-ce avec des titres qu'on fait la guerre? L'argent, les troupes, les munitions, les vivres leur manquoient également. Gaston demanda un subside au Parlement, & ce ne fut pas sans peine qu'il lui accorda la même taxe que les maisons payoient alors pour les boues. Ce produit, joint à la vente des Statues du Palais Mazarin, ne monta qu'à huit cent mille livres.

On conseilla alors au duc d'Orléans & au Prince d'affermir leur pouvoir en usurpant celui du Monarque dans toute son étendue; de fabriquer un grand sceau de cire jaune avec l'effigie du Roi, dont le Chancelier seroit le gardien & le dépositaire; de créer des Maréchaux de France & de Grands Officiers de la Couronne : en un mot, de

*Mémoires
Talon,
VIII.*

1652. prendre la Ligue & le duc de Mayenne pour modèles. Mais les Princes rejetèrent avec horreur des conseils si pernicioeux ; ils n'en avoient déjà suivi que de trop funestes pour la France & pour eux-mêmes.

*Mémoires de
la Rochefou-
cault ; de
Motteville ;
de Montpen-
sier.*

Les maux publics & particuliers augmentoient tous les jours. L'établissement du Conseil eut des suites presque aussi cruelles que l'Assemblée de l'Hôtel-de-Ville. Les prétentions de préséance firent éclore des débats horribles, scandaleux & sanglants. Les ducs de Beaufort & de Nemours, animés depuis longtemps par la rivalité la plus odieuse, ne trouvèrent d'autre moyen de terminer la contestation qu'ils eurent sur le rang, qu'en se défiant l'un & l'autre à un combat particulier. Le duc de Nemours, ce Prince chéri, l'héritier de la galanterie, de la grandeur d'ame, de la valeur & des graces de ses Ancêtres, reçut la mort des mains de son Beau-frère. Condé donna des larmes d'autant plus sincères à la destinée tragique

de Nemours , qu'il étoit le seul de ~~ses amis~~
 ses amis qui sacrifiait ses prétentions 1652.
 particulières au bien de la paix.

Le jour suivant éclaira une scène *Le 31 Juillet.*
 presque aussi déplorable au Luxem- *Memoires*
 bourg. Le comte de Rieux , jeune *de Talon,*
 Prince de la Maison de Lorraine, *t. VIII,*
 brave , violent , emporté , avoit *p. 64 & suiv.*
 embrassé le parti de la Fronde que
 le duc d'Elbœuf son père , combat-
 toit alors. Le prince de Tarente ,
 de la Maison de la Trémouille , lui
 disputoit le pas au Conseil. Condé
 proposoit des tempéraments , mais
 Rieux les rejetta avec mépris , il
 déclara qu'il n'y avoit ni ne pou-
 voit y avoir de concurrence entre
 lui & M. de Tarente. Il exhaloit son
 ressentiment par des paroles fières
 & injurieuses. Son rival témoignoit
 plus de modération. Condé essaya
 plusieurs fois de modérer l'impétuo-
 sité du jeune Rieux : celui-ci s'em-
 porte contre le Prince , s'approche
 de lui & le heurte en gesticulant
 d'une manière menaçante. Cette
 faillie est soudain réprimée par un
 soufflet qu'il reçoit du Prince. Rieux

1652.

ne se possédant plus se venge par un coup de poing, & met l'épée à la main. Condé qui étoit alors sans armes se jette sur l'épée du baron de Migenne; mais les spectateurs avoient déjà écarté & précipité Rieux sur la terrasse du Palais : bientôt il fut arrêté & reserré à la Bastille. Il s'agissoit de punir l'insulte faite au Sang Royal. L'Avocat-Général Talon mandé, consulté sur cette malheureuse affaire, répondit en gémissant qu'il n'y avoit que des temps si déplorables capables de produire des attentats presque inouis, que l'échafaud seul pouvoit expier le crime de Rieux, & que ses conclusions iroient à la mort. Le Prince eut la grandeur d'ame d'arrêter la procédure & pardonner à son ennemi.

Pendant que ces tristes événements remplissoient tous les esprits d'étonnement & d'inquiétude, le Parlement, établi à Pontoise, demandoit à la Reine, de concert avec elle & avec Mazarin, l'exil de son Ministre. Anne d'Autriche
parut

parut accorder par modération ce qu'elle avoit mendié par nécessité.

1652.

Le Cardinal partit enfin comblé d'éloges & de promesses, honoré des larmes du Roi & de la Reine. Combien Anne d'Autriche eut épargné au Royaume de sang & de désastres!

*Mémoires de
Retz, t. III;
de Mottevil-
le, t. V.*

Combien elle se seroit épargné à elle-même d'inquiétudes, d'alarmes & de travaux, si elle eût su prendre ce parti dès le commencement des troubles! Mais cette Princesse, dont on ne peut trop louer le courage & la clémence, manqua presque toujours de prévoyance: au reste, la révolution fut presque entière. Quoique toute la Nation fut convaincue que le sacrifice n'étoit qu'imaginaire, & que Mazarin reviendrait bientôt à la Cour, heureux, triomphant & absolu; c'étoit à qui se détacheroit du Parti. Le Chancelier Seguier donna l'exemple; il se sauva de Paris pour aller présider dans les Conseils du Roi, sous de meilleurs auspices que dans ceux de la Fronde. Il fut suivi d'un grand nombre de Magistrats & de

1652.

Gens de qualité ; & si l'amnistie , qui accompagna la sortie de Mazarin , n'eût été restreinte , tous les Habitants de Paris auroient déserté leurs foyers pour se transporter à la suite du Roi.

*Mémoires de
Retz, t. III,
p. 235.*

Les Princes, étonnés d'une défection si générale , envoyèrent demander à la Reine un passeport pour le maréchal d'Etampes , le comte de Fiesque & M. Goulas qu'ils avoient chargés de leurs pouvoirs. Anne d'Autriche répondit fièrement qu'il n'étoit plus question de négocier , mais de se soumettre.

Tant de hauteur révolta Condé. Cependant il falloit se résoudre , ou à accepter l'amnistie , ou à fuir du Royaume , ou bien à s'ensevelir sous les débris de la Faction. Le Prince n'avoit pas quatre mille hommes ; il n'osoit quitter Paris dont les Habitants n'attendoient peut-être que son départ pour livrer la Ville au Roi. D'ailleurs n'étoit-ce pas mener à la boucherie cette poignée de Soldats , que de la conduire contre les armées réunies de Turenne & de la Ferté ?

Dans ces circonstances, Condé 1652
eut encore recours à l'Espagne. Cette Puissance avoit vu d'un œil satisfait la Reine appeller toutes les armées des frontières pour accabler Condé. Des succès éclatants & faciles avoient par-tout couronné ses efforts. Barcelone & la Catalogne, Casal, Mardick, Gravelines & Dunkerque étoient échappées des mains de la Reine. Pour comble de honte & d'infortune, l'ambitieux Cromwel s'étoit emparé de presque toute la Marine du Royaume sans daigner lui déclarer la guerre.

L'Archiduc n'ignoroit pas que c'étoit au courage opiniâtre de Condé, qui seul arrêtoit toutes les forces d'une si puissante Monarchie, qu'il devoit tous ses succès. Il jugea qu'il ne devoit pas laisser accabler un Prince qui lui avoit été si utile. Il donna ordre à Fuenfaldagne de conduire à son secours toutes les troupes des Pays-Bas. Le duc de Lorraine, qui avoit mis son butin à couvert, entra en Champagne en même temps que le Général Espa-

1652.

gnol en Picardie. Celui-ci s'avança jusqu'à Chauni, où il prit le duc d'Elboeuf & presque toute la Noblesse de la Province. Rien ne l'arrêtoit jusqu'à Paris : c'étoit sous les murs de la Capitale qu'il devoit joindre Condé.

A la nouvelle des progrès de l'ennemi, la Cour fut consternée. On agita si l'on ne meneroit pas le Roi à Lyon : le seul Turenne s'opposa à une résolution si funeste. Le génie de ce grand homme, aidé des intrigues & de l'or de la Cour, écarta & dissipa un orage plus terrible que les précédents.

*Mémoires
de Moniglat,
t. III, p. 296.*

La Reine, qui dédaignoit de négocier avec le Prince, n'eut pas honte d'employer auprès du duc de Lorraine les armes de la foiblesse, les prières. Elle lui promettoit la restitution entière de ses Etats, avec d'autres avantages, s'il vouloit sortir du Royaume. Le Duc répondit qu'il ne l'écouteroit qu'aux portes de Paris. Mazarin, réfugié alors à Bouillon, d'où il gouvernoit le Royaume, inspira à la Reine un

stratagème qui eut le plus grand succès. Elle écrivit une longue lettre au duc de Lorraine qu'elle fit tomber adroitement entre les mains du comte de Fuenfaldagne ; en voici la substance : Que puisque tout se réunissoit contre elle pour l'accabler , & qu'elle ne pouvoit éviter une ruine entière qu'en se jettant entre les bras de M. le Prince , elle aimoit encore mieux vivre dans la dépendance d'un homme qui l'avoit tant persécutée, que de languir plus long-temps au milieu de tant d'alarmes & de périls ; qu'elle alloit signer avec lui un traité dont le duc d'Orléans son beau-frère seroit la victime ; qu'elle auroit bientôt la consolation d'être vengée par les mains d'un Prince dont le génie avoit toujours enchaîné la victoire ; & qu'on le verroit bientôt aux portes de Bruxelles rendre avec usure aux Espagnols les maux que la France en avoit reçus.

1652.

Ibidem.

Cette lettre fit une impression profonde sur Fuenfaldagne. Il craignoit également la ruine & la vic-

1652. *Ibidem.* toire de Condé. Son intérêt étoit de balancer les forces des deux Partis, & sur-tout de profiter rapidement des troubles que la lassitude, le repentir, la nécessité pouvoient terminer en un instant. En conséquence de ses réflexions, il reprit la route des Pays-bas, où des succès faciles l'attendoient encore. Mais il ne se mit en chemin qu'après avoir fortifié l'armée du duc de Lorraine de deux mille chevaux qu'il lui-envoya sous les ordres du duc de Wirtemberg. Il ne manquoit à Condé que d'être le maître absolu de ces troupes pour vaincre.

Turenne s'étoit avancé jusqu'à Compiègne pour empêcher la jonction des Espagnols avec les Lorrains. La retraite des premiers le ramena aux environs de Paris pour arrêter celle des derniers avec Condé; mais tous ses efforts échouèrent contre l'activité du Prince. Les armées alliées se réunirent à Ablon, & Condé les conduisit à Turenne, résolu de terminer la guerre par une bataille.

C'est alors que le Vicomte, dont les forces étoient inférieures, eut recours à la défensive la plus savante. Il porta son armée derrière le bois de Villeneuve-Saint-George, dans l'angle formé par les rivières de Seine & d'Yeres, dont le canal lui servoit de retranchement. Condé jugeant sa position inattaquable, ne s'appliqua qu'à le resserrer dans son camp, à lui couper les vivres & à le réduire à combattre ou à périr de faim. Son armée divisée en quatre corps occupoit la plaine qui s'étend du village de Boissi aux hauteurs de Villeneuve-Saint-George; elle n'étoit séparée de l'ennemi que par un bouquet de bois & quelques défilés. Il avoit jetté une forte garnison dans le château d'Ablon de l'autre côté de la rivière; il coupoit la communication de Turenne avec Corbeil, où étoient ses magasins, par le moyen d'un pont qu'il avoit construit sur la Seine. Enfin il infestoit la Brie & les cantons voisins de nombreux détachements pour intercepter les convois que la Cour tâchoit

1652.

*Histoire
du vicomte de
Turenne, t. I,
p. 281.*

368 HISTOIRE DE LOUIS II,
de faire pénétrer dans le camp des
deux Maréchaux.

1652.

*Mémoires de
de Montpen-
fier, t. II ; de
Retz t. III ;
de Montglar,
s. III.*

L'armée royale étant ainsi investie & bloquée , Condé , dont les espérances ne furent jamais chimériques, se flattoit de terminer bientôt la guerre ; mais la fortune du jeune Roi prévalut contre son génie. Dans cet instant qu'on peut appeller fatal , une maladie dangereuse , dont ses ennemis attribuoient la cause à l'excès du plaisir , le força de venir chercher des secours à Paris. Dès-lors tout ce qui devoit arriver n'arriva pas. La perte d'un seul convoi eût réduit l'ennemi aux plus déplcrables extrémités : mais , soit que l'or eût engourdi les mains du duc de Lorraine , soit que ses talents fussent éclipsés par ceux de Turenne , il est constant que celui-ci reçut, sans coup-férir pendant trois semaines , tous les convois qui ne venoient que de très-loin.

Cependant la belle conduite du Vicomte ne rassuroit pas tellement la Reine qu'elle ne vît tout ce qui lui en alloit coûter s'il recevoit un

échec. Le danger rétablit les négociations. Le duc de Lorraine, tous les grands du Parti entretenoient un commerce public avec la Cour. Anne d'Autriche entrevit enfin qu'il ne lui en coûteroit guère que des promesses pour abattre un Parti qui ne savoit faire ni la guerre ni la paix.

1652.

Sur ces entrefaites la Ville de Montrond, que le Prince avoit rendue l'une des plus fortes de l'Europe, succomba après un blocus de six mois. Cette conquête valut à Pallau le bâton de Maréchal de France, & à Turenne un renfort de trois mille hommes dont le duc de Lorraine ne put ou ne voulut pas arrêter la jonction.

Pendant ce temps-là le nombre & la hardiesse des Partisans de la Cour augmentoient à Paris. Il n'en eût coûté à la Reine que la peine d'approcher de la Ville & de montrer le Roi à la multitude, pour la soumettre. Mais Anne d'Autriche n'osa essayer cette démarche sans l'appui de l'armée. Elle écrivit aux

Qv

1652.

Maréchaux de venir la joindre à Pontoise. Turenne profita des ténèbres de la nuit du 4 au 5 Octobre pour décamper à l'insçu de l'ennemi ; il gagna Corbeil , & trois jours de marche le portèrent à Senlis , d'où il se rendit à Pontoise , sans que le duc de Lorraine osât troubler sa retraite , tant le génie de ce Prince étoit étonné devant celui du Vicomte.

*Mémoires de
de Montpen-
sier , t. II ,
p. 28.*

La colère de Condé fut extrême en apprenant un événement qui achevoit de détruire toutes ses espérances : il invektiva sans ménagement contre la négligence des Généraux. Le peuple ne leur donna plus que des marques de haine & de mépris ; il arrêta & pilla les équipages du duc de Wirtemberg. Le duc de Lorraine éprouva des affronts encore plus sanglants. Insulté , poursuivi par la populace , il ne trouva d'autres moyens d'échapper à sa fureur qu'en se mettant à la suite d'un Prêtre qui portoit le Viatique à un malade : cet acte de religion arrêta & modéra l'em-

Ibidem.

portement des plus violents. Condé ne s'opposoit à rien. L'inquiétude, les soupçons, l'ennui, le dégoût, l'agitation, plus cruels que la fièvre qui le consumoit, ajoutoient tous les jours à ses chagrins & à sa perplexité. Le marquis de Chavigni fit une expérience bien funeste des tristes dispositions du Prince. On n'a presque point vu paroître cet Ex-Ministre sur la scène depuis qu'il répondit si mal à la confiance de Condé, dans la négociation dont il fut chargé à Saint Germain. Cependant l'envie d'être nécessaire lui avoit fait entretenir des liaisons secrètes avec M. Fabert, dont l'objet devoit être une paix équitable. Condé & Mazarin éprouvoient son zèle ; mais il le porta bientôt à un excès qui déplut infiniment au Prince. On surprit une de ses lettres à l'Abbé Fouquet, confident de Mazarin, dans laquelle il promettoit d'ôter au Parti l'appui du duc d'Orléans, si M. le Prince refusoit de souscrire aux conditions dont il étoit convenu à son insçu. La lettre

Mémoires de la Rochefoucault ; de Morteville ; de Retz ; de Joli ; de Monglar.

1652.

ne venoit que de tomber entre les mains de Condé, lorsqu'il reçut une visite du Marquis. Un long éclaircissement qu'il eut avec lui, & dans lequel il s'emporta jusqu'à le traiter de traître & de perfide, porta la douleur & le désespoir dans l'ame de Chavigni. Il se retira chez lui avec une fièvre brûlante qui le conduisit en peu de jours au tombeau. Condé essaya envain dans une visite qu'il lui fit de calmer ses esprits; le coup mortel étoit porté, & l'infortuné Marquis devoit justifier le proverbe sacré, que la colère du Prince est l'avant-coureur de la mort. Triste & mémorable leçon qui doit apprendre à jamais aux Maîtres de la Terre combien ils doivent être modérés & circonspects, même dans leurs reproches.

La destinée de Chavigni seroit encore plus à plaindre & Condé plus blâmable, s'il étoit vrai, comme quelques-uns le prétendent, que le Marquis n'avoit négocié qu'en vertu des pouvoirs du Prince; qu'il avoit promis, à la vérité, de le faire relâ-

*Mémoires de
la Rochefou-
cault.*

cher de certains articles, mais que l'affaire ayant transpiré par la fourberie de Mazarin, Condé, pour ne pas perdre la confiance de ses Alliés, s'étoit cru obligé de désavouer & de maltraiter son Négociateur. On ajoute que la lettre interceptée n'étoit point de Chavigni, mais de Goulas; & que dans les copies qui furent rendues publiques on avoit substitué un nom à l'autre. S'il est vrai que la politique ait ainsi altéré les principes de droiture & d'équité, qui rendoient Condé si recommandable, que penser de la vertu des plus grands hommes?

Cependant Condé ne pouvoit plus demeurer à Paris. Le Peuple soupiroit si haut après le retour du Roi, qu'il y avoit lieu de craindre qu'il ne l'arrêtât & ne le livrât à la Cour, pour obtenir le succès de ses vœux. Le Prince étoit horriblement agité. C'en'étoit pas le séjour & l'empire d'une Ville, qui ne lui avoit présenté que le spectacle de l'inconséquence, des contradictions, de l'indiscipline, de la licence & du

1652. ridicule qu'il regrettoit. Louis I ,
Mémoires de prince de Condé , son bifaïeul ,
Retz , t. III. avoit eu moins à souffrir de l'austérité
 farouche , des vues étroites & bornées , du fanatisme & du pédantisme des Ministres Protestants , qu'il n'avoit souffert de l'audace , des cabales & des calomnies de Retz , de l'irrésolution & de la jalousie de Gaston ; des obstacles du Parlement , & de l'inconstance des Peuples. Il y avoit
Mémoires de Montpensier , t. II. long-temps qu'il eût mieux aimé faire la guerre dans les Ardennes , à la tête de quatre escadrons , que de commander à un Parti dont la moitié travailloit autant à sa ruine qu'à celle de Mazarin. Les réflexions les plus accablantes se présentoient en foule à son esprit , & augmentoient sa perplexité. Si dans le temps qu'il n'avoit rendu que des services à l'Etat , si après avoir fait des sacrifices & des dévouements sans nombres à la Patrie , les vaines alarmes d'un Ministre l'avoient fait gémir si long-temps en prison , que n'avoit-il pas à craindre après avoir tiré l'épée contre la Cour ,

livré & soutenu tant de combats, partagé la Nation ? Quel sera son 1652.
 garant contre la vengeance de Ma-
 zarin , armé de la Puissance su-
 prême , enhardi par la victoire ?
 Livrera-t-il sa tête , celle de ses
 amis , à la merci d'un Ministre , sur
 la foi d'un traité qu'il ne tiendra
 qu'à lui d'observer ? D'un autre
 côté , faut-il abjurer le sang auguste
 qui coule dans ses veines , démentir
 tant de gloire & de triomphes , s'at-
 tacher par des liens indissolubles à
 l'ennemi éternel de la France , as-
 socier sa fortune à celle d'un Mo-
 narque aussi foible que malheureux ,
 relever enfin une Monarchie qu'il
 a foulée aux pieds ?

La Reine , aussi indécise que le
 Prince , n'osoit rentrer à Paris jus-
 qu'à ce qu'il en fût sorti , tant le
 nom de Condé malade , abandonné ,
 trahi lui inspiroit encore de frayeur.
 Ces dispositions mutuelles amenèrent
 de nouvelles négociations dont la
 duchesse de Châtillon , le duc de
 Bouillon , l'Abbé Fouquet , Gour-

1652.

*Mémoires
de Monspen-
sier, t. II.*

ville furent les instruments inutiles. La fierté d'un côté, la défiance de l'autre, firent échouer tous les efforts du Patriotisme. Le duc d'Orléans essaya envain d'amollir l'ame du Prince & d'obtenir son aveu au retour actuel & triomphant du Cardinal. *Non*, répondit fièrement Condé, *je ne me chargerai jamais de la haine & du blâme de la postérité en consentant au rétablissement précipité d'un Ministre dont les fautes ont manqué de détruire la Monarchie. S'il ne s'agissoit, Monsieur, que de ma fortune, je la sacrifierois volontiers aux desirs de V. A. R. mais il y va de ma liberté, de ma tête, & sur-tout du salut de mes amis que je n'abandonnerai jamais tant qu'il me restera un souffle de vie. C'est ainsi que Condé se déguisant à lui-même ses remords, ou les étouffant, ne put jamais obtenir de sa fierté de céder à la fortune d'un Ministre devant qui vingt millions d'hommes alloient se prosterner. Il aim mieux perdre les établissemens immenses qu'il possédoit dans le Royau-*

me , que d'être le témoin des triom-
 phes d'un ennemi qu'il n'avoit pu
 accabler. 1652.

Au-reste , la hauteur , la défiance ,
 le ressentiment , ces guides dange-
 reux ne furent pas les seuls qui
 égarent Condé. On prétend que
 la vie errante & militaire du duc
 de Lorraine , ses richesses , son in-
 dépendance , l'influence que lui
 donnoit son armée dans les troubles
 de l'Europe , excitèrent l'émulation
 du Prince ; qu'il conçut une envie
 secrète & démesurée de l'imiter &
 de l'effacer. Si ce Souverain , avec
 un corps de dix mille hommes ,
 avoit trouvé le secret de se faire
 rechercher , payer & honorer des
 principales Puissances , que n'étoit-
 il pas en droit d'espérer avec plus
 de réputation , de génie , de moyens
 & de meilleures troupes ? Eh ! qui
 fait si ce Prince , instruit des vicissi-
 tudes & des révolutions qui ont agité
 & désolé depuis tant de siècles notre
 malheureux hémisphère , ne conçut
 pas des projets plus profonds & plus
 ambitieux ? L'exemple de tant de

*Mémoires de
 la Rochefou-
 cauld.*

1652.

Capitaines , anciens & modernes , qui , avec une poignée de Soldats , avoient fondé des Empires , ne pouvoit-il pas être renouvelé par un Général qui les surpassoit en courage & en talents ?

Ibidem.

Personne n'avoit alors assez de crédit auprès de Condé pour combattre des desseins si singuliers , si romanesques , plus convenables à un aventurier qu'à un grand Prince. Nemours étoit mort , la Rochefoucault languissoit dans un lit des suites de la blessure qu'il avoit reçue au combat de Saint - Antoine : il n'y avoit plus que la duchesse de Châtillon capable de l'éclairer sur le bord du précipice. Mais depuis que Condé n'avoit plus un rival illustre à combattre dans le cœur de cette Dame , ses graces étoient affoiblies à ses yeux ; elle lui étoit devenue moins chère. L'éloquence de la Duchesse échoua contre des passions violentes , & contre les promesses immenses & les efforts réitérés des Espagnols.

Condé quitta donc la Capitale &

prit la route de la Champagne. Les environs de Paris, si long-temps le théâtre de la guerre, désolés, ravagés par les armées nationales & étrangères, ne pouvoient plus subvenir à la subsistance des troupes. En prenant congé du duc d'Orléans, le Prince lui fit observer que la chute du Parti étoit l'ouvrage des intrigues & des cabales de Retz; il lui prédit que s'il ne prenoit des résolutions plus hautes, la disgrâce & l'exil feroient son partage. Gaston lui jura de ne jamais signer de traité avec la Cour qu'il n'y fût compris. Les adieux furent très-tendres de part & d'autre, ils ne prévoyoit pas qu'ils feroient éternels.

Avant que de sortir de la Capitale, Condé eut la consolation & la gloire de briser les fers du duc de Guise. Ce Prince étoit traité par les Espagnols plutôt en criminel d'Etat qu'en prisonnier de guerre. On avoit agité plusieurs fois dans le Conseil de Madrid si on ne lui feroit pas expier sur un échafaud l'audace avec laquelle il avoit tenté de démembrer

1652.

*Mémoire
de Montglat,
t. III, p. 315.*

*Mémoires de
Mademoiselle
t. II.*

1652.

de la Monarchie le beau Royaume de Naples. Il languissoit depuis quatre ans entre la vie & la mort. Cependant il paroissoit dévoué aux horreurs d'une prison éternelle. L'Espagne avoit refusé sa liberté aux desirs de toutes les Têtes couronnées de l'Europe. La Cour de France offroit envain de l'échanger contre quatre mille prisonniers, parmi lesquels on comptoit des Princes & des Généraux. Une seule parole de Condé, plus puissante que tous les efforts de la République Chrétienne, fit tomber ses chaînes. Le Prince espéroit peut-être s'acquérir un Partisan illustre ; mais toute la reconnaissance du duc de Guise se borna à une visite & à des remerciements.

Cette marque de complaisance de la part d'une Cour aussi fière & aussi opiniâtre que celle d'Espagne, toucha peut-être plus Condé que les grandes promesses qu'il en avoit reçues. S'il n'osoit en attendre des secours proportionnés à ses besoins, il se flattoit au-moins de trouver des troupes fidèles & soumises, des Mi-

*Mémoires de
Monsieglat ; de
Motteville ;
de Retz ; de
la Rochefou-
cault ; de
Mompensier,
t. II, p. 226.*

nistres zélés, des Généraux dociles; mais on verra bientôt combien ses
 espérances furent trahies par l'évé-
 nement. 1652.

Pendant que Condé emporté par la fatalité de sa destinée, marchoit sur l'Aisne, le Roi entroit dans Paris. Gaston, qui auroit pu l'arrêter, aima mieux fuir à Blois sur la foi d'une amnistie qu'il accepta en criminel. Le jeune Monarque ne montra que de la modération & de la clémence. Il n'en coûta la tête à aucun de ceux qui avoient porté les armes contre lui. Son ressentiment, ou plutôt sa justice, ne s'étendit que sur environ trente Croyens qu'il exila. La révolution fut générale : les Grands, qui n'avoient encouragé Condé dans la révolte que pour élever leur fortune sur les débris de celle de l'Etat, furent les premiers à l'abandonner. Il ne lui resta que des amis toujours prêts à se sacrifier pour lui.

*Manuscrit
de l'Hôtel de
Condé.*

Déjà il avoit assiégé & conquis trois Places très-importantes, Château-Porcien, Rhetel & Mou-

1652.

*Ibidem.**Mémoires de
Montpensier,
P. 331.*

zon. Il attaquoit Sainte-Menehould, dont il avoit déjà réduit la Ville, lorsqu'il vit entrer dans son camp M. Gedouin, Gentilhomme du duc d'Orléans, qui venoit de la part de son Maître lui demander ses troupes & l'exhorter à rentrer dans le devoir. *Les troupes de Monsieur, répondit le Prince, sont libres de partir. Quant à ses conseils, témoignez à S. A. R. que je l'en remercie. Disgracié, banni, malgré l'amnistie qu'il a prise, le traitement qu'il essuie, ne m'annonce que trop celui qui m'est réservé, si je me livre à mes ennemis.* Mais les troupes du duc d'Orléans ne voulurent point se séparer du Prince qu'elles ne l'eussent aidé à emporter le Château de Sainte-Menehould. En prenant congé de lui, il n'y eut point de marques de tendresse, de vénération & de regrets qu'il n'en reçut. Deux régiments de Cavalerie refusèrent de l'abandonner. La Cour n'eût jamais osé faire servir contre le Prince, des Corps qui lui étoient si attachés, quand même Gaston ne l'eût pas exigé. Ce Prince, plus fidèle à l'a-

Ibidem.

mitié dans la retraite & l'adversité, qu'il ne l'avoit été dans la prospérité, refusa constamment d'aller prendre auprès du Roi le rang qui convenoit à sa naissance. Il ne pouvoit soutenir l'idée de voir Mazarin triomphant, & Condé pros crit & malheureux. Mademoiselle porta la constance & la sensibilité jusqu'à son comble. Jeune & ambitieuse, elle préféra la solitude & l'exil aux plaisirs & à la pompe de la Cour.

Le premier soin de la Reine fut d'envoyer au Parlement une déclaration par laquelle le Roi déclaroit le prince de Condé criminel de lèse-Majesté. La Compagnie, réduite à plaindre des écarts qu'elle avoit partagés, l'enregistra sans opposition.

Ce jour-là même le comte de Fuensaldagne présenta au Prince condamné la Patente de Généralissime de toutes les armées d'Espagne. Ils signèrent entr'eux une convention, qui depuis fut convertie en un traité solennel, en vertu de laquelle toutes les conquêtes que le Prince

*Manuscrits
de l'Hôtel de
Condé.*

1652.

feroit en France , à trois lieues des Pays-bas, lui demeureroient avec les droits Régaliens. Mais bientôt Fuen-saldagne priva le Prince de tous les moyens de vaincre. Il emmena dans les Pays-bas une partie de ses forces, tandis que le duc de Lorraine prenoit le chemin de l'Etat de Liège avec la moitié de son armée, sous prétexte de punir l'Evêque d'avoir accordé un asyle au cardinal Mazarin , mais en effet pour piller. Le nouveau Généralissime se trouva presque sans armée.

La conduite du Prince eût dû faire rougir le duc de Lorraine s'il eût été susceptible de quelque sentiment d'honneur. Pendant que le vil attrait du butin, l'entraînoit loin de la carrière qui lui étoit marquée par la gloire, & qu'il abandonnoit Condé, celui-ci ne pensoit qu'à le rétablir dans ses Etats. Il entra dans le Barrois, attaqua & prit Ligni; il assiégea Bar-le-duc. Cette entreprise ne fut fatale qu'à M. de la Fauge, Général des Lorrains. Le Prince lui donnoit à souper & le combloit d'éloges & de

Ibidem.

*Mémoires du
duc d'York.*

de careffes. La Fauge , fenfiblement touché des honneurs qu'il recevoit d'un Prince fi bon juge des militai- res , & peut-être auffi égaré par les fumées du vin , fort de table & court à la tranchée pour braver & insulter les affiégés. Condé , qui fe doutoit de fon deffein , courut après lui , & la Fauge tomba mort prefque entre fes bras d'un coup de mousquet :
 1652.

Manuscrits
de l'Hôtel de
Condé.

trifte , mais digne récompense de la témérité. Bar-le-duc capitula bientôt ainfi que Void , Commerci & beaucoup d'autres petites places.

Condé avoit à peine réduit le Duché de Bar qu'il tenta les moyens de terminer la guerre en enlevant Mazarin qui étoit à Bouillon. L'Officier chargé de l'entreprise le manqua ; il ne tailla en pièces qu'une partie de l'efcorte qui conduifoit le Miniftre à Sédan.

Cependant le comte de Broglie étoit venu le prendre dans cette Ville avec un corps de fix cens chevaux. Mazarin s'étoit déjà rendu à Mezières ; mais la présence du Prince , qui voltigeoit fur la frontière

Ibidem.

1652.

avec un camp volant , causa tant d'effroi au Cardinal qu'il retourna à Sedan , d'où il ne partit que sous la protection d'une armée que lui amenèrent le maréchal d'Aumont & le duc d'Elbœuf. Il marcha dans le Barrois où il trouva les maréchaux de Turenne & de la Ferté qui , après avoir pacifié l'intérieur du Royaume , venoient en protéger la frontière.

Ibidem.

Presque toutes les forces de la France étoient concentrées dans le Barrois. Condé avoit jetté son Infanterie dans ses conquêtes ; il ne lui restoit plus qu'une Cavalerie délabrée, épuisée, avec laquelle il se retira à Clermont en Argonne , en attendant les troupes du comte de Fuenfaldagne & du duc de Lorraine ; mais il les attendit en vain. Il seroit demeuré sans armée si le prince de Tarente ne lui eût amené cinq à six mille hommes qu'il avoit levés à ses dépens dans l'Etat de Liège. Condé n'avoit plus alors d'autre ressource que sa réputation & sa gloire ; il ne crut pouvoir reconnoître un si

grand service qu'en confiant au prince de Tarente le commandement de ses troupes. 1652.

Il y avoit long - temps que le comte de Tavanès étoit revêtu de cet emploi. Il avoit jusqu'ici servi Condé avec tant de zèle & de courage qu'il avoit mérité d'en être appelé le bras droit. Tavanès présente ses plaintes & ses reproches à Condé : celui-ci les écoute avec patience & demande au Comte comment il veut qu'il s'acquite envers Tarente. Il le prie ensuite & le conjure par les liens sacrés de l'amitié qui les unissoit depuis si long-temps, de souscrire à la nécessité des conjonctures, ou au-moins de souffrir que Tarente partage le commandement avec lui. *Non, non*, reprit le Comte, *je ne veux avoir ni Supérieur ni Collegue.*

*Mémoires de
Tavanès.*

Le Prince, après avoir essayé long-temps de le calmer par ses caresses, voyant qu'il persistoit toujours à lui demander son congé ; *Allez donc*, lui dit-il les larmes aux yeux, & *donnez à Mazarin la joie de m'avoir arraché mon bras droit pour s'en servir*

1652.

contre moi-même. Monseigneur, répliqua Tavanès, j'ai tout abandonné, j'ai tout sacrifié pour avoir l'honneur de vous suivre ; ma conduite justifiera toujours mes sentiments. Je donne ma parole d'honneur à V. A. de ne paroître jamais à la Cour & dans les armées qu'elle ne soit rétablie dans tous les droits de sa naissance & de son rang. Le brave Gentilhomme fut fidèle à son serment ; il se retira dans ses terres, d'où les promesses les plus brillantes ne purent jamais le faire sortir.

*Histoire de
Turenne, t. I.
P. 143.*

Cependant Condé s'étoit mis en marche pour voler au secours de Bar-le-duc : son armée égaloit à peine la troisième partie des forces ennemies. Mazarin, persuadé qu'il peut en même temps combattre le Prince & prendre la Ville, partage les troupes en deux corps. Il donne le plus aguerri à Turenne & à la Ferté, pour livrer bataille au Prince, & laisse l'autre devant la place aux ordres du maréchal d'Aumont & du duc d'Elbœuf. Lui-même suivoit de près les deux Maréchaux pour avoir part au péril & à la gloire.

Condé étoit déjà arrivé à Vaubecourt , à cinq lieues de Bar-le-duc , d'où il devoit partir le lendemain pour fondre sur l'un des quartiers des assiégeants & secourir la place. Mais à son entrée dans ce Bourg , rempli de denrées & de vin , l'armée se disperse & s'abandonne au pillage & à toutes sortes d'excès. Cependant la tête des troupes françoises paroît. En vain on sonne l'alarme , en vain l'Officier court après le Soldat , rien ne peut l'arracher à l'ivresse du plaisir. Le Prince perdoit misérablement son armée, s'il n'eût pris le parti de faire mettre le feu aux quatres coins du Bourg. La flamme qui gaignoit de toutes parts força enfin le Soldat de sortir des caves & des maisons pour joindre le drapeau en rase campagne. Condé eut besoin de toute son activité pour sauver ses troupes & les ramener à Clermont. Bar-le-duc , abandonné à lui-même résista pendant vingt-deux jours à trois armées réunies ; sa prise n'en avoit coûté que cinq ou six au Prince. La con-

1652.

Ibidem.

1652.

quête de cette place fut suivie de celle du Barrois. De-là le Cardinal & les Maréchaux entrèrent en Champagne où ils reprirent Château-Portien & Vervins.

Condé s'étoit réfugié à Stenai : il n'avoit ni magasins ni argent. Il ne tenoit à l'Espagne que par des titres qui ne coûtoient rien à cette Puissance, & des traités qu'elle ne remplissoit pas. Si quelque événement eût pu le consoler de ses revers & de sa proscription en France & des triomphes de son oppresseur, c'eût été sans doute la disgrâce du cardinal de Retz qui enfin expioit son audace & son imprudence à Vincennes. Mais loin de s'abandonner à la joie de voir le plus dangereux de ses ennemis plus malheureux que lui, il eut la grandeur d'âme de le plaindre. Il déclara qu'il feroit sans exception tout ce que les amis du Prisonnier exigeroient de lui pour rompre ses fers. Au reste, une partie des Peuples, si long-temps trompés par un Prélat, dont les passions avoient excité tant de tempêtes,

applaudit à sa chute. On disoit 1652.
qu'il ne manquoit plus au bonheur de la France que de voir Mazarin à la Bastille, tant le public étoit las de voir des Princes de l'Eglise parcourir la carrière de l'ambition, des intrigues & des passions.

La retraite de Condé, l'exil de Gaston, la prison de Retz, la soumission des Grands & des Compagnies avoient enfin aplani les chemins de la Capitale à l'heureux Mazarin. Il entra en triomphe dans une Ville d'où il étoit sorti deux fois en fugitif. Le Roi & toute la Cour furent au-devant de lui pour le dédommager de tous les outrages qu'il avoit reçus. Le jeune Monarque ne crut pas dégrader la Majesté suprême en l'associant aux acclamations publiques, & en invitant le Peuple, à force d'argent, à crier *Vive le Roi & M. le Cardinal.* On

*Mémoires
de Motteville,
t. V, p. 166.*

*Lettre de
Viquefort,
du 7 Février
1653.*

fait que les Compagnies qui l'avoient condamné le haranguèrent. L'Hôtel-de-Ville lui donna une fête, honneur qu'elle ne doit qu'à ses Sou-

1652.

verains. On prétend que Mazarin , à la vue de l'inconstance & de la légèreté de la Nation , ne put s'empêcher de témoigner du mépris pour elle.

L'exemple de la Cour , des Grands & des Compagnies influa sur le peuple. Il commença enfin à respecter une fortune que tant d'orages n'avoient fait qu'affermir. C'étoit à qui , du Roi & de la Reine sa mère , témoigneroit plus de confiance , d'honneur & de déférence au Cardinal. L'exercice du pouvoir souverain lui fut remis dans toute son étendue , & son autorité n'eut plus de bornes , ainsi que sa fortune : heureux s'il eût montré autant de désintéressement que de clémence.

*Histoire du
cardinal Ma-
zarin , t. IV,
p. 2 & suiv.*

On ne peut s'empêcher de réfléchir ici sur la destinée de Condé & de Mazarin. Le premier , né du sang le plus auguste de l'univers , comblé de gloire , le génie tutélaire de l'Etat , l'objet de la joie , des délices & de la complaisance des peuples , est obligé de fuir chez une Nation ennemie , & vaincue par

ses armes , tandis que Mazarin, issu d'une race étrangère & odieuse aux François depuis Catherine de Médicis & le maréchal d'Ancre , haï , méprisé , détesté , est reçu des peuples comme un père & un libérateur. De semblables événements confondent la prudence humaine. Mais Mazarin se fût étrangement mépris s'il eût attribué ces succès , ces révolutions imprévues à la force & à la grandeur de son génie. Ils ne sont que les suites naturelles de la puissance suprême , qui semble n'avoir jamais été attaquée en France que pour jetter de nouvelles & de plus profondes racines.

Mémoires de Joli, t. II.

Tout abandonnoit Condé, excepté le courage. Rien ne peint mieux sa situation déplorable que la lettre qu'il écrivit à D. Luis de Haro au milieu de ces événements, dont la rapidité entraînoit la Nation. Résolu de lutter jusqu'à la dernière extrémité, voici comme il s'exprimoit :

« Il n'est pas possible , Monsieur , de vous dissimuler plus long-temps le triste état de mes affaires. Je

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

1652.

» les ai vues dépérir en Guienne
» faute de troupes , d'argent , de
» munitions & de tous les secours
» auxquels vous vous étiez engagé
» envers moi. J'ai perdu Bourges ,
» Dijon , Montrond , Paris & bien
» d'autres Places sans me plaindre.
» Vous n'ignorez pas avec quelle
» fermeté j'ai rejeté tous les avan-
» tages particuliers qu'on m'offroit
» pour abandonner mes Alliés ; mais
» enfin me voici réduit aux dernières
» extrémités. La cardinal Mazarin
» est rentré dans le Royaume ; il
» en a rassemblé toutes les forces ,
» à la tête desquelles il est venu
» fondre sur moi pour me chasser
» de mes quartiers. C'est dans ces
» circonstances , où j'avois plus be-
» soin de secours , que l'armée des
» Pays-bas m'a quitté , & que M.
» le duc de Lorraine en a fait autant
» avec la meilleure partie de ses
» troupes. Je manque de tout ; il
» n'y a point de jour que je ne perde
» des Places & des Partisans. Mes
» amis , me voyant si généralement
» abandonné , commencent à m'a-

» bandonner eux-mêmes. Le cardi-
 » nal Mazarin profite de la foiblesse
 » & de l'impuissance où je me trouve
 » pour établir en France une auto-
 » rité inouïe, dont vous & moi se-
 » rons les premières victimes. Il est
 » temps d'apporter un remède ef-
 » ficace à tant de maux. Il s'agit,
 » Monsieur, d'ordonner à vos Minis-
 » tres & à vos Généraux de me con-
 » fier toutes les forces des Pays-bas
 » lorsque j'aurai sur les bras toutes
 » celles de la France, & de ne m'en
 » donner qu'une partie lorsque je
 » n'en aurai qu'une partie à com-
 » battre. Il faut sur-tout m'envoyer
 » promptement les subsides qui me
 » sont dûs depuis si long-temps.
 » Muni de ce secours, j'ose me
 » promettre des avantages capa-
 » bles de nous procurer bientôt
 » une paix juste & honnête. J'attends
 » tout de l'équité de Sa Majesté Ca-
 » tholique, & je tâcherai de vous
 » faire connoître que je suis, Mon-
 » sieur, votre très-affectionné à vous
 » servir, LOUIS DE BOURBON.

- Avant que de passer aux événe-

1652.

ments aussi tristes qu'intéressants, que nous avons à parcourir, il faut jeter les yeux sur la Guienne, le berceau de la guerre civile, qui n'avoit cessé d'en être le théâtre principal que depuis que Condé en étoit sorti. La ville d'Agen ne l'eut pas plutôt vu éloigné qu'elle avoit ouvert ses portes au comte d'Harcourt. Mais une victoire remportée sur le marquis de Montausier auprès de la rivière d'Ille, par le Colonel Balthazar; deux affronts consécutifs que le comte d'Harcourt reçut devant Villeneuve d'Agénois, dont il fut obligé de lever le siège avec beaucoup de perte; & plus encore un incident imprévu, étonnant, presque inoui, avoient rétabli les affaires du Parti. Il eût même triomphé si le prince de Conti eût su se prévaloir des caresses de la fortune.

Personne, comme on a vu, n'avoit témoigné plus d'attachement au cardinal Mazarin que le comte d'Harcourt : c'étoit lui qui s'étoit chargé de la fonction odieuse de

*Mémoires
de Monglas,
t. III, p. 336.*

*Ibidem,
pag. 337. &
suiv.*

conduire les Princes de prison en prison. Il avoit depuis offert son bras pour arrêter Condé , & même , à ce qu'on prétend , pour le tuer. Mazarin de son côté lui avoit réservé la gloire de combattre & de défaire le Prince , lorsque celui-ci , presque seul & sans secours , avoit été soulever la Guienne. La guerre avoit été mêlée de succès & de revers. Cependant Condé avoit échappé aux pièges secrets & à la force ouverte. Harcourt attendoit du Cardinal d'autres récompenses qu'un commandement stérile & dispendieux. Mazarin n'avoit pas honte de laisser languir dans une pauvreté qui eût été insupportable à un simple Gentilhomme , un Prince de la maison de Lorraine , un Capitaine célèbre par de grandes victoires : en un mot , le Général du Roi de France avoit été obligé de mettre sa vaisselle & ses meubles en gage pour nourrir sa femme & ses enfans. Harcourt se plaignit long-temps d'un traitement si dur ; mais il falloit se rendre re-

1652.

Ibidem.

1652. doutable pour arracher des graces du Ministre.

Sur ces entrefaites le Gouvernement de Brisach vint à vaquer. Le marquis de Tilladet l'obtint. Un certain Charlevoix , qui en étoit Lieutenant de Roi , chassa le nouveau Gouverneur , & se rendit maître de la Place : mais bientôt après lui-même tomba dans les pièges de la maréchale de Guébriant , femme résolue , active & douée d'un génie supérieur. Elle l'envoya prisonnier à Philipsbourg dont le comte d'Harcourt avoit le gouvernement. Il en eut coûté la tête à Charlevoix si la Garnison de Brisach n'eût trouvé le secret d'arrêter la Maréchale : on la menaça de lui faire éprouver le même sort qu'à Charlevoix , & cette menace le sauva. Bientôt il trouva le moyen , du fond de sa prison , d'offrir Brisach au comte d'Harcourt pour prix de sa liberté. Le Comte , ébloui de cette offre , quitta en déferteur l'armée qu'il commandoit ; il traversa la France déguisé , & ar-

Ibidem.

riva en Alsace dont il devint le maître par la perfidie de Charles-voix. 1652.

L'armée de Guienne, abandonnée de son Chef, s'abandonna à l'indiscipline, à la licence & à toutes sortes d'excès. Il n'eût tenu qu'au prince de Conti de l'attaquer, de la dissiper & de l'anéantir; mais le prince de Conti croyoit n'avoir d'ennemis que la duchesse de Longueville, Marfin & Lenet. Condé, qui soutenoit à Paris tous les efforts de la puissance royale, ne put obtenir de son Frère plus de conduite & de zèle, ni de l'Espagne plus de secours. Il est constant que la conquête de Bayonne, qu'il vouloit qu'on entreprît, eût affermi plus long - temps sa domination en Guienne.

Le duc de Candale succéda à Harcourt, & les deux partis attendirent, comme de concert, dans l'inaction, pendant presque tout le reste de la campagne, l'événement de la guerre de Paris. La Cour victorieuse préparoit de nouvelles

1652.

troupes & une flotte pour attaquer la Guienne au commencement du Printemps.

En Provence, Charles de Valois, duc d'Angoulême, avoit embrassé le parti du Prince, mais faute de secours il avoit été obligé de prendre l'amnistie, & la Province s'étoit soumise au Roi.

1653.

Tel étoit l'état des forces du Prince à la fin de la Campagne. Il possédoit, tant en Champagne que sur la frontière de cette Province, Rhétel, Sainte-Menehould, Mouzon, Stenai & Clermont ; en Bourgogne, Bellegarde. Sept à huit mille hommes, dispersés dans toutes ces Places, composoient ses forces. Son Parti n'étoit soutenu en Guienne qu'avec un nombre à-peu-près égal de troupes ; mais il comptoit encore dans le Royaume un grand nombre de Partisans secrets qui n'attendoient qu'une invasion de sa part en France pour se déclarer en sa faveur.

Condé ne pouvoit la préparer qu'avec des forces étrangères. Il partit de Stenai au commencement

de Mars pour se rendre à Bruxelles & solliciter les secours de l'Espagne; 1653. mais les douleurs de la gravelle, accompagnées d'une fièvre quarte, ne lui permirent pas d'aller plus loin que Namur.

C'est dans ces circonstances que les Espagnols le voyant malade, sans argent, sans troupes, sans secours & presque sans espérance, tentèrent de profiter d'une situation si accablante, pour l'obliger à céder la préséance à l'Archiduc Léopold. *Manuscrits de l'Hôtel de Condé.* Se flattoient-ils que cet aveu de la part d'un Prince du Sang seroit à l'avenir un titre de prééminence en faveur de la Maison d'Autriche sur celle de Bourbon? Ainsi cette Nation épuisée, languissante, menacée des plus terribles revers, conservoit encore dans le déclin de sa puissance tout l'orgueil de son ancienne prospérité. Elle s'occupoit de la vanité, de l'étiquette & des rangs, lorsqu'il s'agissoit d'exister. Le Ministre envoya à Namur des hommes adroits, fins & déliés pour préparer le Prince au sacrifice. Ils avoient ordre de lui

1653. offrir des avantages signalés , des secours abondants , des agréments de

Actions mémorables du prince de Condé , par le P. Bergier , page 246 & suiv.

toute espèce , s'il vouloit se prêter à la dégradation ; & de lui laisser entrevoir toute l'amertume des dégoûts , des contradictions & des obstacles , s'il entreprenoit de se roidir contre la puissance , la fortune & l'autorité réunies. On a du remarquer que Condé ne déployoit jamais une ame plus haute & plus fière que lorsqu'il étoit aux prises avec l'adversité. Il répondit froidement que les Princes du Sang de France ne le cédoient qu'aux Rois ; que tout ce qu'il pouvoit faire en faveur de M. l'Archiduc , fils & frère d'Empereur , étoit de consentir à l'égalité , à condition toutefois que ce Prince lui feroit les honneurs des Pays-bas , & lui céderoit la préférence dans un lieu tiers. *Au reste , ajouta-t-il , je donne aux Ministres de votre Maître vingt-quatre heures pour se décider ; si je ne reçois pas avant qu'elles soient écoulées une réponse telle que je l'exige , je sortirai de Namur & des Pays-bas ; je m'exposerai à tout*

plutôt que de consentir que les droits que je tiens de la naissance soient avilis & dégradés. 1653.

La fierté Autrichienne céda en frémissant à la fermeté Françoisé. Cette victoire de Condé, arrachée aux Espagnols jusques dans les foyers de leur domination, est un aveu bien éclatant du besoin qu'ils avoient d'un grand Capitaine pour résister aux efforts de la France.

Condé poursuivit sa route. On le reçut à Bruxelles avec les mêmes honneurs & les mêmes respects qu'on eût rendus au Monarque en personne. Jamais Roi détrôné ne conserva autant de marques de grandeur, de puissance & de splendeur que Condé dans son exil. Ces distinctions devoient le toucher d'autant plus sensiblement qu'elles étoient accordées à sa vertu & à sa réputation plus encore qu'à l'éclat de sa naissance. Le Roi d'Angleterre, réfugié depuis à Bruxelles, ne fut pas accueilli avec les mêmes déférences. Le Monarque Espagnol traitoit le Prince en Alliénécessaire, à-peu-près comme le Vainqueur de

*Manuscrits
de l'Hôtel de
Condé.*

1653.

Saint-Quentin, Emmanuel Philibert, duc de Savoie, avoit été traité par Charles-Quint & Philippe II, lorsqu'il vint chercher un asyle auprès d'eux, après la perte de ses États envahis par la France. Condé avoit des Envoyés dans toutes les Cours de l'Europe, excepté dans celles de Portugal & de Savoie, alors alliées de la France. Ils avoient leurs Audiencias réglées, & ils étoient admis avec le même cérémonial que les Electeurs & les Souverains qui ne sont point décorés du Diadème.

Ibidem.

La justice du Prince étoit indépendante, absolue, souveraine, tant sur ses domestiques que sur les troupes. Elles étoient, à la vérité, soudoyées par les Espagnols, mais elles n'étoient point soumises aux Commissaires de guerre de cette Nation. On les payoit sur les certificats du Prince qui en attestoient le nombre & la qualité ; & sa foi étoit si universellement reconnue & respectée, qu'il ne vint jamais dans l'esprit des Généraux & des Ministres de Madrid d'en suspecter le témoi-

gnage. Les Officiers du Prince & ses amis répondirent toujours à la confiance des Espagnols par une fidélité & une intégrité dont il n'y a presque point d'exemple. L'ordre & la discipline qu'il faisoit observer à ses troupes , tant dans les garnisons qu'en campagne ; son affabilité , son équité , son désintéressement , sa grandeur d'ame , lui gagnèrent à tel point le cœur des Grands , de la Noblesse & des Peuples des Pays-bas , qu'ils eussent regardé comme le bien suprême de l'avoir pour Souverain.

1653.

Les Pays-bas détachés du centre de la Monarchie en dévoroient toute la substance : c'étoit le gouffre qui engloutissoit l'or des Américains & le sang des Espagnols. Cependant ce pays , ouvert & pénétré de toutes parts , n'avoit presque plus de barrières , & il eût échappé aux foibles mains de Philippe IV , sans les guerres civiles de la France. Au reste , cet ancien patrimoine des Rois Autrichiens étoit encore , malgré les fléaux d'une administration vicieuse ,

1653.

des guerres & des persécutions , la portion de leurs Etats la plus florissante. La fertilité du sol , le commerce & l'industrie , deux ou trois milliards consacrés à sa défense en avoient réparé les désastres.

Les Royaumes de Naples & de Sicile , le Milanés & la Sardaigne , plus affoiblis par la tyrannie & la rapacité des Vice-Rois , que par les guerres & les révoltes , ne servoient plus qu'à augmenter la liste pompeuse des qualités du Monarque , qui croyoit conserver en puissance ce qu'il retenoit en titres.

. Mais c'étoit dans l'intérieur de la Monarchie , en Espagne même , qu'il falloit voir le tableau déplorable de la misère & de la dépopulation. Ce Royaume , si avantageusement situé , baigné dans toute son étendue des deux mers , la source des productions les plus rares & les plus riches , pour lequel la nature a tout prodigué , manquoit de tout. Il n'offroit au-lieu de Laboureurs , d'Artisans , de Soldats & de Citoyens , que des Moines & des Mendians : on

n'osoit affeoir des taxes personnelles sur les familles que l'oppression n'avoit pas encore arrachées du sein des campagnes, parce qu'elles languissoient dans la disette des besoins les plus indispensables. Le découragement, suite nécessaire de tant de maux, avoit gagné tous les états. L'Espagne ne comptoit plus que des Chefs sans expérience & des troupes sans émulation. Le courage, l'esprit militaire, la science de la guerre, l'honneur sembloient être ensevelis à Rocroi & à Lens avec les vieilles Bandes & les grands Généraux. La Marine étoit réduite à quelques vaisseaux délabrés qui suffisoient à peine pour escorter les trésors du nouveau monde dans les ports de l'ancien. L'épuisement des Finances étoit tel que, faute de matières d'or & d'argent, le Maître du Pérou & du Mexique avoit été obligé de donner au cuivre une valeur presque aussi forte qu'à l'argent. C'est ainsi que la découverte & la conquête de l'Amérique, l'établissement de l'inquisition, les guerres de Char-

1653.

les-Quint & de Philippe II; le mépris de l'agriculture, du commerce & des arts; une politique dure & infortunée, les abus multipliés, les fautes jamais réparées, & les revers avoient précipité l'Espagne en moins d'un siècle du faite de la gloire & des prospérités dans une langueur mortelle. Telles étoient les vraies causes de la décadence honteuse & rapide d'un Empire qui avoit menacé d'engloutir tous les autres : spectacle bien capable de consoler & de venger l'Amérique de ses oppresseurs.

La France de son côté étoit affoiblie; mais une meilleure constitution de gouvernement, un corps mieux lié & plus rassemblé, une population immense, la fertilité du sol, le goût de la guerre entretenu & fortifié par tant de victoires & de conquêtes & par les discordes intestines, l'émulation & l'activité lui donnoient des avantages insignes sur l'Espagne. Elle avoit encore le bonheur de compter des Alliés qui inquiétoient l'ennemi (le Portugal, esclave révolté de l'Espagne, & la Savoie).

Savoie). Enfin c'étoit avec de vieilles troupes & des Généraux consommés qu'elle alloit fondre sur les Pays-bas, que la Cour de Madrid ne défendoit qu'avec des armées mercenaires & levées à la hâte. 1653.

L'Espagne n'avoit donc plus pour elle qu'une vieille & fausse réputation. Toutes ses ressources étoient épuisées lorsque la fortune lui amena Condé pour défenseur. Condé lui tint lieu de tout; elle crut voir dans un seul homme, qui l'avoit abattue, son restaurateur, son libérateur & le vainqueur de sa rivale. Il l'eût peut-être été si les Ministres & les Généraux Espagnols, jaloux de sa gloire, n'eussent autant nui à ses succès que l'ennemi même. La lenteur, l'inexpérience, l'incapacité, l'indocilité & l'envie furent les écueils où se brisèrent le génie & les talents de Condé.

Au reste, l'histoire moderne n'offre point de spectacle plus grand, plus varié, plus intéressant que Condé & Turenne à la tête des principales forces de deux Monar-

1653.

*Parallele de
Condé & de
Turenne, par
Saint - Evre-
mont.*

chies, qui, depuis si long-temps, combattoient pour la gloire & l'empire. L'un & l'autre ne déploierent jamais un plus grand caractère. On admiroit dans le premier le feu, la liberté & l'éclat du génie, la grandeur du courage, des lumières toujours présentes & sûres, des inspirations foudaines & sublimes : dans l'autre une expérience consommée, une valeur froide & tranquille, une marche égale & réfléchie, une ame supérieure aux événements, toutes les ressources de l'art. Condé, ferme & résolu dans ses desseins, clair dans ses ordres, actif, prévoyant & vigilant au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, savoit prendre son parti dans les occasions les plus imprévues & dans les périls les plus terribles, avec plus d'avantage que tous les Généraux anciens & modernes. Turenne, plus concerté, plus fidèle à ses plans, plus attaché à ce juste milieu, l'objet des sages, égal dans l'une & l'autre fortune, profitoit de la bonne sans faste, & réparoit la mauvaise sans précipi-

tation. Rien d'impénétrable à l'audace & à la vigueur du premier; tout à espérer entre les mains du second, lors même que tout sembloit désespéré. Quelques troupes que Condé commandât, vieilles ou nouvelles, connues ou inconnues, on le voyoit marcher au combat avec la même fierté, sûr de leur inspirer son courage & son amour pour la gloire. C'est Alexandre, qui abandonné des siens, enflammera les Perses, combattra & vaincra avec eux. Turenne, plein de précaution & de circonspection, à la tête d'une nombreuse armée qu'il ne connoît pas, n'est jamais plus près du succès qu'avec une petite qui a mérité sa confiance. Condé heureux efface la réputation des plus grands Capitaines; la victoire semble lui appartenir plus particulièrement : malheureux, une disgrâce peut bien influencer sur les affaires, jamais sur sa gloire. Celle de Turenne est plus dépendante de l'événement : il éblouit moins les Nations, mais il touche peut-être davantage. L'un a plus les

1653.

1653.

qualités d'un conquérant ; l'autre les vertus d'un restaurateur de la Patrie. Celui-ci plus terrible , plus grand , peut-être un jour d'action ; celui-là , plus à craindre sur les fins d'une campagne.

*Oraison
funèbre de
Condé, par
Bossuet.*

Mais c'est de Condé qu'il falloit apprendre tout ce que valoit Turenne , & de Turenne tout ce que méritoit Condé. Leur siècle n'a osé décider la prééminence ; c'est à la postérité , juge impartiale de la gloire des grands hommes , à prononcer. Ils n'eurent guère d'autres traits de ressemblance dans cette guerre que d'être exposés l'un & l'autre aux dégoûts , aux contradictions & aux obstacles. On les vit plus souvent réduits à réparer les fautes & l'imprudence des autres que les leurs. Turenne , délivré d'un collègue , ou plutôt d'un rival jaloux , fut enfin le maître absolu d'une armée presque invincible. Il étoit secondé des Crequi , des Navaille , des Schomberg , des Castelnau , des Fabert , des Mont-de-jeu , & de tant d'autres , dignes eux-mêmes de

commander en chefs ; tandis que Condé ne vit presque jamais à ses 1653.
côtés que l'ignorance, la présomption, la négligence & la défiance qui lui lioient les mains. Jamais écouté que lorsqu'il s'agissoit de sauver l'armée engagée dans des pièges, l'effor de son génie fut presque toujours captivé. Au reste, la conduite de Condé & celle de son rival, leurs victoires & leurs défaites, leurs projets, leurs marches, leurs campemens, leurs fautes & leurs erreurs sont encore aujourd'hui une source abondante de réflexions & d'instructions pour quiconque fait étudier de si beaux modèles. La victoire varia long-temps ; elle erra d'un camp à l'autre, n'osant se déclarer entre ces deux grands hommes. Mais l'accroissement énorme de forces & de puissance que la France reçut par la jonction de l'Angleterre entraîna la balance, & si les Paysbas ne devinrent pas la proie des ennemis formidables qui les attaquoient, l'Europe en attribua la gloire à Condé qui, au milieu des

1653. revers de son Parti, trouva le secret chaque campagne de se couvrir de nouveaux lauriers.

*Mémoires du
duc d'York.*

Cependant Mazarin ne cherchoit qu'à dépouiller Condé des débris de la fortune la plus brillante qu'on ait vue sur la tête d'un sujet. Les armées de France agissoient en Champagne, en Bourgogne & en Guienne, & celles d'Espagne ne devoient entrer en campagne qu'au milieu de l'été, faute d'argent & de magasins. Le Prince ne put obtenir un corps de troupes pour arrêter les progrès de Turenne & de la Ferté qui s'emparèrent en peu de temps de Château-Portien & de Rhétel. Il fut obligé d'attendre jusqu'au mois de Juillet qu'il entra enfin en Picardie avec une armée de vingt-sept mille combattants, Espagnols, Allemands, Italiens, Lorrains, Walons & François réfugiés. Une marche rapide le porta jusqu'à Fonsomme, d'où il comptoit pénétrer jusqu'à Paris.

Tout sembloit favoriser le succès d'une invasion si redoutable ; l'éloignement & la foiblesse de Tu-

renne, la terreur du nom de Condé & l'audace de ses Partisans secrets, qui n'attendoient que sa présence pour lui livrer la Capitale. Mais le comte de Fuenfaldagne, Général timide, lent & malheureux n'osoit se prêter aux projets hardis du Prince : il proposa le siège d'Arras ; Condé combattit son sentiment. Bientôt la discorde se glissa dans le camp, & le duc de Lorraine, qui sembloit n'être venu à l'armée que pour fomentier la dissention, en attisa le feu. Cependant Condé l'emporta ; mais les contradictions lui avoient fait perdre des jours précieux. Déjà Turenne & la Ferté étoient accourus de Champagne : ils campoient à Ribemont avec une armée de dix-huit mille hommes. Le Roi & Mazarin les y joignirent ; le péril étoit extrême. Il s'agissoit de sauver le Royaume attaqué au-dehors par un ennemi formidable, & rempli au-dedans d'hommes inquiets, hardis & avides de troubles & de désastres.

On agita en présence du jeune

§ iv

1653.

*Histoire de
Turenne, t. I,
p. 296 & suiv.*

*Manuscrits
de l'Hôtel de
Condé.*

1653.

Monarque les moyens d'arrêter la fortune de Condé. Les uns vouloient qu'on dispersât l'Infanterie dans les meilleures places de la Picardie & qu'on marchât au Prince avec la Cavalerie pour le harceler, le fatiguer, lui couper les vivres & les fourages. D'autres demandoient qu'on se contentât de défendre le passage de l'Oise & de couvrir la Capitale dont le salut assuroit celui de l'Etat. Le sage Turenne pensa autrement, & sans doute que le génie tutélaire de la France l'inspiroit. Il combattit d'abord le sentiment des premiers en observant que de toutes les places fortes qui servoient de remparts à Paris, il n'y en avoit pas une seule suffisamment pourvue d'hommes & de magasins; que l'Infanterie qu'on jetteroit dans ces Villes ne retarderoit pas long-temps un Général plus redoutable encore par ses talents que par ses forces, & qu'il prendroit successivement l'armée du Roi avec les places qu'il attaqueroit. Il détruisit ensuite les raisons

*Histoire de
Turenne, t. I,
p. 228.*

de ceux qui croyoient avoir tout sauvé en sauvant Paris ; en leur faisant voir que si l'on se réduisoit à la défense de l'Oise , il faudroit abandonner presque toute la Picardie , il ajoutoit qu'une démarche si foible déconrageroit les Peuples & enhardiroit les mécontents ; que quelques précautions d'ailleurs qu'on prit , il ne répondoit point que M. le Prince ne forçât le passage de cette rivière. *Il n'y a point d'autre résolution à prendre , ajouta ce grand Capitaine , que celle de réunir toutes les forces de l'Etat , de marcher au-devant des Espagnols , de choisir les postes les plus avantageux & d'éviter le combat sans perdre de vue l'ennemi ; que si M. le Prince s'attache à une conquête , il faudra qu'il sépare son armée en deux corps , dont l'un fera le siège , & l'autre le couvrira ; qu'en ce cas là , l'armée Françoisse , plus forte que l'un des deux corps , seroit en état en moins de douze heures de secourir la place , ou bien d'attaquer avec avantage les troupes qui tiendroient la campagne ; que si l'ennemi poursuivoit son invasion , on lui*

1633.

couperoit aisément les convois ; en un mot , que l'air , la terre , l'eau , les éléments & les peuples combattroient en faveur de la France. Le maréchal de la Ferté fut le premier à applaudir au plan de son Collegue : le Roi l'approuva , & les deux maréchaux passèrent l'Oise & s'approchèrent des Espagnols en employant toutes les précautions que la connoissance du pays, l'expérience & la circonspection leur indiquoient.

Cependant Condé avoit laissé la Somme à droite & l'Oise à gauche. Il poursuivoit sa route ; toutes les Villes lui ouvroient leurs portes ; mais comme il ne vouloit point affoiblir son armée , il n'y établissoit point de garnisons : il se contentoit de recevoir le ferment , les contributions & des vivres des Habitants. C'est ainsi qu'il traita Chauni , Mont-didier & Roie. Arrivé dans cette dernière place , Fuenfaldagne refusa de marcher plus loin ; sous prétexte qu'il craignoit de manquer de vivres , comme si la victoire & la frayeur des peuples ne lui en eussent

pas procuré. Condé proposa alors ~~de tourner vers la Fere~~ 1653.
 de tourner vers la Fere, que Mar-
 nicamp, qui en étoit Gouverneur,
 vouloit lui livrer pour se venger
 de Mazarin qui avoit laissé ses ser-
 vices sans récompense. Mais la
 lenteur, la gravité, la circonfec-
 tion ne permettoient point à
 Fuenfaldagne de prendre des réso-
 lutions si rapides; il délibéroit
 encore que Turenne avoit sauvé
 cette Place. Le Prince alloit mar-
 cher sur Péronne ou sur Corbie,
 absolument dégarnies de troupes,
 le Général Espagnol s'y opposa
 encore; il ne pensoit qu'au siège
 d'Arras dont la prise seroit plus
 avantageuse aux Pays-bas que la
 conquête de plusieurs Provinces,
 qui, en vertu des traités, devoient
 appartenir au Prince. Condé, indigné
 de ne trouver que des obstacles &
 des contradictions de la part de ses
 foibles Alliés, ne chercha plus qu'à
 décider la campagne par une ba-
 taille, dont la supériorité de son
 armée sembloit lui assurer le succès.
 Mais il falloit obliger Turenne à

1653.

*Manuscrits
de l'Hôtel de
Condé.*

combattre malgré lui. Il n'y eut point de ruses, de stratagèmes, de manœuvres savantes & profondes qu'il n'employa pour arracher l'ennemi de ses positions & le combattre en rase campagne. Tantôt il approchoit de lui, menaçant de l'attaquer avec toutes ses forces ; tantôt il s'en éloignoit avec précipitation pour l'obliger à décamper & le surprendre dans sa marche ; tantôt il lui offroit l'appas d'un avantage signalé, qui n'étoit en effet qu'un véritable piège ; tantôt enfin il avançoit vers les principales Villes de Picardie, comme s'il eût voulu en entreprendre la conquête. Mais il eut beau déployer toutes les ressources de l'art, la défiance, la circonspection & la sagesse guidèrent tous les pas de Turenne. On comparoit alors ces deux grands hommes à Annibal & à Fabius ; mais on ne pensoit pas qu'Annibal étoit le maître absolu de ses troupes, bien plus attachées à sa fortune qu'à celle de Carthage, au lieu que Condé ne jouissoit dans celles d'Espagne que d'une autorité

précaire , empruntée & contestée.

Fuensaldagne ne lui fit que trop 1653.
sentir qu'il devoit se contenter des
vains honneurs du commandement.

L'armée Françoisse campoit au *Mémoires*
Mont-Saint-Quentin , couvrant Pé- *de Monglat,*
ronne; la Somme, qu'elle avoit mise *l. IV, p. 24*
& 25.
entre l'ennemi & elle, sembloit assu-
rer son salut. Les deux Maréchaux
regardoient comme une précaution
inutile de se retrancher. Un ruis-
seau assez profond couvroit seu-
lement le front de l'armée. Le Prin-
ce , instruit d'un position si hardie ,
franchit la Somme en vingt-quatre
heures , passe le ruisseau dans sa
source , & avance jusqu'à une demie
lieue du flanc droit de l'ennemi.
Turenne jugea lui-même qu'il étoit
battu s'il ne décampoit ; mais la
retraite n'offroit que des dangers.
Comment se dérober à un en-
nemi si vigilant , si pénétrant ?
Cependant Turenne hazarda le mou-
vement ; il alla prendre un nouveau
poste à une demi - lieue de celui
qu'il abandonnoit , dans une plaine
couverte d'un bois. Son premier soin

1653.

~~_____~~ fut de se retrancher. Condé , qui ne vouloit pas lui laisser le temps de se reconnoître , étoit déjà accouru avec une partie de la Cavalerie ; déjà il étoit le maître de quelques hauteurs qui dominoient les troupes ennemies. Résolu de fondre sur elles , il mande à Fuensaldagne de hâter la marche de l'armée pour le soutenir : au - lieu de voler , celui-ci hésite , & il ne paroissoit pas encore que le camp des François étoit couvert de retranchements. Condé , indigné de voir la victoire lui échapper , éclate en plaintes & en reproches contre Fuensaldagne. Celui-ci répond avec aigreur , & la méfiance augmente entre les Chefs.

Le Prince , qui avoit peine à lâcher sa proie , demeura trois jours en présence de l'ennemi , essayant de l'attirer au combat par de vives & fréquentes escarmouches ; tous ses efforts n'aboutirent qu'à la perte de quelques centaines d'hommes qui furent tués de part & d'autre. Pendant ce temps-là le Prince détachoit le marquis de Duras pour

investir Guise ; il le suivoit avec le gros de l'armée : tout sembloit lui répondre du succès. Turenne étoit prévenu , & deux mille chevaux qu'il envoyoit au secours de la Place ne pouvoient manquer d'être enveloppés & taillés en pièces : mais le chevalier de Guise , Général des troupes Lorraines , déclara qu'il ne prêteroit jamais son ministère à la ruine des domaines de sa Maison. Condé se vit obligé de s'arrêter à Vermand , où l'Archiduc Léopold vint le joindre.

La présence de ce Prince ne fit qu'augmenter le trouble & le désordre. Léopold , excité secrètement par Fuenfaldagne , affectoit la prééminence du commandement , malgré le titre de Généralissime des armées dont Condé étoit revêtu , & le traité de Bruxelles. Il osoit exiger du premier Prince du Sang , qui n'avoit point prêté serment au Roi d'Espagne , de venir prendre l'ordre chez lui. Condé n'opposa que le mépris à l'arrogance. Cependant Fuenfaldagne défendoit au duc de

1653.

*Ibidem.**Ibidem.*

p. 26.

1653.

Wirtemberg & aux autres Généraux de reconnoître l'autorité de Condé. Les choses demeurerent dans une espèce de crise, jusqu'à ce que la Cour de Madrid, qui ne pouvoit se passer de l'assistance de Condé, eût pris le parti d'envoyer au camp une table en papier où étoit inscrit le mot du guet pour chaque jour du mois. Fuenfaldagne la portoit lui-même aux deux Princes, qui n'étoient censés recevoir ainsi l'ordre que du Roi même.

Cependant la saison avançoit, & l'invasion en Picardie avoit échoué autant par l'imprudence de Fuenfaldagne que par la capacité de Turenne. Condé, voyant que sa présence en Picardie n'excitoit point de révolutions à Paris & dans les Provinces, résolut de porter le théâtre de la guerre en Champagne & de prendre Rocroi, dont la conquête pourroit un jour lui ouvrir le chemin de la Capitale. Fuenfaldagne proposa encore une fois le siège d'Arras, mais l'Archiduc, craignant enfin de lasser la patience

*Manuscrits
de l'Hôtel de
Condé.*

du Prince , consentit à son projet & lui abandonna la conduite entière de l'armée. Condé ne pouvoit réussir qu'en trompant l'ennemi. Il détacha divers corps qui pénétrèrent jusqu'à Hesdin , Dourlens , Bapaume & Montreuil. Pendant que les François , incertains de quel côté fondroit l'orage , se hâtoient de jeter des troupes & des munitions dans les places menacées , le Prince étoit devant Rocroi , dont il avoit rendu le nom si mémorable.

1653.

Il lui en avoit moins coûté autrefois pour battre devant cette Ville toutes les forces de l'Espagne qu'il ne lui en coûta pour s'en rendre maître. La valeur du chevalier de Montaignu ; des pluies continuelles ; la jalousie de Fuenfaldagne , qui ne cessoit de censurer sa conduite ; la défection du duc de Lorraine , qui l'abandonna au milieu du siège avec toutes ses troupes , sous prétexte que l'air leur étoit mortel , l'eussent fait échouer s'il n'eût , en quelque sorte , forcé la fortune par sa constance & son courage. Son

~~1653.~~ premier soin fut de rendre impénétrables les défilés à travers desquels il s'étoit frayé le chemin de la victoire dix ans auparavant. Turenne n'essaya pas seulement de les franchir ; il alla prendre Mouzon : le succès couronna enfin Condé après vingt-cinq jours d'attaque. Il établit à Rocroi une garnison qui porta le fer & le feu pendant toute la guerre jusqu'aux environs de Paris.

Cependant le marquis de Montal défendoit Sainte - Menehould avec une valeur & une capacité surprenantes contre les marquis d'Uxelles, de Castelnau & de Navaille , qui avoient à leurs ordres une nouvelle armée. Turenne & la Ferté couvroient le siège avec l'ancienne ; mais les assiégeans perdirent tant de monde & de temps que la Cour fut obligée d'envoyer au camp le maréchal du Pleffis-Praslin. Ce Général eut besoin de tous ses talents pour vaincre , & il n'eût peut-être pas réussi sans un accident qui fit sauter le magasin à poudre de la Place , &

*Mémoires
de Monglat ,
t. IV, p. 29 ;
du D. d'York ;
du vicomte de
Turenne.*

qui réduisit le brave Montal à capituler.

1653.

Condé avoit entrepris de le secourir ; mais les Espagnols , qui croyoient ne rien perdre lorsqu'il n'y avoit que le Prince de, dépouillé, refusèrent de concourir à cette expédition. Le Prince proposa qu'on le dédomageât au-moins en lui laissant prendre Bapaume : instances inutiles ; Fuenfaldagne répondit que la saison étoit trop avancée , & qu'il devoit ménager ses troupes.

Ainsi finit cette campagne. Elle dut apprendre au Prince combien il lui en coûteroit pour avoir associé sa fortune à celle d'un Allié que l'incapacité , les fautes & l'esprit de vertige eussent ruiné , indépendamment de sa foiblesse. Pour une Place qu'il conquit , il en perdit trois : mais ce qu'il y avoit de plus funeste pour lui , c'est que son Parti étoit accablé sans ressource, en Bourgogne , en Guienne & dans tout le reste du Royaume.

Le Prince ne possédoit dans la première de ces Provinces que la

1653.

*Mémoires
de Monglat,
t. IV ; de S.
Germain.*

*Histoire du
Maréchal de
Luxembourg.*

place de Bellegarde ; il en avoit confié le gouvernement au plus brave & au plus fidèle de ses amis. Le comte de Boutteville avoit répandu au loin la terreur de ses armes, & il eût réduit toute la Bourgogne s'il eût reçu des secours de la Franche-Comté, alors soumise à l'Espagne. Le duc d'Épernon eut besoin d'une armée pour contenir le Comte qui n'avoit qu'une garnison. Il bloqua d'abord Bellegarde pendant six mois, & l'assiégea enfin dans les formes au mois de Mai. Boutteville, qui n'avoit nulle espérance de secours, défendit la place pendant six semaines de tranchée ouverte. Il arrêta de sa propre main & tua des traîtres qui vouloient le livrer à l'ennemi ; enfin il se conduisit avec tant de fierté & d'audace que le duc d'Épernon, qui s'étoit flatté de prendre la garnison à discrétion, fut obligé de lui accorder la capitulation la plus glorieuse. Boutteville traversa une partie du Royaume à la tête de ses troupes, & les amena à Condé dans les Pays-

bas. Le Prince , frappé de tant 1653.
 de grandeur d'ame , le nomma
 en l'embrassant , Général de sa
 Cavalerie. Personne n'ignore que le
 comte de Boutteville , depuis si
 célèbre sous lenom de Luxembourg,
 devint, à l'école & sous les auspices
 de Condé, l'un des plus grands hom-
 mes de guerre de ce siècle.

Mais c'est en Guienne que Condé
 faisoit des pertes irréparables. La
 même fatalité qui avoit fait échouer
 le Parti à Paris précipita sa ruine à
 Bordeaux. Le prince de Conti &
 la duchesse de Longueville se cou-
 duisirent comme s'ils n'eussent eu
 d'autres vues que de se nuire à eux-
 même. Mazarin acheta des traîtres
 dans la maison du Frère & dans celle
 de la Soeur ; il augmenta la division &
 la porta à son comble entre le Prince
 & la Princesse par ses intrigues se-
 cretes. Une Maîtresse de Conti,
 appelée Madame de Calvimont ,
 reçut de l'or de Mazarin pour trom-
 per son Amant à qui elle ne donna
 que des conseils funestes. Bientôt
 on vit éclore dans la Ville de Bor ;

*Manuscrits
 de l'Hôtel de
 Condé.*

1653.

deux autant de factions qu'à Paris. Le Prince, la duchesse de Longueville, le Parlement, les Jurats, Marfin, Lenet, le colonel Balthazar étoient à la tête d'une cabale; & il n'y avoit pas, ajoutoit plaisamment Marigni, *jusqu'au Poëte Sarrazin qui n'eût la sienne.*

Tous ces désordres ne doivent point surprendre. Tel est le sort des hommes lorsqu'abandonnés à eux-mêmes & à leurs passions, ils se font une fois écartés de l'autorité légitime. Chacun ne veut plus reconnoître d'autres loix que ses caprices : l'empire d'autrui devient un fardeau, & l'audace seule domine. Cependant la plus grande partie des Villes de Guienne, qui ne comptoient que sur l'appui de Condé, en faveur de qui elles s'étoient révoltées, le voyant réduit à chercher un asyle chez les ennemis, proscrit & abandonné, chanceloient. C'est dans cet instant que la Province fut attaquée en même-temps par terre & par mer. Le duc de Vendôme entroit dans la Garonne avec

L'armée navale de Sa Majesté, pendant que le duc de Candale réduisoit le Limousin & le Périgord. 1653.

De tous les Partisans du Prince il n'y eut que Marfin qui défendit ses intérêts jusqu'à la dernière extrémité. On le voyoit tantôt à la tête des troupes, arrêtant l'ennemi, le battant & le surprenant quelquefois; tantôt à Bordeaux, haranguant le peuple, l'encourageant par de vaines promesses, contenant les Emissaires de Mazarin & favorisant l'audace de l'Ormée. Mais enfin cette Faction, composée des gens de la lie du peuple, n'ayant à sa tête que des brigands, devint tellement redoutable par ses excès, que tout ce qu'il y avoit de plus distingué à Bordeaux, les Magistrats sur-tout, se virent réduits à aller chercher un asyle, les uns à Agen & les autres à la Réole, où le Parlement avoit été transféré.

*Mémoires
de Monglat,
t. IV, p. 16
& suiv.*

A la vue de la décadence des affaires de Condé, le comte d'Oignon, célèbre par ses infidélités multipliées contre le Roi & le Parti,

1653.

Ibidem.

se hâta d'abjurer Condé. Il en coûta encore au Roi deux cent mille écus & le bâton de Maréchal de France, dont Anne d'Autriche disoit *qu'il falloit un jour lui donner sur les oreilles.* Cette défection acheva d'étonner les peuples qui avoient peine à se détacher des intérêts de Condé. Candale reçut de nouvelles forces, & l'Archevêque de Bordeaux, de la Maison de Béthune, joignit les armes spirituelles aux temporelles pour dompter les rebelles ; il les excommunia. Deux Cordeliers hardis, adroits, éloquents secondèrent les efforts du Prélat ; leur zèle leur attira des outrages de la part de l'Ormée, & des Evêchés de la Cour.

Marlin, qui ne pouvoit plus lutter contre la rapidité du torrent qui entraînoit les Provinces, ne se laissoit point d'implorer l'appui de l'Espagne & de l'Angleterre. Au lieu de le seconder, la première de ces Puissances laissa perdre la ville de Bourg, dont le parti l'avoit mis en possession, & sa flotte ne parut dans ces parages qu'après la

la réduction de Bordeaux. Crom-
 wel, engagé dans une guerre terrible avec la Hollande , négligea ou mé-
 prisâ des avances qui ne pouvoient
 plus lui être utiles. La perte de
 Cadillac , de Langon , de Bazas ,
 de Bergerac & de l'Ormont , con-
 centra le parti dans les seuls murs
 de Bordeaux. Les Négocians de cette
 Ville , qui depuis long-temps ne
 souffroient qu'avec impatience les
 maux inséparables de la guerre ci-
 vile , s'assembloient à la Bourse ,
 prenoient les armes , arborent l'é-
 charpe du Roi & résistent en face à
 la faction de l'Ormée. Le Prince de
 Conti & la duchesse de Longueville
 ne témoignèrent plus alors de riva-
 lité que pour s'emparer de la négocia-
 tion qui devoit terminer les trou-
 bles. Le traité fut enfin signé , & il
 fut permis à Marfin de conduire dans
 les Pays-bas la femme , le fils & les
 troupes de Condé.

Le crédit de Madame la Princeffe ;
 dans cette seconde guerre de Bor-
 deaux , fut éclipsé & anéanti par

celui de Madame de Longueville.

1653.

*Mémoires
de Monypen-
sier, t. II,
p. 278.*

La foiblesse de sa santé l'écarta presque toujours du théâtre des événements. Elle n'étoit pas encore rétablie des suites fâcheuses de l'accouchement d'un jeune Prince, connu sous le nom de *Duc de Bourbon*, qu'il fallut céder à l'ascendant de la fortune de Mazarin. La Cour avoit consenti qu'elle demeurât pendant quelque temps dans une maison de campagne pour recouvrer ses forces; mais la tendresse maternelle ne lui permit point d'abandonner le duc

Le 24 Juillet.

*Mémoires de
Chavagnac,
p. 179.*

d'Enguien. Elle s'embarqua avec lui sur des vaisseaux Espagnols qui la conduisirent à Ostende. Il n'est peut-être pas inutile d'observer qu'elle fut obligée de mettre ses diamants en gage pour subsister sur la route.

La présence & les caresses d'un fils, né au milieu de ses triomphes, adoucirent l'amertume & les chagrins de Condé. Le malheureux succès du Parti en Guienne l'affligoit moins que la désertion honteuse d'un Frère & d'une Sœur qui

avoient séduit & égaré sa vertu. La conduite du premier acheva de lui
 1653.

enfonce le poignard dans le cœur : elle mit le comble aux triomphes de Mazarin. Le jeune Prince étoit à peine retiré à Pezenas qu'il demanda en mariage l'une des Nièces du Cardinal. L'heureux Mazarin eut la gloire & la joie de mêler son sang à celui des Rois. Le choix du prince de Conti tomba sur Mademoiselle Martinozzi, digne, par la beauté la plus touchante , & la vertu la plus rare , d'une si haute alliance. Il participa à la faveur de son nouvel Allié : il commanda les armées en Catalogne & en Italie ; il les eût sans doute commandées en Flandres si ce n'eût été , en quelque sorte , outrager la nature que de faire combattre le Frère contre le Frère.

*Mémoires de
 Motteville
 t. V, p. 168.*

L'infortune ouvroit l'ame tendre & sensible de Madame de Longueville aux attrait de la grace. Cette Princesse , lasse & fatiguée de tant de mouvements , de vicissitudes & d'agitations ; détrompée tout-à-coup

1653.

de l'éclat fragile de la grandeur , de l'ambition, de la gloire & des plaisirs, fit au Ciel les sacrifices généreux de ses penchans les plus doux. Releguée d'abord à Montrenil-Bellai , elle obtint de la Cour la permission de se rendre à Moulins auprès de la duchesse de Montmorenci sa tante.

*Histoire de
la duchesse de
Longueville ,
L. V, p. 69.*

La vue & l'exemple de l'Artemise du siècle soutint & fortifia sa vertu naissante. Elle apporta ensuite en Normandie auprès de son époux un cœur dégagé de passions & de faiblesses ; elle fit , le reste de ses jours , la joie , les délices & la consolation de sa famille & de la Province. La France fut plus édifiée de sa conversion qu'elle n'avoit été scandalisée de ses écarts. Madame de Longueville ne cessa de pleurer dans la retraite ses erreurs & celles du Prince , dont elle avoit été la cause fatale. Elle ne goûta de véritable plaisir que lorsqu'il lui fut permis d'embrasser & d'arroser de ses larmes ce Frère chéri, ce grand homme rendu à lui-même & à la Patrie.

Il ne manquoit plus au triomphe de la Cour que la soumission de 1653.

Condé. Mais l'exemple d'autrui, les défections multipliées, les revers & les contradictions n'étonnèrent point son ame ferme & intrépide. Le ressentiment, la défiance & la fierté l'entretenoient dans cette illusion funeste. Il disoit de lui-même qu'il avoit quitté le Royaume en honnête homme qui croit avoir raison. Mazarin, persuadé que l'Espagne, privée de l'appui de Condé, tomberoit en moins de deux campagnes aux pieds de la France, le fit présenter sur son accommodement. Comme il ne le redoutoit guère moins à la Cour qu'à la tête des armées.

Espagnoles, il lui offrit Stenai, Clermont & beaucoup d'autres Villes en souveraineté. Mais dans le temps qu'il paroissoit vouloir démembrer la France plutôt que d'en voir Condé l'ennemi, il promettoit à l'Espagne une paix honnête, pourvu qu'elle abandonnât le Prince. Condé, indigné de tant de ruses & d'artifi-

*Manuscrits
de l'Hôtel de
Condé.*

438 HISTOIRE DE LOUIS II, &c.
ces, répondit qu'il n'avoit jamais
aspiré à l'honneur d'être Souverain;
que la qualité de premier Prince du
sang suffisoit à son ambition, mais
qu'il ne pouvoit plus se fier à un
Ministre qui depuis cinq ans n'avoit
pas fait une démarche dont l'objet
n'eût été de le tromper & de le
perdre. Il aima mieux dévorer tous
les dégoûts, dont l'orgueil, la peti-
tesse & l'envie le menaçoient à
Bruxelles, que de retourner dans
sa Patrie, où il eût été exposé aux
pièges secrets d'un ennemi récon-
cilié.

1653.

Fin du troisieme Volume.

De l'Imprimerie de LOTTIN l'aîné, 1767.



